

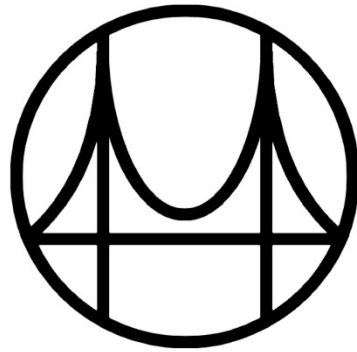


SZONDIANA

JOURNAL OF FATE-ANALYSIS
AND CONTRIBUTIONS
TO DEPTH PSYCHOLOGY

VOLUME 35

EDITED BY ENIKŐ KISS AND ROBERT MAEBE



Szondiana

Journal of fate-analysis
and contributions to depth psychology

Volume 35, Number 1, December 2015

Impressum:

Szondiana, the journal of fate analysis and contributions to depth psychology, is the official organ of the International Szondi Association (ISA), and of the Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie (SGST)

Szondiana, journal de l'analyse du destin et de contributions à la psychologie des profondeurs, est l'organe officiel de la Société Internationale Szondi (SIS) et de la Schweizerische Gesellschaft für Schicksalsanalytische Therapie (SGST)

ISSN number: 1663-9766

online publication

Published: once a year

Editors / direction:

Enikő Csilla Kiss, (Ph.D.) University of Pécs, Hungary

Robert Maebe (M.D.), Leuven, Belgium

Editorial board / Comité de rédaction:

Thierry Bisson (Ph.D.), University of Nice, France

Bruno Ademar Paisana Gonçalves (Ph.D.), University of Lisbon, Portugal

Almut Schweikert (Ph.D.), Szondi-Institut, Zürich, Switzerland

Publisher / éditeur: International Szondi Association (ISA)

Reference: International Szondi Association (ISA), Société Internationale Szondi (SIS) at Szondi-Institut, Krähbühlstrasse 30, CH-8044 Zurich

Tel. 044 252 46 55, E-Mail: info@szondi.ch

Sponsored by:



www.szondi.ch and <http://www.szondi.pt.hu/>

Editorial contact address:

Robert Maebe (MD)

E-mail: roma@yucom.be

Table of contents

Original articles

<i>Andrés García Siso</i> Schizophrènes et Groupe Contrôle : Structure évolutive.....	5
<i>Kinable, Jean</i> Van Gogh avec Szondi: Rendre créatives la contactualité de la participation et la paroxysmalité de l'affectation.....	27
<i>Vajda, Dóra; Kiss, Enikő Csilla</i> Genomes in love.....	61

Call for Papers – ISA Congress 2017

Invitation and call for papers XXI ^s 'Congress of the International Szondi Association, Budapest, 2017.....	68
Einladung und Call for papers – XXI. Kongress der Internationalen Szondi-Gesellschaft: Macht des Schicksals. Budapest, 2017.....	69
XXIème Colloque de la Société internationale Szondi (International Szondi Association), Budapest, 2017.....	71
Instruction for authors.....	73

Schizophrènes et Groupe Contrôle: Structure évolutive

Andrés García Siso

Hôpital Universitaire de Tarragona Joan XXIII. Espagne

Résumé

Le but de cet article est d'étudier la structure szondienne de la schizophrénie, partant d'un échantillon de 93 schizophrènes, et comparant les sujets à courte (n=29), longue (n=47) et très longue (n=17) évolution, avec un groupe contrôle (n=58) de sujets normaux. À l'aide de méthodes statistiques (U de Mann—Whitney, corrélation de Pearson), on peut conclure que dans la schizophrénie se déroule un processus de dissociation et de ré-association, caractérisé par des profils spécifiques de clivages diagonaux au cours de l'évolution de courte comme de longue durée, et que les images ré-associatives trivalentes sont très présentes dans l'évolution de longue durée. En ajoutant la comparaison avec 21 cas de psychotiques limites de courte évolution, on peut affirmer que la dissociation schizophrénique est double : inter-factorielle et intra-factorielle, tandis que les clivages du psychotique limite sont seulement inter-factoriels, ce qui expliquerait les différences cliniques entre ces deux diagnostics.

Mots Clé

Schizophrénie. Structure. Évolution. Szondi. Psychose.

Abstract

The purpose of this paper is to study the Szondian structure of schizophrenia, comparing 93 schizophrenics of short (n = 29), long (n = 47) and very long (n = 17) evolution, with a control group (n = 58) of normal subjects. With statistical methods, such as the U Mann Whitney and Pearson correlation, one can conclude that the schizophrenic develops a process of dissociation and re-association, characterized by some specific profiles of diagonal cleavages in the short evolution as well as in the long evolution and that the trivalent images of re-association appear in the long evolution. From comparison with 21 cases of borderline psychotics of short evolution one can tell that schizophrenic dissociation is double: between the factors and within factors, while the split of the borderline psychotic shows up only between both factors of a vector, which explains the different clinic of these two diagnostics.

Keywords

Schizophrenia, structure, evolution, Szondi, psychosis.

Malgré l'existence de travaux szondiens sur la schizophrénie¹ il faut - vu la diversité expressive de cette maladie - poursuivre les recherches selon différentes perspectives que le test nous offre, pour disposer d'un ensemble de points de vue qui nous rapprochent de la connaissance de cet objet complexe.

Notre **but** est de définir la structure de la schizophrénie à l'aide du Szondi, d'abord par rapport à un groupe contrôle (GC), et comprenant l'évolution de la maladie comme processus de dissociation - ré-association. L'évolution de la maladie à long terme révèle aussi au test de Szondi ce processus ré-associatif.

*Notre **hypothèse** consiste à penser que dans l'évolution de la schizophrénie se développe un double processus de dissociation et de ré-association. D'autre part, le processus szondien de dissociation dans la schizo-phrénie est différent de celui à l'œuvre dans d'autres psychoses.*

Matériel et Méthode

Il s'agit d'envisager trois perspectives sur la schizophrénie à partir de trois groupes de schizophrènes à peu près représentatifs de l'évolution de la maladie, comme trois photos tirées à partir d'un même lieu, celui du groupe contrôle. On compare ces trois groupes de schizophrènes chroniques, qui représentent trois temps évolutifs : court (10 ans d'évolution), long (20 ans d'évolution) et très long (plus de 30 ans d'évolution), avec un même groupe contrôle de population « normale », dont la moitié sont travailleurs dans le secteur des soins.

La table 1 présente la taille des groupes comparés, selon le diagnostic, la durée d'évolution dans la schizophrénie, l'âge et le sexe.

Table 1 Description des groupes.

Cas total de PSC* pour l'étude descriptif	Nombre total = 93 Hommes = 55 Femmes = 38	Moyenne et déviation typique de l'âge actuel Moyenne d.t.	Signification
Groupes ** 1 (19-44) par temps 2 (45-64) d'évolution 3 (58-83) et âge actuel: Total cas	Nombre de (1) 29 cas par groupe (2) 47 (3) 17 93	32,28 ans 8,544 55,67 ans 5,933 69,28 ans 6,488	Anova sig.bilat. p<0,01
Groupe contrôle	Hommes = 22 Femmes = 36 Total cas = 58	39,60 ans 14,113	

*PSC Psychose schizophrénique chronique

**Temps d'évolution (1= moins de 10 ans), (2= autour de 20 ans), 3 (plus de 30 ans). On ajout l'âge actuel moyenne de chaque groupe.

L'U de Mann Whitney sera la technique statistique utilisée dans les comparaisons entre groupes, et la corrélation de Pearson pour l'examen de l'association entre les images vectorielles des schizophrènes.

Résultats

¹ Szondi (1970), Mélon (1975), B.Gonçalves (1989), Lekeuche (2001), García Siso (2013, 2014)

Table 2

Comparaison szondienne entre courte / longue / très longue évolution et groupe contrôle.

Comparaison entre évolution courte/longue et Groupe contrôle		Courte évolution / Groupe contrôle (GC)	Longue évolution / Groupe contrôle (GC)	Évol. très longue / Groupe contrôle (GC)
Vecteur S	PSC	(0 +) (00)*	(00) (+ 0) (+ -)	(+ 0) (± -) (!!)
Vecteur S	G. C		(± ±)	
Vecteur P	PSC	(+ ±) (- 0) (- ±) (- -)	(0 ±) (± 0) (± ±) (± +) (- 0) (- ±) (- +) (- -)	(± 0) (- 0) (- +) (- -)
Vecteur P	G. C	(0 0)	(+ -) (!!)	(0 -)
Vecteur Sch	PSC	(+ -) (0 ±)* (± 0)*	(0±) (± 0)(+ 0)(+ ±)(+ -)	(0±) (+ +)(+ ±)(+ -)
Vecteur Sch	G. C	(- +)	(- +)	
Vecteur C	PSC	(- +) (0 ±)*	(0±) (0 -) (± 0) (± ±) (± -) (+ ±) (+ -) (- -)	(0±) (0 -) (± 0) (± -) (- ±) (- -)
Vecteur C	G. C	(+ ±)	(0 +) (!!)	

Sig. de l'épreuve U de Mann Whitney $p < 0.05$ (bilatér) * $p < 0.05$ (unilat)

(GC) Groupe contrôle.

(PSC) Psychose schizophrénique chronique

Table 3

Positions pulsionnelles de Schotte: comparaison entre le groupe contrôle et le groupe des schizophrènes chroniques

	pos1*	pos2	pos3	pos4
U de Mann-Whitney	1355,500	941,000	967,500	1275,000
W de Wilcoxon	3066,500	2652,000	2507,500	2815,000
Z	-1,377	-3,767	-3,610	-1,841
Sig. asinto. (bilatéral)	,168	,000	,000	,066

a Variable PS de longue évolution

*pos1(h+e-p-m+), pos2(s-hy+k+d-), pos3(s+ hy- k- d+), pos4(h-e+p+m-)

La position 2 est la plus fréquente chez les schizophrènes de longue évolution (n=55).

La position 3 (voire la 4) est la plus fréquente dans le groupe contrôle de sujets normaux (n=58).

Interprétation des résultats

Groupe de schizophrènes chroniques de courte évolution vers le Groupe contrôle

Comparé au groupe contrôle, le malade avec une durée d'évolution d'environ 10 ans montre dans le **vecteur C** un contact de type union duelle (- +), éloigné de la position de séparation avec recherche de changement (+ ±) présente dans le GC. Le schizophrène, en train de perdre le contact avec l'objet primaire, fait des efforts pour l'éviter, pour le retenir (- +),

mais la menace de contact clivé apparaît ($0 \pm$) comme ambivalence entre attachement et abandon, et peut prendre diverses formes, non seulement comme vécu d'un monde qui s'écroule, de fin du monde (Tosquelles, 1986) mais comme vécu de fragmentation mentale ou de division du corps propre.

Comme Gonçalves (1989) nous avons constaté que le malade schizophrène de courte évolution ressemble plus au sujet normal (GC) que le schizophrène de longue évolution. Dans le contact, augmentation de C ($- +$). Ce clivage C ($- +$), également très fréquent chez les états-limites, a, dans la schizophrénie une signification différente ; cette image ($- +$) était dans le **cas d'un de nos sujets schizophrènes**, par exemple, compatible au début, avec une clinique d'angoisse face à un vécu de fracture biographique, corporelle, et des relations personnelles. Dans l'ensemble ce sentiment plus abstrait que le malade nous pose la question, insistante et répétée, du qu'est-ce qu'il s'agira de faire devant cette expérience : se décider à s'unir ou abandonner son passé pour le présent ; il s'agit au fond de la question comment aborder un changement sans perdre sa propre continuité. Abandonner le passé devant le nouveau présent, il n'est pas capable de l'articuler comme changement ou perte, seulement comme peur, fracture, confusion, doute ou indécision quant au chemin à suivre, parce que le vécu est un vécu de cassure. Cette question repose sur la littéralité ou matérialité de la continuité / discontinuité de soi-même, sans pouvoir accéder en ce moment au niveau symbolique. En ce moment la continuité est soutenue par un attachement de fusion ou d'adhésion, le travail symbolique du moi se joue en permanence dans le concret sur le vecteur du contact.

Il nous demande quoi faire, mais interpréter sa demande comme un désir de changement, en ce moment, ne peut pas être compris comme un deuil, sinon de façon littérale, au risque d'augmenter la dissociation. Pour le moment il serait préférable de pouvoir s'endormir, c'est-à-dire, de fermer le circuit du contact, passant de C($- +$) à $d \pm$ et ensuite à m- (dormir).

Dans **vecteur S** le schizophrène établit un rapport d'objet possessif, dominant, voire agressif ou exigeant, avec peu de tolérance à la frustration ($0 +$). Quoique moins fréquente il présente la décharge complète ($0 0$), l'absence de toute cathexis pour l'objet et nul désir sexuel. L'investissement est soit d'absolue possession et de contrôle de l'objet, ou nul. Cette position objectale renforce le contact C ($- +$) d'union duelle, c'est une position défensive face à la perte de contact avec le monde.

Le malade pivote autour **de Pe-**, rage et violence qui peuvent se décharger ($- 0$) avec des crises agressives, qui peuvent être contenues ($- -$) avec états d'angoisse, crises de panique psychotique, ou qui peuvent s'aménager moyennant des plaintes et protestations revendicatives ($- \pm$). En même temps que le schizophrène montre un état d'agressivité ($- 0$), de révolte contre la Loi, il peut manifester son complémentaire théorique, P ($+ \pm$), signifiant l'auto-contrôle affectif, la réparation du mal; le malade est opposé à la loi, autant qu'il est son serf.

La recherche de repères pour s'orienter dans son vécu de transformation du monde, l'emporte autant vers la violence, la révolte, la confrontation avec les normes de la collectivité qui l'entoure, que vers une recherche du fondement de la loi, s'identifiant avec une loi supérieure et révélée. Ambivalence face à la Loi. Quelle est et d'où vient cette loi qui peut lui permettre de soutenir son attachement primaire, et qui assurerait son rapport au monde connu. Comment différencier et choisir entre le bien et le mal ? Si le paradoxe entre continuité et discontinuité se perd, la décision éthique restera elle aussi bloquée.

Son **Moi** utilise l'identification projective (sans accès au clivage opposé de l'inhibition comme dans l'organisation limite psychotique (Olp), avec l'indifférenciation de l'autre et la perte de réalité, essayant d'empêcher la perte de l'objet primaire, objet sans faute qui pourrait restaurer son narcissisme menacé. Mais cette position s'accompagne d'une perte du jugement de la réalité, parce que ses objets internes deviennent identités extérieures, étranges, prenant des allures psychopathologiques (méfiance, auto-référence, persécution, hallucinations ...). L'intro-projection fait aussi que l'identité des autres pénètre et parasite les objets internes, générant automatisme mental et hallucinations verbales qui parlent dans sa tête. Cette image szondienne Sch (+ -) est compatible avec les divers fonctionnements de l'identification projective, tant dans le déploiement de la clinique positive que dans la reconstitution de la fonction diacritique. Ce processus qui commence par l'hallucination, vécue comme perception extérieure, devenant ensuite intra-corporelle, continue à se manifester comme écho de la pensée, et après comme pensée forcée ou compulsive, jusqu'à l'aboutissement de son expérience psychotique, quand le malade se fait autocritique, en racontant son vécu déjà placé dans le passé.

Cette position du moi est l'opposée de celle du groupe contrôle Sch (- +), qui représente le principe de réalité, où on reconnaît sa propre identité et les objets du monde extérieur.

Le moi du schizophrène de courte évolution montre aussi, de façon secondaire, une autre différence avec le GC, Sch ($0 \pm$) (± 0), qui montre l'ambivalence en k et en p, que nous interprétons comme signal de la dissociation en k et p, luttant contre la dissociation intra-factorielle.

Sch (p) montre une bivalence entre l'être en soi-même et l'être au monde, entre la continuité en soi comme singulier et l'identité des choses du monde. Difficulté d'articuler continuités et discontinuités de l'être, tel que la discontinuité avec les autres en tant que semblables.

Sch (k) La bivalence est ici, d'un côté, celle de tenir à soi-même comme ensemble, comme possession d'un monde intérieur, où on peut garder l'expérience et les vécus du monde extérieur, autant que les rapports inter-personnels ou à soi-même comme objet. D'autre côté, la négation comme destruction de cet espace intérieur, qui, au lieu de pouvoir garder dans l'oubli le monde interne inutile à un moment donné, d'articuler les images avec de représentations de mots, et de répondre à la conscience, va détruire le lien entre la représentation de mot et l'affect de la représentation de chose. Dans la schizophrénie se produit une destruction des liens qui traitent les représentations de mots comme des représentations de chose, comme dans l'inconscient. On perd le rapport symbolique et, malgré les représentations de choses apparaissent comme des objets de la réalité, parfois ils gardent quelques qualités de leur nature représentative, comme le caractère bidimensionnel de certaines hallucinations.

D'autres états psychotiques, montrent d'autres hallucinations, comme celles du syndrome de Charles Bonnet, ou celles des drogues psychodysléptiques, où le sujet perçoit des images visuelles inexistantes, sans développer de délire. Les images apparaissent parce qu'il projette la représentation de chose, par rupture de son lien avec la perception, mais en conservant le lien avec une représentation de mot bien structurée. Le moi est capable de s'appuyer sur les représentations de mots pour examiner les représentations de chose et leur liaison avec la perception. Par contre, dans la schizophrénie les fonctions des représentations de mot (symbolisme, métaphore, sens de l'humour, abstraction...) ne peuvent pas soutenir la logique du système sémiotique.

Le moi projette et introjecte pour essayer de réorganiser ses rapports avec le monde extérieur, qui semble avoir changé les règles devant permettre de reconnaître l'Autre comme différent de soi-même, distinguer le bien du mal, et soutenir des relations objectales. La

dissociation en k et p fait que l'intro-projection intense annule la capacité diacritique entre le dedans et le dehors.

Groupe de schizophrènes chroniques de *longue évolution comparé au groupe contrôle.*

La première trouvaille chez les malades de longue évolution (PSLE) est qu'en comparaison avec le groupe de normalité (GC) ils montrent un ensemble de différences, autres que celles des schizophrènes de courte évolution.

À partir de l'interprétation des images vectorielles différentielles, nous proposons une hypothèse sur la structure de la schizophrénie, qui nous explique la présence si élevée de réactions factorielles bivalentes et d'images vectorielles tri-tétra-valentes, tellement caractéristiques de la longue évolution de la schizophrénie, et que nous baptisons *signes szondiens du processus de dissociation-ré-association*.

Le vecteur C

Six images vectorielles d'ambivalence factorielle, trois en m et trois en d. Deux images vectorielles trivalentes et une tétravalente. De plus un clivage diagonal, un horizontal et un monovalent, différencient la PSLE du GC.

La multiplicité d'images différentielles parmi les schizophrènes de longue évolution, nous parle d'une apparente hétérogénéité des images vectorielles. Nous verrons en quoi consiste cette hétérogénéité, par opposition à la concentration d'images vectorielles qui, dans le contact, constitue le groupe contrôle en C (0 +). L'ensemble des images du schizophrène de longue évolution (PSLE) signalent un manque de besoin d'attachement, ou de capacité d'accrochage, position contraire pas seulement par rapport au GC mais également à celle du PSCE.

On pourrait considérer que la présence dans la PSLE d'images vectorielles monovalentes et des clivages horizontaux et diagonaux, répond à une plus grande stabilisation du vecteur pulsionnel C, au moins comme c'est le cas chez le sujet normal. Les images monovalentes permettent au *sujet normal* de fixer une position dans la tendance pulsionnelle, et, en même temps, de décharger ce besoin. Il s'agit d'un équilibre énergétique. Les images horizontales et diagonales fournissent un équilibre structural au vecteur, parce qu'elles lient les deux facteurs du vecteur, ayant besoin de se décharger avec un autre vecteur.

Les images moins fréquentes, dans le GC, sont celles contenant l'ambivalence factorielle, mais elles sont significativement plus présentes chez les schizophrènes.

Les trois images les plus stabilisatrices en théorie du **PSLE C (0 -, - -, + -)** sont celles opposées aux images de la normalité (0 +), et signifient l'abandon de l'objet ancien, de la position qu'incorpore l'objet primaire (0 -) (préalable à son intériorisation), et cette position m- s'associe avec la barrière autistique (- -). C (+ -) signifie la recherche d'un nouveau objet, objet irréel pour le PSLE (+ -).

La position C (0 -) est celle de l'autosuffisance qui vise le surhomme de Nietzsche, c'est la position 4 du circuit, l'homme en contact avec soi-même, avec le monde, cherchant l'Indépendance, l'autonomie, l'être plein dans le monde, un être libre sans esclavage. L'idéal de ce surhomme pour Nietzsche est Jules César ou le Christ, et comme nous voyons dans différents délires, le schizophrène s'identifie avec eux, ou avec Napoléon, ou Goethe etc. C m- dans le contexte de la schizophrénie signifie manque de contact, distance, froideur et manque d'empathie, repli ou manque de plis et de nuances propres à la relation interpersonnelle.

Le contact m- est un effort pour arriver au bout du circuit, pour soutenir une position dans le monde mûre et indépendante, mais, dans la schizophrénie, le défaut d'articulation avec les autres positions, produit un sujet qui perd le contact avec le monde des autres, s'installant dans la distance et la froideur, dans un manque d'empathie et, par conséquence,

souffrant de glissements par rapport au contexte. Le sujet tâche d'éviter (ou il n'y atteint pas), de ressentir la musicalité de la rencontre, ou le vécu d'habiter un espace avec ses nuances et formes, avec sa chaleur et sa couleur.

Cet isolement, repli ou barrière peut être ressenti dans le corps propre, comme porteur des inscriptions primaires du contact. Les représentations de chose du corps propre peuvent montrer des vécus de transformation corporelle, ainsi, pour un malade le fait de traverser une porte peut devenir impossible, comme si le moi corporel pourrait se déchirer au passage d'un espace à l'autre. Le contact m- peut protéger le soi mental de l'effondrement. En sacrifiant le contact avec le monde, il évite les troubles inhérents à la rencontre, et détourne une partie de l'activité de l'appareil psychique vers les rapports de l'image inconsciente du corps, rapport des parties au tout, ce qui produit différents degrés de désarticulation sensori-motrice, dont certains troublants, comme ceux manifestes dans le mouvement du corps, le rythme, la gestualité, les projections sur des travaux de sculpture, qui dévoilent un défaut d'articulation de certains parties du corps par rapport au tout (G. Pankow 1987). Si le moi est très affecté, alors la dissociation est plus présente dans le corps, jusqu'à même avec des hallucinations positives ou négatives (syndrome de Cotard).

On peut examiner le vecteur C du schizophrène de longue évolution, à partir des autres combinaisons de C m-, au delà de C (0 -). Il montre C (- -, + -), par lesquelles le malade s'entoure d'une barrière qui arrive à couper le contact avec le monde, niant le contact avec un négativisme pour le monde et les autres. En même temps, en C (+ -) le sujet s'avance vers le monde, cherche un autre monde, ou pénètre les limites des autres, ce qui, avec Sch (+ -), signifie un mouvement de projection où les autres et le monde sont revêtus d'une nouvelle vie, de nouveaux sens, d'une autre signification, où les choses parlent, les gens ont une autre identité. Ces positions du contact sont stables, conduisant parfois à des conduites négatives, isolantes, anhédoniques ou simplement distantes, mais parfois chargées de délires qui donnent sens à nouveaux vécus où les représentations de mots re-signifient le monde, l'identité et les intentions des autres et même des choses C (+ -).

Ces clivages diagonaux (+ -) et horizontaux (- -) peuvent composer C ($\pm -$), image trivalente que nous analyserons dans l'ensemble des images trivalentes, en tant qu'elles vont faire un travail de ré-association réadaptative du soi-même avec monde.

Le destin naturel de cette image trivalente serait C (0 -), également présente chez ces malades, image stable qui contient m-, tendance pulsionnelle qui est le dénominateur commun de C (0 -, + -, - -, $\pm -$), toutes très présentes chez les schizophrènes de longue évolution. Cette image Cm- est aussi présente dans d'autres trivalences C(+ $\pm$, - $\pm$, $\pm\pm$).

Nous étudierons ensuite **les images trivalentes**, parce qu'elles représentent *l'orthopédie du contact*, c'est-à-dire, une *fonction ré-associative et adaptative*.

La trivalence dans le schizophrène chronique a une fonction orthopédique par rapport à la pulsion de contact. Nous avons trouvé de façon empirique que, la présence très fréquente des trivalences, ne se génère pas seulement chez les schizophrènes, mais aussi chez les psychotiques épileptiques de longue évolution. En comparaison avec le GC ces images ne sont pas significatives pour la psychose maniaco-dépressive (PMD), bien qu'elle soit de longue évolution, et la trivalence aussi est peu fréquente chez les schizophrènes de courte évolution. Cela nous permet de comprendre la trivalence, comme un travail *ré-associatif et adaptatif* du trouble dissociatif surtout présent chez les schizophrènes de longue évolution, une orthopédie qui permet de réintégrer le circuit pulsionnel du Contact.

D'autre part on observe dans ces cas de longue évolution, que les images vectorielles, qui dans la normalité sont partagés entre le PAP (profile avant plan) et le PCE, donnent chez ces schizophrènes chroniques, au PAP une combinaison d'images du PAP et de PCE (et PCT), comme si tout l'appareil psychique jouait au PAP, comme si l'inconscient familial envahissait

le personnel, ce qui est congruent avec la pensée de CG Jung. On peut dire aussi qu'un malade schizophrène chronique présente les images vectorielles contraires à celles du sujet normal, et qu'il y ajoute en plus des images trivalentes. Cela donne au schizophrène chronique une apparence de sujet re-normalisé par une orthopédie compensatoire et de psychotique nucléaire exprimée comme le PCT du normal. Un sujet re-normalisé qui ne peut laisser à l'arrière-plan le PCT de la normalité, qui ne peut pas refaire de façon suffisante ces deux plans liés à la différenciation inconscient / conscient.

Les trivalences ($\pm -$) ($+\pm$) ($- \pm$) ($\pm \pm$) doivent être interprétées comme un « appareil orthopédique » qui substitue la dialectique entre PAP et PCE, et qui permet de relier les tendances pulsionnelles dissociées du type $(0 \pm)$ $(0 -)$ (± 0) , (Lekeuche 2001), et en même temps incorpore les clivages de ré-association plus psychotiques $(+ -)$ $(- -)$. Le schizophrène chronique compense avec la trivalence la dissociation.

La **trivalence** ($- \pm$) dans la très longue évolution module autant « la barrière autistique » que « la trivalence dans l'accrochage ou l'abandon de l'objet primaire ». Le schizophrène ne présente cet ensemble comme mouvement qu'à l'intérieur d'un processus de changement, ou comme forme stable d'intégration plutôt que d'articulation, ce qui à la fin se présente comme bizarre et orthopédique.

Le schizophrène de très longue évolution montre un contact froid, distant, monocorde, mais avec des moments expressifs d'attachement, même de dépendance qui révèlent une demande à l'autre comme « objet de soutien », mais en même temps en alternance avec l'abandon. La tri-valence permet au schizophrène quand le « Haltobjekt » est trop présent, avec sentiment d'intromission, de le mettre à distance, c'est-à-dire, que le schizophrène de longue évolution a besoin de « greffes de transfert » avec un rythme très limité qui lui permet d'éviter de subir l'invasion de soi à partir de la porte du contact, laquelle doit rester comme une porte fermée avec ouvertures contrôlées et ponctuelles, bien que nécessaires et possibles.

La trivalence ($- \pm$) permet d'introduire en C ($- -$), la position C ($- +$), qui est à peine présente chez le malade de longue évolution. Cette trivalence orthopédique soutient des conduites qui satisfont le besoin d'union, d'accrochage aux coutumes, aux lieux, même aux gens de ces lieux, mais, tout à coup, il peut virer vers le repli, l'abandon, la distance, l'isolement et la négativité. La trivalence fait que ce virage se fasse plus doucement. Ces deux positions, chaudes ou froides, proches ou distantes, fusionnelles ou abandonniques, constituent des rapports bizarres pour l'interlocuteur, malgré que la trivalence ait nuancé ces deux extrêmes, celle de l'intrusion exigeante du proche, comme celle du négativisme distant du malade. La trivalence retient et transforme la bivalence extrême en ambivalence.

L'orthopédie de cette trivalence module cette tension extrême, favorisant les rythmes du contact, d'« étroits moments d'ouverture », avec des contacts proches quasi-empathiques, un contact contrôlé et rigide, monocorde, mais avec un temps de repli. L'orthopédie consiste à ce que le sujet puisse se développer avec les autres, mais l'autre ressent ce manque de rythme et de concordance empathique, révélant une étrange musique, parfois inaperçue, naturellement en fonction de l'évolution favorable ou défavorable du malade.

Il y a **d'autres trivalences** C ($\pm -$) ($+\pm$) qui configurent d'autres **orthopédies du contact**. Ces trivalences sont présentes dans la longue évolution, mais C ($+\pm$) est spécialement absent dans la courte évolution, et il est très présent dans les cas contrôle, déterminant cette image comme plus normalisant. C ($+\pm$) est le contact d'allure dépressif, la fragilité devant le nouveau, devant la circonstance d'un changement, d'une nouvelle action. Le sujet est refréné par l'ambivalence envers l'ancien objet, l'abandon ou l'accrochage immobilise le désir qui vise le nouveau. Le schizophrène serait capable d'accepter le nouveau à condition qu'il soit accompagné de l'objet primaire, sauf que la tendance à l'abandon présente la contradiction de viser le nouveau dépouillé de tout contact ancien. Partant, l'ouverture pour le nouveau, la nouveauté, est prise par deux courants contraires en risque de l'immobiliser, qui signifient, en même temps, le besoin

d'être soutenu et celui d'abandonner l'objet primaire. L'état dépressif, qui est fréquent dans la clinique du schizophrène, correspond sûrement avec cette position où le malade se trouve coincé entre le besoin de changement, avec le risque de perdre pied dans la réalité, et son incapacité pour le faire, ce qui tourne en négativisme et repli, avec un besoin d'aide, d'appui pour sortir de cette position de contact, qui en même temps représente la ré-articulation du circuit. Dans la PANSS la dépression constitue un des cinq facteurs (à côté du positif, négatif, désorganisé/concret, excité/hostile) (Pinna F, et al. 2014).

Avec la trivalence C ($\pm -$) le sujet schizophrène alterne l'autisme et repli avec recherche et changement. P.e. aborder quelqu'un lui avec une demande, « une cigarette, etc », faisant un commentaire passager », mais en retournant vite dans son renfermement. On peut considérer que la barrière autistique s'ouvre occasionnellement. Si les clivages ($- -$, $+ -$) sont pertinents pour les schizophrènes, entre l'autisme et le délire, la trivalence ($\pm -$) cherche une troisième position, moins autistique, partiellement contactuelle, et moins irréaliste. À partir de la barrière autistique, comme négativisme adiaforique de contact, la trivalence permet des moments d'ouverture, de recherche, d'échange, de demande, comme tendances secondaires du contact. Cela fait un ensemble contactuel qui manifeste l'absence d'attachement à l'objet primaire, avec distance, rigidité, repli. Le sujet est capable de faire une demande à l'autre, bien que trop concrète et pas empathique. Tout cela donne une allure bizarre au contact du schizophrène. La trivalence aussi reflète ce contact C ($+ -$) en tant que rupture avec la réalité, qui peut se transformer en rapports opératoires, pratiques, mais distants et non empathiques (comme demander du tabac, de l'argent, à manger ou toute autre sorte de besoins pratiques).

L'abandon de l'objet primaire permet au sujet d'éviter le besoin de la relation empathique et profonde avec l'autre comme semblable, permettant plus facilement de se replier sur soi-même, en même temps que d'établir des relations purement pratiques.

Si nous cherchons le **PCT** des trois images trivalentes, nous voyons que l'image ($\pm -$) a une **complémentaire théorique**, celle de l'attachement ($0 +$), image qui chez le schizophrène chronique est la plus absente et qui apparaît au **GC** comme la plus fréquente, même avec l'hypertension (!!). Le PCT de ($+ \pm$) est ($- 0$) correspondant au second temps de C, de la même façon que ($0 +$), premier temps du circuit. Le PCT de ($- \pm$) est ($+ 0$), le troisième temps. Seulement le schizophrène chronique dispose de façon significative de Cm-, la quatrième position. Ces deux premiers temps d'accrochage et de rétention de l'objet primaire, comme premières positions du circuit, ne sont pas mises en jeu par le schizophrène, sauf articulées à l'intérieur des trivalences ($+ \pm$)($\pm -$), où les positions 1 et 2 apparaissent comme bivalentes. Lorsque le sujet a besoin d'articuler ces deux premières positions ou la troisième, et que le système trivalent est insuffisant, le sujet tentera un autre équilibre avec C ($- -$, $+ -$), qui aboutira à la 4^{ème} position (au lieu de la 1^{ère}), ensemble avec la 2^{ème} ou la 3^{ème}. Cette solution est plus psychotique, plus autistique et délirante.

Les positions trivalentes ($+ \pm$)($- \pm$), permettent une certaine adaptation, parce qu'elles contiennent la position m+ d'accrochage, et sont plus stables que ($0 \pm$) malgré la bivalence. Ces deux trivalences en C m $\pm$ permettent au sujet d'accéder à d- et d+, trivalence ($+ \pm$), capable de retenir et accéder à un espace étranger, habité par un autre différent.

Les trivalences du contact aménagent mieux la tension du **dilemme spatial** qui oppose fusion et individuation. Être un autre ou devenir soi-même, implique la construction d'un registre qui, de façon discrète articule deux séries, les représentations de chose et de mot. La barrière autistique du contact (et surtout la réaction m-) est la défense devant la perte par le Moi de cette différence de registre. Plus haut, lorsque nous rappelions que traverser le seuil d'une porte, peut angoisser le schizophrène comme s'il s'agissait de l'abîme, c'est parce que pour lui l'espace réel perd sa valeur symbolique, de telle façon que le passage vers un autre contenant signifie le passage d'être en soi-même dans un autre lieu où il n'est pas, littéralement, et devenant une menace réelle pour son unité, pour l'intégrité de soi, de son

corps. En espagnol le verbe *être* se décompose en deux significés «ser ou estar», être en soi ou être-là, quand le malade est soi-même « ser », il risque de laisser l'être soi-même devenir être-là « estar ». Pour le schizophrène la porte divise le sujet entre « ser » et « estar », montrant la dissociation p+/p-, « ser »/ « estar », être pour soi et être dans le monde.

Le contact a sa dimension spatiale et sa **dimension temporelle** dans vecteur du contact, qui doivent collaborer avec le moi pour construire ces deux dimensions si nécessaires pour le fonctionnement du moi. L'espace et le temps en C sont articulés par m ou par d, en fonction du registre. Le symbolique et l'imaginaire s'entrecroisent. Le passage de l'accrochage à l'abandon peut s'enregistrer comme espace (m), de même que l'espace familier et l'espace étranger le font en (d). Mais ce rythme qui peut aussi s'enregistrer comme temps, de présence / absence ou de la continuité / discontinuité se mélangeant en C(m+/m-), de même que le temps passé et le temps nouveau le font en C (d-/d+).

Le vécu du temps est en général défaillant aux schizophrènes. Les notions grecques du temps peut s'appliquer aux circuits. Le Contact propose un temps cyclique, rythmé, un temps d'éternel retour, *aion*. Par contre, dans le moi le temps est mesuré par la coupure, sa limite ou sa fin, un temps pour la mort, *chronos*. Le temps de la passion, d'un présent élargi, c'est le temps de *kairos*, correspondant à S-P. Cette seconde position va donc correspondre à *kairos* et à l'espace intermédiaire ou transitionnel (Lekeuche 2011), qui, étant créateur de vie, présente un risque de fracture pour le psychotique. Ce passage par le temps du présent élargi, passion vitale par l'objet transitionnel et de compromis avec la vie, signifie un mouvement très menaçant pour l'équilibre du moi schizophrénique. Pour le schizophrène, le temps passé (d-) correspond au passé comme fracture de la mémoire, de la biographie, et le temps nouveau vise avec difficulté n'importe quel projet futur (d+), la solution de compromis étant celle d'atteindre l'ambivalence en Cd, qui lui permettrait d'éviter de forts changements, et de réduire le risque d'une cassure plus grande. Les conduites obsessionnelles vont apparaître dans des circonstances de nouveauté. La trivalence ($\pm$ -) fait une orthopédie de l'espace transitionnel et du *kairos*.

Le malade schizophrène nous dit parfois, lorsque nous lui posons la question de son âge, qu'il a celle du début de sa maladie. Pour le moi du schizophrène le temps chronologique est resté fixé, a disparu, est nié. Ces vécus du temps perdent leurs rapports, parce que, d'une part le risque délirant-hallucinatoire le rejettent vers le *kairos*, tandis que les routines du jour au jour le poussent vers l'*aion*, et le malade arrive à vivre ce temps cyclique, mais dévitalisé, sans rythme ni flexibilité. Le temps de *chronos* reste débordé par les imprévus de la vie, transformés en angoisse. La dissociation pulsionnelle du malade va déplacer ces vécus du temps, et au lieu de suivre l'ordre C *aion*, S-P *kairos* et Sch *chronos*, le schizophrène chronique, transforme *chronos*, le temps paternel, en *aion*, temps maternel, essayant d'échanger un temps limité pour un temps éternel.

Le psychotique arrive au *kairos* par le vécu délirant-hallucinatoire. L'impossibilité d'avoir un point d'ancrage, une racine en Cm+, comme gardien d'un narcissisme primaire approfondi dans l'inconscient, c'est l'impossibilité de soutenir *aion*, temps maternel. S'enraciner en Cm-, c'est pour le schizophrène prendre *chronos* pour *aion*, vivre le contact non comme atmosphère de la rencontre, mais comme distance, comme coupure spatiale, ce qui comporte la présence d'un mur à la place d'un rythme, de substituer l'espace à la musique. Le mouvement est une combinaison espace-temps. Le schizophrène a des difficultés pour les combiner dans un rythme (parfois cette dysrythmie se reconnaît dans le corps du malade qui tremble, qui danse au moment de la rencontre). Le schizophrène chronique réussit à vivre le jour avec des routines et des répétitions, mais dépourvues d'ambiance, d'atmosphère, qui du coup lui permettent de se protéger d'une retombée dans le *kairos*. Tout ce réaménagement des trivalences et clivages peut lui permettre de vivre une vie mieux adaptée. Les données de l'OMS (1980) soulignent que l'évolution des schizophrènes est meilleure

dans les pays en voie de développement que dans les nations très développées, ce qui révèle les effets des valeurs collectives sur les rapports personnels et sur l'articulation de ces temps, si différents dans ces deux types de société.

Le vecteur S

Le schizophrène de *longue évolution* montre au vecteur S un gradient allant du désinvestissement S (0 0), passant par la relation narcissique S (+ 0) et aboutissant à la relation objectale passive S (+ -). Recherche d'un côté d'une relation d'objet vide, désinvestie, dénotative, déchargée, opératoire. Avec comme conséquence un défaut d'énergie, d'attraction, de motivation pouvant même s'accompagner d'hallucinations négatives d'une partie de la réalité, ou de conduites très régressives. On peut parler en S (0 0) du retour au sein maternel, recherche d'état océanique ou nirvana.

De plus S (0 0) est en corrélation positive avec C (0 -) (- -) ($\pm$ -) ($\pm$ 0) signifiant que le désinvestissement objectal s'associe à l'abandon de l'objet ancien, disparition du contact primaire ou d'une atmosphère vivifiante, et constitution de la barrière autistique et d'un frein à toute tentative d'ouverture et de recherche d'un nouveau contact.

Le désinvestissement objectal S (0 0) est aussi associé positivement avec P (- +)(- $\pm$) ($\pm$ +)($\pm$ $\pm$), lié à une position Pe- comme force thanatique qui vise faire apparaître le Non, la négativité ou la mort, pour tenter une possible renaissance du sens de l'existence, ouvrant au travail de ré-association d'autres tendances pulsionnelles qui visent les divers formes de la loi. Les trivalences introduisent l'ambivalence éthique et morale. Il semblerait que les trivalences permettent de transformer la bivalence d'un facteur, en risque de fracture dissociative, en ambivalence plus fonctionnelle. Est-ce que le désinvestissement libidinal S (0 0) est nécessaire pour dépasser la violence Pe-, tandis que quelque chose de la loi s'articule ?

L'autre style de S, la position S (+ 0)(+ -), où le sujet attend l'arrivée d'un investissement d'amour primaire, distinguant une position narcissique S (+ 0), et une relation objectale passive S (+ -). Il montre la possibilité de recevoir de l'amour, mais cela suppose une attente sans durée pour s'investir narcissiquement et pouvoir s'adapter à sa réalité pratique de façon passive. La position d'isolement et de régression au delà du plaisir auto-érotique S (0 0), peut évoluer vers une recharge narcissique S (+ 0), qui deviendrait capable d'accepter l'aide passive S (+ -), mais sans initiative et d'allure résistante.

S (0 0) est en corrélation négative avec S (+ -), ce qui signifie que l'investissement, quoique passif, a un degré de tension qui s'oppose à l'état de décharge complète ou d'absence de cathexis objectale. De façon alternative, le narcissisme se manifeste soit comme le remplissage passif de soi (+ 0), ou bien comme retour au narcissisme originaire de tension zéro (0 0) avec disparition de toute cathexis. Le clivage (+ -) implique déjà une relation objectale, passive, mais réceptive, attentive à l'union, avec besoin de l'autre.

De fait le S (+ -), est associé positivement avec le Moi Sch (+ $\pm$) qui représente la fonction intégrative d'un moi reconstructeur.

Le travail de ré-articulation du Moi Sch(+ $\pm$) nécessite l'investissement passif S (+ -), l'appropriation du moi abandonné, sur base d'une absence du contact primaire, malgré tout, la barrière autistique vise une particulière recherche du nouveau, que dans son ensemble on peut appeler *ouverture du contact de base autiste (sans attachement primaire)* C ($\pm$ $\pm$)(+ -)(- -). Ce sont des dispositions où le malade est capable d'établir des liens et rapports avec les autres, mais teintés d'autisme (dépendance, manque d'empathie, de flexibilité, ton monocorde, sans présence en couleurs et en nuances, lesquelles auraient dû être assimilées de l'objet ancien ou maternel..).

Conformément S (+ -) comme besoin d'investir une relation, accroît, ce qui diminue la barrière autistique C (- -, -0, 0-) et vice-versa.

Le sujet du **GC** présente l'image $S(\pm \pm)$ qui est la complémentaire de $S(0 0)$, prédominante chez les schizophrènes de LE, ce qui signifie, par contraste, que les sujets « supposés normaux », sont capables d'investir le monde et d'établir des forces d'interaction qui articulent tous les besoins des relations d'objet $S(\pm \pm)$. Ce n'est que dans le vecteur S où les clivages plurivalents sont plus fréquents dans le GC que chez les schizophrènes. Les images différentielles des schizophrènes chroniques sont les complémentaires théoriques du GC.

Le vecteur P

Le rapport du schizophrène à la loi est le contraire de celui du **GC** $P(+ -)$ (!), qui présente une position éthico-morale, avec culpabilité et honte comme manifestations d'une tension névrotique entre le Ça, qui vise à satisfaire toutes les tendances pulsionnelles $S(\pm \pm)$, et le Surmoi qui interdit leur satisfaction $P(+ -)$ (!), montrant le poids des lois, tant éthiques que morales, qui refrèment le désir. La position S-P du milieu dans le GC est celle du névrotique.

Le **schizophrène de longue évolution**, présente l'image contraire $P(- +)$ du GC, mais il ne présente pas que cette image comme prédominante, mais aussi d'autres images dissociatives en P, comme la monovalence ou la bivalence du clivage vertical, et d'autres images ré-associatives tri-tétra-valentes. Nous disons que ces clivages sont ré-associatifs, parce qu'ils intègrent des images dissociatives.

Nous pouvons aborder les multiples images différentielles dans ce vecteur à partir du concept de dialectique entre $P(- 0)$ et $P(0 \pm)$ $P(\pm 0)$, produisant la trivalence $P(- \pm)$, et assumant que leur déploiement peut conduire aussi à $P(- +)(- -)$. Toutes ces images sont significatives dans les PSLE. Avec $P(\pm +)$ le P_{hy+} est significativement plus fréquent dans la PS de longue évolution que dans le GC et que dans la PS de courte évolution. Ces images montrent le travail dialectique de ré-association sur les traces de la dissociation du vecteur P.

Si le GC montre le final de l'Œdipe, les schizophrènes en montrent le début $P(- +, - -, - 0)$ et dans le reste d'images c'est la présence de la bivalence.

Le vecteur P nous montre des affects liés aux lois. Au premier temps de l'Œdipe, le « je suis le phallus » s'accompagne d'un affect caïnesque, l'envie, le pouvoir, la violence, le crime, la vengeance. Au second temps domine la jalousie, le désir sexuel, la trahison, le mensonge, la tromperie, la compétitivité.

Chez les schizophrènes nous relevons la colère, l'injustice de ressentir l'acrimonie du monde, son inhabitabilité, l'agressivité qui réclame justice, qui sont les réactions caractéristiques de l'envie du premier temps de l'Œdipe (C. Le Guen 1984).

Mais le PSLE atteint aussi le dilemme éthique, le doute, se questionnant de façon insistante le bien et le mal, comme principe fondateur du rapport de l'homme au monde, qui se manifeste parfois en phobies, plaintes...

Ici on reconnaît les affects de la position schizo-paranoïde, où tout investissement du monde s'accompagne d'une partition éthique sur le bien et le mal (la division kleinienne de l'objet partiel). Cette division est conséquence du vécu de plaisir/déplaisir, qui ordonne l'inconscient, dès moment que ces affects s'associent aux premières représentations de chose qui remplissent l'inconscient.

Le malade avec une psychose épileptique présente encore plus d'images $P(- +, - -, - 0)$ que le schizophrène, et plus d'images de décharge $P(0 0)$. Cela fait que ces deux maladies peuvent se différencier avec le test de Szondi. La statistique montre que les images vectorielles suivantes, permettent de discriminer à 84% la Psychose épileptique $P(- 0, - +, - \pm)$, $C(+ -)$, de la schizophrénie $P(\pm -)$, chronique.

Mais le schizophrène de LE montre, en plus de ce noyau d'images épileptiques, un ensemble d'images d'ambivalence. Si l'épileptique décharge la violence au moyen de

l'attaque épileptique, le schizophrène met en marche un ensemble de ré-associations entre les tendances pulsionnelles qui visent à ré-articuler la destruction inhérente à la forclusion du Nom-du-Père. Le schizophrène de CE montre encore moins d'images P (0 0) que le GC. Les schizophrènes ne peuvent pas décharger Pe^- , sauf au moyen de l'électrochoc (EK). L'EK offre au schizophrène un point de bifurcation pour l'accumulation d'énergie Pe^- , qui au lieu de poursuivre sa voie naturelle schizophrénique, la bi-tri-valence, peut trouver, artificiellement, une issue épileptique dans ce point de bifurcation. L'EK semble permettre un passage temporel de la schizophrénie à la psychose épileptique, évitant toute la série des ambivalences.

Avec $P(0 \pm)(\pm 0)(\pm \pm)(\pm +)(- \pm)$ nous comptons 3 réponses d'ambivalence factorielle en Phy et 3 en Pe . Ceci signifie un travail ré-associatif sur la loi, concernant autant les normes externes (le bon et le mauvais) que les règles internes (le bien et le mal). Il y a 2 images trivalentes $P(\pm +)(- \pm)$ et une tétravalente, qui montrent une liaison inter-tendancielle, qui permet de soutenir un double clivage, diagonal et horizontal.

Le schizophrène chronique revient toujours sur le dilemme éthique entre le bien et le mal $Pe^\pm$, et sur le dilemme entre le bon et le mauvais objet $Phy^\pm$, qui correspond à la morale, avec la position jubilatoire hy^+ et celle de la détresse hy^- .

Le centre P-Sch, les rapports entre la loi et le moi

Le moi s'organise en même temps que P, parce que par projection on dit « *le mal c'est le non-moi*, c'est l'autre, le dehors ».

Cela permet de débiter la construction d'un espace propre qui sera prêt à recevoir des représentations du non-mal. Par contradiction apparaît hy^+ comme un espace des choses bonnes, qui part de l'Autre et que le sujet introjecte, c'est-à-dire, qu'il introjecte des choses bonnes, des représentations de chose, qui produisent du plaisir et qui vont s'inscrire dans l'espace non-mal, avec la marque symbolique de l'éthique. Le développement mature de l'éthique est atteint lorsque le sujet prend conscience de l'espace non-mal comme fondateur des lois, que le sujet pourra formaliser comme le bien, qui reconnaît l'Autre comme étant Soi-même à l'origine, étant maintenant autrui, et ne le confondant avec l'autre hy , celui qui fournit du plaisir. Dans l'éthique il s'agit de l'Autre comme non-mal et du sujet du désir.

Alors la pulsion $P e^-$, signifiant du représentant de la pulsion, collabore avec la défense projective, pour continuer avec la dialectique plaisir/déplaisir associée aux vécus des objets externes ($P hy$ et représentants de chose).

Si l'épileptique est très sensible et intolérant envers le sentiment d'injustice, et qu'il occupe parfois les positions du révolutionnaire ou du saint, le schizophrène de LE simplement retourne au dilemme entre le bien et le mal, comme un travail de retissage ($e^\pm$) sur les premiers positions du sujet par rapport à l'inconscient. De même il tourne autour de $P hy$, au sujet des bonnes choses et des mauvaises expériences, il doit prendre position face à l'autre comme quelqu'un qui peut le reconnaître ou l'ignorer, qui peut lui donner un appui ou peut le critiquer, l'accepter ou l'exiger. C'est le lieu de l'Autre qui va contenir et transformer les projections primaires, et aider l'enfant de construire des représentations de bonnes choses, qu'il pourra introjecter, et de mauvaises pour projeter, va-et-vient avec la marque différentielle du dedans et du dehors. Mais le sujet qui projette e^- a besoin de bonnes choses, et en $P hy^+$ et $P hy^-$, se développe une tension entre les choses bonnes et mauvaises, il s'agit des représentants de choses qui articulées par l'Œdipe et les représentants de mot deviendra un Surmoi dans la position du bien P (e^+).

L'articulation des **instances psychiques** avec les positions pulsionnelles, correspond dans ce vecteur au moi idéal (hy^+), à l'idéal du moi (hy^-) et au surmoi (e^+). En même temps ce vecteur articule les affects accompagnateurs avec le représentant de la pulsion e^- , et avec le pont que la loi construit sur l'axe $e^- hy^+$, un pont entre le représentant de pulsion et la représentation de

chose, étant l'axe $hy- e+$ le pont parmi les représentations de chose et de mot. $Pe- e+$ c'est le pont entre le représentant de la pulsion et la représentation de mot. Le pont $hy+ hy-$ correspond au préconscient en tant que capable d'offrir un accès au règne des images ou de la singularité, au règne des mots ou de la collectivité. Le préconscient $hy+ hy-$ est en opposition avec l'inconscient $e-$ et le conscient $e+$, mais ils sont articulés entre eux: Inc-Préc $e- hy+$, et Préc-Cs $hy- e+$.

Le schizophrène chez qui le passage $e- hy+$ s'exprime comme fragmentation du moi idéal, des images du corps, et des images perceptives du monde, essaye de refaire le circuit en sens contraire, et de passer de l'inconscient au conscient sans médiation $e- e+$; ici le désir et la loi-mot sont confondus, un dieu commande le désir. Mais avec $P \pm$ il essaie d'introduire un frein, une ambivalence. Nous trouvons ici la clinique des images fondées en mots ou des mots qui sont traités comme des images ; toutes, comme le néologisme, essaient de donner un sens à l'expérience, faisant la traversée inverse $hy+ > e- > e+$. Néanmoins, le schizophrène chronique est ré-associé par $P (\pm +)$, qui va se compléter avec d'autres images de ré-association, tel que $(\pm \pm)$ ou $P(- \pm) (0 \pm)$ lesquelles travaillent, partiellement, du côté $hy+ e-$, de l'articulation inconscient-préconscient, les images complémentaires entre elles $(\pm +)$ et $(- \pm)$ vont renforcer l'articulation de l'axe $P (- +)$, bien avec $hy-$ bien avec $e+$, pour essayer de reconstruire le circuit $P (\pm \pm)$ et les lois qu'articulent les représentations.

Le schizophrène chronique doit refaire toute cette dialectique entre les quatre tendances pulsionnelles. La schizophrénie est une solution (comme la psychose épileptique en est une autre) pour la position pré-œdipienne et forclusive du sujet, qu'en P signifie la position de violence, de révolte face à la loi, qui pour l'épileptique chronique est surtout $Pe-$, et pour le schizophrène chronique relève $Phy+$. Si dans la psychose épileptique le représentant de la pulsion (l'impulsion) est central, dans le schizophrène c'est la représentation de chose qui manifeste la fracture des images du moi, avec la perte de la dialectique entre parties et tout.

Le vecteur Sch du moi

Le Moi de la PS de LE présente, parmi d'autres images, le clivage diagonal Sch $(+ -)$ de l'introjection $(+ -)$, opposé au clivage Sch $(- +)$ du GC. L'introjection évite une dissociation plus grande du Moi, comme p.ex. le développement d'une schizophrénie plus désorganisée, détériorée et déficiente, mais favorise par contre la clinique positive des syndromes délirants-hallucinatoires.

Il y a encore un autre clivage, horizontal, Sch $(+ +)$, d'intro-inflation, qui montre un orgueil démesuré dans la mesure où il peut identifier ses objets internes ou soi-même avec des personnages ou des faits extra-ordinaires de l'histoire ou à des mythes...

Il y a une corrélation positive entre Sch $(+ -)$ et $P (- +)$, qui pourrait correspondre au mécanisme défensif d'attaque-fugue.

Le schizophrène chronique présente encore **d'autres images du Moi dissocié** (Lekeuche 2001) $(0 \pm) (\pm 0)(+ 0)$, qui peuvent devenir plus défavorables que les clivages introprojectif et introinflatif. Les images Sch $(0 \pm) (\pm 0)$ sont l'expression d'une dissociation inter-factorielle, et de l'ambivalence intra-factorielle. Nous interprétons l'ambivalence comme « je tiens ou pas, les représentations m'appartiennent ou pas (± 0) , sont les miennes ou des autres $(0 \pm) \dots$ » cette ambivalence peut introduire un doute dans le jugement de la réalité, un espace transitionnel instable, parce qu'il peut tomber dans l'introjection massive $(k+)$, ou la négation $(k-)$, signant bien une clinique positive et délirante (la plus fréquente), ou bien une clinique négative, dénotative, opératoire, parcellaire de la réalité, avec la disparition de presque tout intérêt et motivation, ou au-delà, la pensée désorganisée et la détérioration cognitive.

D'autre part nous avons $(0 \pm)$, la bivalence de l'être, être ou ne pas être, être soi-même ou être un autre, devenir conscient de son moi et reconnaître l'étrangeté de son être (Tosquelles citait García Lorca « Comme c'est étrange que je m'appelle Federico...»). Le sujet reste perdu dans l'altérité, sujet passif d'un monde, près à devenir un objet, une marionnette. Cette bivalence

peut osciller encore plus, dès l'inflation d'être un dieu, un surhomme, à devenir rien, un effet des forces extérieures. Mais cette bivalence est tempérée par Sch (+ ±), lorsque on peut introjecter cette tension, et que la dissociation transformée en ambivalence est reconnue comme propre.

Le Moi Sch (± 0) corrèle négativement avec Sch (0 ±). Le moi du schizophrène de longue évolution peut se positionner du côté k ou p, s'excluant au premier plan l'un de l'autre, comme le masculin du féminin, la systole de la diastole, le moi que prend position du moi abandonné. La position rigide ou obsessionnelle (± 0) est l'opposée à la position de prise de conscience (0 ±), d'acceptation de l'anima jungienne, du pouvoir des sentiments, le moi qui s'abandonne au sujet de l'inconscient.

Le moi monovalent inflatif pur, le moi abandonné ou même le moi introprojectif sans frein, avec la violence en P et la barrière autistique en C, composent le profil du schizophrène chronique avec dominance de la clinique la plus négative comparé avec ceux de la clinique Andreasen mixte (García Siso 2013b).

Par contre, le Moi Sch (± 0) s'associe positivement avec C (± -) C (0 -) S (± ±) Sch (+ 0). Cette corrélation peut signifier l'auto-contrôle rigide du moi obsessionnel, capable de moduler l'introjection d'un attachement primaire manqué, mais qui permet encore des investissements ponctuels, des liens monotones, coutumes répétées, d'allure opératoire ou monocorde (par opposition à discordant). Si l'introjection prédomine, le malade peut exprimer un état dépressif par l'absence de contact avec l'objet primaire, absence d'un contact vitaliste substitué par des contacts avec des objets secondaires ou nouveaux, qui peuvent lui révéler le risque de les perdre, sa solitude et la difficulté de syntoniser avec l'autre. Le schizophrène de longue évolution peut fournir ce *syndrome des liens monocordes*.

En même temps, le malade de LE, par rapport à celui de courte évolution, relève par ses **images ré-associatives**, tant l'articulation des tendances Sch (+ ±) que l'intégration narcissique Sch (+ +). On parle d'articulation (+ ±) par la valeur que Szondi donne à cette image et qui dans la schizophrénie chronique signifie une capacité de reconstruction du circuit du moi, travail contre la dissociation des tendances pulsionnelles. Cette trivalence améliore le circuit, parce qu'elle est capable de rééquilibrer d'autres images (+ -, + +), la trivalence introduit un pont entre le narcissisme et l'introjection pathologiques.

Positions pulsionnelles

Lorsque, suivant les critères de Schotte, nous comparons les positions pulsionnelles entre les sous-groupes de schizophrènes de courte, longue et très longue évolution, avec le groupe contrôle, les résultats sont les mêmes. Dans le groupe contrôle prédomine la position 3 ou même 4, et dans les groupes des schizophrènes prédomine la position 2.

Discussion à propos du processus de dissociation-ré-association

Psychose schizophrénique de courte évolution et Groupe contrôle

D'abord on dira que dans le Groupe contrôle (GC), par rapport à la Psychose schizophrénique de courte évolution (PSCE), on relève un profil qui correspond à un style de sujet caractérisé par un contact capable de recherche et d'ouverture au monde, et en même temps il peut aussi bien s'enraciner avec l'attachement primaire que l'abandonner. Cela peut lui donner une allure pessimiste et adaptative, mais avec P (0 0) il est capable de se déconnecter des pressions normatives, tant internes qu'externes, position de décharge d'angoisse, de transgression festive ou d'oubli momentané des contraintes. Le moi soutient l'équilibre entre l'idéal des projets et les difficultés de la réalité. Ce profil, résultat des différences avec le schizophrène de CE, nous permet de reconnaître la normalité de l'homme

de la rue actuel. Ces caractéristiques, peuvent correspondre à ce que K. Horney (1971) définissait comme « la personnalité névrotique de notre temps », dont apparaît un vécu abandonnique, avec menace de perte d'amour de la part d'un idéal exigeant avec décharges affectives paroxysmales.

La structure du schizophrène de courte évolution (PSCE) par rapport au groupe contrôle (GC) de normalité, montre une organisation pulsionnelle dont on peut distinguer deux dimensions, lesquelles montrent, en même temps, la dissociation et les défenses contre elle. L'une des dimensions est responsable des symptômes plus désorganisés et l'autre des traits caractériels plus organisés ou délirants.

La dimension plus organisée et fréquente dans PSCE est justement contraire à celle du GC de normalité. Peut-être cela fait que le schizophrène ait tant de difficultés pour s'adapter à l'esprit de notre temps. Cette dimension est S (0 +) P (- -) Sch (+ -) C (- +), que nous interprétons comme besoin de retenir l'attachement, la racine qui est dans l'Autre. La dissociation et introjection dans le moi fait que le malade, malgré cet effort, ressent une confusion entre soi-même et l'autre de la relation, les autres de la famille ou du voisinage, en s'y montrant dépendant, exigeant et conflictuel. Son besoin de contrôle sur l'autre le pousse à le chosifier ou le dominer.

Il va s'opposer à toute loi, divine ou humaine, éthique ou morale, développant un état d'angoisse et de révolte allant de pair avec un moi introprojectif, qui lui fait perdre sa capacité pour discriminer, l'invitant à prendre des positions délirantes.

Ce profil peut aussi se reconnaître dans les psychoses de l'organisation limite. Surement cela signifie qu'un travail défensif se développe contre la *dissociation inter-factorielle*, qu'une défense s'opère contre la déliaison ou désintrinsication des deux facteurs qui composent le vecteur, surtout dans le moi, mais aussi dans les autres vecteurs, en tant que dépendants du « Pontifex oppositorum ».

Dans la schizophrénie de courte évolution il y a une autre dimension, qui va montrer la *dissociation intra-factorielle*, parmi les deux tendances de chaque facteur, étant les réactions plus/moins si caractéristiques.

Partant dans la PSCE se produit la double dissociation inter-factorielle et intra-factorielle, c'est la fracture de la croix du vecteur szondien. Cela nous permet de penser qu'il y a divers degrés dans la dissociation, lesquels conduiront à différents types de psychoses, et à différents niveaux de détérioration dans la schizophrénie. La dissociation peut, dans les cas concrets, devenir plus ou moins élargie.

Dans la PSCE par rapport à la PSLE (Garcia Siso 2013a) prévalent les clivages monovalents, mais les clivages verticaux sont semblables, tandis que dans la PSLE augmentent les clivages trivalents. Cela nous indique que la re-liaison inter-factorielle s'améliore dans le temps, mais la dissociation intra-factorielle continue dans la même proportion. Cela peut nous indiquer que la schizophrénie est résultat de cette double dissociation, tandis que les psychoses des organisations limites ou les psychoses marginales comme les psychoses cycloïdes présentent d'avantage une des dissociations, la inter-factorielle.

Les clivages verticaux dans les PS autant nous parlent autant de la dissociation ou bivalence, que de la ré-association ou ambivalence. La PSCE montre C(0 ±) avec une angoisse envers la dislocation parmi attachement / abandonne, continuité / discontinuité, rencontre / solitude, tout / parties, union / séparation, complétude / manque. En P la bivalence est en $hy \pm$, (pas en $e \pm$ lequel est très caractéristique des PSLE) exprimant la tension entre comment me manifester/ comment les autres veulent me voir, comment veulent-ils que je vie/ comment je veux vivre, qui veux-je devenir/ qui veulent les autres pour moi. Mais ces dilemmes s'accroissent par le renversement entre Pe^-/Pe^+ . En Pe^+ le dilemme du sujet avec l'entourage ($hy \pm$) est adaptatif malgré la doute, mais en Pe^- la violence est déchainée et se

manifeste comme panique ou comme attaque-défense contre le mal, lequel se reconnaît surtout contre les normes externes et les rapports avec l'entourage. Ceci est un mécanisme épileptique-paranoïde.

Sur le vecteur du moi la bivalence est présente sur les deux facteurs, bien (± 0) sur le dilemme d'avoir ou ne pas avoir un monde interne, bien ($0 \pm$) sur celui d'être ou ne pas être soi-même. Tous les deux bivalences portent la fracture de la fonction diacritique du moi, alors on perd le marque dedans / dehors, propre / aliène, reconnaissance / étrangeté. Mais à ces positions de doute, d'incertitude on ajoute la défense introprojective qui génère des délires. Avec ses images szondiennes le PSCE essaye de se défendre de la dissociation inter- et intra-factorielle. On voit dans les schizophrènes de longue évolution (PSLE) qu'ils améliorent avec un autre équilibre, celui de la trivalence, l'image capable de travailler d'emblée sur les deux dimensions de la dissociation dans les vecteurs.

Le schizophrène de courte évolution lutte contre la perte du contact primaire. Il lutte contre la scission du contact avec l'angoisse et la violence sur l'entourage, cherchant contrôler l'objet, et en évitant la dissolution du moi de façon obsessionnelle. Lorsque nous comparons le vecteur S des PSCE avec celui de PSLE, nous trouvons des images multiformes, même des trivalents, ce qui signifie un effort pour jeter des « greffes de transfert » qui expliquent les grandes difficultés du malade avec son entourage, afin de soutenir leurs relations d'objet.

Psychose schizophrénique de longue évolution et Groupe contrôle

La perspective de la normalité dans le schizophrène de longue évolution (PSLE) est un peu différente que de celle du schizophrène de courte évolution (PSCE). Dans ce cas, le profil différentiel du GC est $S(\pm \pm) P(+ -)!$ $Sch(- +)$ et $C(0 +)!$. La différence est que la normalité ici présente un profil plus classique de névrosé, plus attaché et plus soumis à la loi, malgré l'ouverture de ses désirs sexuels.

La PSLE se distingue par 3 dimensions en comparaison avec le GC:

- 1) Un profil diagonal et horizontal qui est le contraire de celui du groupe contrôle.
- 2) Un profil vertical dans tous les vecteurs.
- 3) Une abondance de profils trivalents.

1° Le profil principal est celui des clivages diagonaux et horizontaux : $S(+ -, + 0)$ $P(- +, - -, - 0)$ $Sch(+ -, + +)$ $C(+ -, - -, - 0)$, profil qui - en ligne générale - est le contraire de celui du GC. Ici les positions pulsionnelles 1-2 prédominent, tandis qu'au GC elles sont les 3-4. L'ensemble de ces images montrent un travail pour lier les facteurs pulsionnels dans chaque vecteur, mis en forme avec des mécanismes primitifs de défense.

Ce profil du PSLE comparé au GC est similaire pour le centre P-Sch de PSCE, mais différent pour les bords, où se produit un renversement dans le contraire de ceux du PSCE : $S(+ 0, + -)$ au lieu de $S(0 +)$, et $C(+ -)$ au lieu de $C(- +)$. L'évolution chronique de la schizophrénie maintient la structure centrale de défense contre la dissociation inter-factorielle avec des mécanismes primaires, c'est-à-dire, avec un système de protection psychotique. Mais sur les vecteurs de la périphérie, elle met en œuvre un contact plus distant, plus froid et une relation d'objet où l'objet est surtout soi-même (narcissique) avec une position psycho-sexuelle passive. Le PSCE montre un besoin de rétablir l'union duelle, accompagnée du besoin de contrôler l'objet, position de régression dans la périphérie, tandis que le centre de PSCE et PSLE est similaire, un centre szondien où déroule une lutte contre une désorganisation croissante, soit mentale (les cas très déficitaires) soit somatique (par catatonie mortelle). Ce changement dans la périphérie permet au PSLE de mieux se défendre, avec moins de tension, parce que les exigences de contact et de relation d'objet sont moindres, les profils périphériques permettant qu'il y ait moins d'énergie en circulation, et que le centre,

surtout le moi, ne soit pas tellement menacé par une surcharge traumatique. Mais, par où est déviée le reste de l'énergie libidinale ? On le verra plus loin avec les trivalences.

2° Le PSLE présente comme le PSCE des clivages verticaux qui signalent la lutte contre la dissociation intra-factorielle, celle de tendances pulsionnelles. S (0 0) P (± 0 , $0 \pm$) Sch (± 0 , $0 \pm$) C (± 0 , $0 \pm$) sont les images qui essayent de transformer le danger de scission exprimé par la bivalence, en ambivalence.

3° Le PSLE présente plus d'images trivalentes que le PSCE. Cette dimension est nouvelle et le malade s'y engage en construisant avec leur évolution. S (0 0) P ($\pm +$, $- \pm$, $\pm \pm$) Sch ($+ \pm$) C ($\pm -$, $+ \pm$, $\pm \pm$). La décharge en S mise à part, tout le reste des vecteurs montre une tri/tétravalence, qui permet de reconstruire certains ponts entre les tendances pulsionnelles. Ces ponts vont reconduire et lier l'énergie libre, diminuant la force thanatique. Les positions presque inaccessibles pour le malade, comme Cm+ ou Pe+ ou Schp+, vont être articulées avec un clivage vertical, constituant une trivalence.

On peut dire que la trivalence est le produit d'un travail de ré-articulation de deux images inclinées vers la dissociation, une monovalente et une ambivalente.

La lutte contre la dissociation intra-factorielle (fracture du clivage vertical, continue à être très présente dans la longue évolution), de même que la lutte contre la dissociation inter-factorielle se poursuit avec les clivages diagonaux et horizontaux. Mais le travail des trivalences reconstruit en même temps les deux sortes de dissociation.

Ce travail demande du temps, parce qu'il s'agit d'une nouvelle réorganisation structurelle, qui concerne, sûrement, d'importantes néoformations du cerveau, connexions nouvelles articulées avec d'autres déjà instaurées, anciennes, pour arriver à recomposer une normalité orthopédique. Il s'agit du comment vivre, ou développer une existence adulte, avec une organisation psycho-pulsionnelle toujours en risque de se dissocier, ou d'être coincé sur certaines positions peu développées, soit dans le contact soit dans les relations d'objet, avec la loi ou la réaction primaire du moi. Ces limitations vont déstabiliser le malade quand il est questionné par la situation ou par la poussée pulsionnelle.

Les PSLE augmentent les trivalences et diminuent les monovalences. Les clivages verticaux sont pareils, mais beaucoup plus présents que dans le groupe contrôle. Ces images permettent d'améliorer la ré-association intra- et inter-factorielle, qui sont des réactions vectorielles fournissant au PSLE une orthopédie adaptative. Les clivages diagonaux et horizontaux sont de type psychotique, quoiqu'on puisse trouver une proportion de réactions normales dans l'ensemble de ces profils, mais ils sont peu importants. Les trivalences semblent être des recompositions de monovalences et de clivages verticaux, qui intègrent des clivages diagonaux et horizontaux pathologiques. Ce travail de substitution se produit en C et d'avantage en Sch. Il faut rappeler que dans la PSCE la trivalence commence dans le vecteur S.

L'examen du syndrome inflatif (h+e-p+d+), qui signifie la recherche de l'amour propre, de l'estime de soi, le trouve plus fréquemment dans la PSLE que dans la PSCE, jusqu'au point que la régression logistique (Garcia Siso 2013a) permet de les différencier. L'amour de soi est bas dans la PSCE, moyen dans le GC et plus élevé dans la PSLE.

Les vecteurs intermédiaires S-P peuvent trouver différences-clé entre le CE et le LE (Garcia Siso 2013a). Le LE est capable de stabiliser une relation d'objet S (+ -). Le sujet reste passif avec le monde, il attend l'autre, mais plein des doutes éthiques P(± 0), il s'interroge sur ce qui est bien et mal dans le monde, dans l'autre, mais le sujet est capable de supporter cette ambivalence, ce qui suppose l'établissement d'une relation avec un objet total. Le PSLE, en comparaison avec la CE, évolue vers la position dépressive. On peut parler de schizophrénie pseudo-névrotique.

Par contre, le PSCE présente là un côté plus régressif, schizo-paranoïde, d'angoisse par surcharge affective P (- -) par risque de manque d'auto-contrôle, parce que les relations

d'objet montrent une bivalence entre amour propre et amour de l'autre, une tension entre soi-même et l'autre qui est soit déchargée d'agressivité $S(\pm 0)$, soit maintenue comme bivalence $S(\pm \pm)$, ou dirigée contre soi-même $S(\pm -)$. On peut parler de schizophrénie pseudo-épileptique. Ici à nouveau le GC se montre plus proche du PSLE que du PSCE.

Dimensions dissociative et ré-associative dans PSCE et PSLE

À propos des significations des clivages szondiens. Quel différence y-a-t-il entre la clinique des clivages verticaux et celle de clivages diagonaux ?

C'est la même différence qu'entre les contraires (Ct) et les contradictoires (Cd), suivant le carré sémiotique de Greimas (1973). Dans tout vecteur szondien nous reconnaissons ce champ sémantique déterminé par Greimas, où la fonction des Ct (clivage vertical) est différente de la fonction des Cd (clivage diagonal). Si les Ct renferment le champ du sens, les Cd, par contre, l'ouvrent. La mise en œuvre de l'introjection (clivage diagonal 1-2) permet de donner de nouveaux sens aux expériences et vécus. C'est la pensée magique, intuitive qui cherche des réponses, qui crée des hypothèses sur des vécus où la différence entre le dedans et le dehors s'est perdu. C'est une perte des références entre perception et mémoire, entre dedans et dehors, entre soi-même et l'autre... La fonction d'opposition entre Ct ferme le champ, et, au lieu de construire des hypothèses de causalité suivant les lois de l'inconscient (pensée magique introprojective), les Ct imposent au champ sémantique une logique binaire V/F, où l'incertitude est moindre, c'est la base de l'ambivalence. L'ambivalence est un jugement des opposés avec un seul référent, qui aidera à unifier l'objet, et à discriminer le dedans du dehors. L'ambivalence peut empêcher la décision (dé-scission d'Oury), la réponse obsessionnelle est une anti-scission. D'autre côté, le clivage diagonal soutient le rapport contradictoire (Cd) qui incorpore une logique trivalente, il ajoute une valeur troisième (?) à la logique V/F, caractéristique des contraires (Ct), qui va élargir le champ du sens, mais ce sens nouveau doit être cohérent avec la logique (logique floue ou *fuzzy*) d'un ensemble bien défini et très dépendant des nuances du langage.

Le nombre de clivages verticaux est le même dans le PS (un peu plus en PSLE) et plus élevé dans le PSCE que dans l'Organisation limite psychotique (Olp). Les clivages monovalents sont plus fréquents en PSCE qu'en PSLE.

Le processus évolutif et la structure de la schizophrénie

Si nous regroupons certaines images vectorielles, nous pouvons nous rapprocher à l'évolution de la schizophrénie à partir de plusieurs dimensions, lesquelles nous feront mieux comprendre leur structure.

L'analyse qui se déroule ensuite considère que les images vectorielles regroupées, conformément deux dimensions, l'une plus représentative du processus dissociatif et l'autre du travail de ré-association (Garcia Siso 2013a). Nous considérons que les clivages diagonaux surtout, représentent la dimension ré-associative primaire inter-factorielle, celle-ci complémentée avec les clivages horizontaux. Les clivages monovalentes, la réaction (00) et les clivages verticaux, sont plutôt des images expressives de la dissociation, en tant qu'ils n'empêchent pas la dissociation inter-factorielle, quoique les verticaux peuvent travailler contre la dissociation intra-factorielle. Finalement, les clivages tri- et tétravalentes sont ceux qui ré-articulent la double fracture intra- et inter-factorielle

Le temps évolutif de la maladie nous montre comment ces deux sortes d'images, expressives plutôt de la dissociation ou de la ré-association, se succèdent.

La PSCE présent un nombre total de clivages diagonaux (et surtout dans les vecteurs C P Sch) plus grand que la PSLE. Et de plus ces clivages sont qualitativement différents ; dans la CE c'est S(- +) P(- +) Sch(+ -) C(- +), et dans la LE c'est S(+ -) P(+ -) Sch(+ -) C(+ -).

Les clivages horizontaux et monovalents en ensemble, sont plus nombreux parmi la PSCE, tandis que dans la PSLE relèvent les clivages verticaux, trivalents et quadrivalents en ensemble, mais surtout dans les vecteurs C, P, Sch, et en spécial dans C et Sch. Seulement de façon isolé le vecteur S présent ces clivages plus nombreux dans la PSCE.

Ce processus dissociatif du circuit pulsionnel, le malade essaie de le combattre, d'abord, dans les premiers années de la maladie, au moyen de clivages diagonaux, mais aussi horizontaux (les monovalents très fréquents expriment la dissociation), lesquels essaient d'éviter la dissociation inter-factorielle. Surtout le clivage diagonal va s'y opposer, mais en appliquant des mécanismes de défense primitifs, où prédominent les positions 1-2 en P, Sch, C. La continuité de l'unité des vecteurs, de l'enchevêtrement tri-factoriel et des circuits pulsionnels, se fait au prix d'une fonctionnalité régressive.

D'un autre côté, l'ensemble de clivages monovalents, verticaux et zéro, dans S+Sch ou C+S+Sch (il faut éviter P) sont plus fréquents dans le CE que dans le LE. Ceci nous indique que la dissociation dans les quatre tendances pulsionnelles est plus grande au début de la maladie, quand on lutte contre la bivalence intra-factorielle et quand on entame la réparation inter-factorielle avec des clivages horizontaux.

Par contre, dans la PSLE c'est la présence des clivages verticaux, trivalents et quadrivalents ceux qui va rétablir l'articulation intra- et inter-factorielle, mais aidée par des clivages diagonaux spécifiques, qui articulent les positions 3-4 dans les vecteurs C et P, et les positions 1-2 en Sch et S. Cette image S(+ -) arrive à devenir une position stable, qui marque un style d'être au monde - la passivité - qui n'exprime pas un détachement (déliason) du monde.

Le clivage diagonal spécifique de PSLE en combinaison avec les réactions bi-, tri-, et tétravalentes de C, P, Sch, atteint un chiffre rendant capable de le différencier du PSCE. Le contraire s'obtient avec l'addition des clivages monovalent et horizontal, avec les diagonaux spécifiques de CE, qui sont significatifs dans la PSCE. Mais la bi-, tri- et tétravalence en S est plus élevée dans le PSCE que dans la PSLE.

La dissociation en début de maladie a besoin de mettre en œuvre des défenses diagonales, mais aussi horizontales, pour éviter que la dissolution (00) des vecteurs, la monovalence ou même la bivalence verticale, se poursuivent, poussant à la dissociation. La dissociation est double (intra- et inter-factorielle), alors les clivages diagonaux sont insuffisants, et entrent donc en jeu les horizontaux et verticaux, mais les verticaux n'empêchent pas la dissociation inter-vectorielle, et les horizontaux n'empêchent pas la dissociation intra-factorielle, et c'est pourquoi les zéro et monovalents sont très présents avec les horizontaux dans le PSCE et pas dans le PSLE. La tri-tétravalence, avec l'ambivalence dans le PSLE sont très utiles comme système défensif contre la dissociation.

Le **PSCE** commence par le travail de la ré-association trivalente (la tétravalence en S est plus élevée dans le PSCE que dans la PSLE) .Mais il faudra 15-20 ans pour que cette reconstruction se produise en C, P, Sch, et autant aussi pour réussir l'inversion des clivages diagonaux vers la normalité, une normalité pseudo-névrotique exprimée surtout dans S-P. Un *long temps pour comprendre*, disait J. Oury.

Pourquoi le nombre d'images de tri-tétravalence dans le vecteur S est-il plus élevé dans le PSCE que dans le PSLE, tandis que le contraire se passe avec les autres vecteurs ? Le vecteur S est celui des relations d'objet (RO) étant là, au début de la maladie, quand le sujet ressent l'urgence de lutter contre la dissociation qui est en train de le détruire. Les forces thanatiques dissociatives augmentent la monovalence, les clivages verticaux et zéro, aussi plus fréquents dans le vecteur S de PSCE, clivages atteignant la signification statistique quand

on y ajoute le vecteur Sch, ou C. La pulsion thanatique en même temps déploie un système de défense simplificateur (positions 1-2 des vecteurs C, P, Sch), au moyen de mécanismes régressifs.

L'utilisation massive des positions 1-2 dans la schizophrénie de CE, est la défense devant la scission inter-factorielle, défense la plus utile étant donné la présence de la dissociation intra-factorielle ajoutée. Les tendances pulsionnelles Ct tendent à se dissocier entre les bivalences, surtout entre les positions 1-4, mais aussi entre les positions 2-3. La dissociation 1-4 est généralisée dans les vecteurs.

Peut-on penser que seul la dissociation intra-factorielle permet la défense diagonale 1-2 et l'horizontale 1-3. Parfois cet image 1-3 dans le Moi peut sembler très normalisant, mais elle emporte la dissociation Sch k-/p-, et ainsi les clivages horizontaux sont accompagnées des réactions monovalentes et verticales.

Le début et le débout du circuit pulsionnel (1-4), exigent que ces positions, fortement contraires, puissent maintenir leur position et sens, pour différencier le principe et la fin du circuit, pour qu'il puissent soutenir leur mouvement, leur cycle, dans l'un et l'autre sens. La fracture entre ces Ct (intra-factoriel) fait que la défense inter-factorielle ne peut s'étayer seulement que sur la position 1, la plus régressive.

Organisation limite de la personnalité de type psychotique (Olp)

L'étude comparée de PS avec l'Olp, a l'intérêt de faire comprendre szondiennement deux types de psychoses. Le Szondi nous illustre pour l'OLp, parce qu'elle subirait une scission seulement de type inter-factoriel et non, en plus, intra-factoriel, comme dans le cas des schizophrènes. Le rééquilibrage dans les premières années de la scission dans l'OLp se fait de façon très différente que le rééquilibrage des schizophrènes pendant la courte évolution, et ceci est encore plus différent que dans les PSLE.

Le malade Olp combat sa psychose avec des clivages diagonaux, certainement parce que la dissociation est uniquement inter-factorielle, mais aussi avec une régression de la périphérie vis-à-vis du centre szondien, centre ce qui en même temps montre l'alternance entre positions mûres 3-4 et positions régressives 1-2, S(+ -)P(+ -)Sch(- +)C(- +) (García Siso 2011).

La tétravalence, égale en C, P, Sch qu'en C, S, P, Sch, avec l'addition des réactions monovalentes et horizontales, donne une somme totale qui est plus élevée dans le PSCE et le PSLE (sans différences) qu'en Olp. L'Olp présente un plus grand nombre total de clivages diagonaux et spécifiques du type S(+ -)P(+ -)Sch(- +)C(- +), que les PS. On voit dans ce profil spécifique les différences qualitatives avec les profils diagonaux spécifiques des schizophrènes PSCE : S(- +)P(- +)Sch(+ -)C(- +), et PSLE : S(+ -)P(+ -)Sch(+ -)C(+ -).

Les clivages bi-tritétravalents totaux (SPSchC) et en CSch, suivent cet ordre: PSLE>PSCE>Olp. Mais seule le nombre de ces clivages dans le vecteur S, est le même entre l'Olp et en PSCE, mais ils sont plus élevés qu'en PSLE.

L'ensemble des clivages monovalent+horizontal+bi-tri-tétravalent (tous sauf les diagonaux et le zéro) est plus élevé dans le PSCE et le PSLE (sans différence), que dans l'Olp.

On peut conclure que le Szondi nous permet de formaliser les concepts qui différencient ces deux types de psychoses. La scission de l'Olp est inter-factorielle, mais la dissociation de la schizophrénie est inter- et intra-factorielle.

Bibliographie

- Gonçalves, Bruno (1989) *La schizophrénie à travers le test de Szondi*. Thèse doctorale. Louvain.
- García Siso, A. (2011) Organisation limite de la personnalité à l'adolescence: analyse szondien et clinique. *Indiana* 31. 302-332.
- García Siso, A. (2013a) L'évolution de la schizophrénie: perspectives szondiennes. *Szondiana*, 33(1). 46-86.
- García Siso, A. (2013b) Les sous-types szondiens de la schizophrénie. *Szondiana*, 33(1), 87-116.
- Greimas, A. J. (1973) *En torno al sentido*. Ed. Fragua. Madrid
- Horney, K. (1971) *La personalidad neurótica de nuestro tiempo*. Ed. Paidós. Buenos Aires.
- Le Guen, C. (1984) *La práctica del método psicoanalítico*. Ed. Gedisa. Barcelona.
- Lekeuche, Ph. (2001) Un éclairage szondien de la schizophrénie. *Cahiers* 9, 31-50.
- Lekeuche, Ph. (2011) *In Plusieurs auteurs. Objet transitionnel et objet-lien*. Ed. Harmattan-Academia. Louvain-la-Neuve.
- Mélon, J. (1975) *Théorie et pratique du Szondi*. Presses Universitaires de Liège. Liège.
- Pankow, G. (1987) *L' être-là du schizophrène*. Aubier Montaigne. Mayenne.
- Pinna F, Bosia M, Cavallaro R, Carpiniello B. (2014), Consensus five factor PANSS for evaluation of clinical remission: effects on functioning and cognitive performances. *Schizophrenia Research: Cognition*. 1(4), 187–192.
- Szondi, L. (1970), *Tratado del diagnóstico experimental de los instintos*. Biblioteca Nueva. Madrid.
- Tosquelles, F. (1986) *Le vécu de la fin du monde dans la folie*. Ed. De L'Areffpi. Nantes.
- World Health Association (1980). *Schizophrenia: a multinational study*. Geneva: World Health Organization Press.

Van Gogh avec Szondi: Rendre créatives la contactualité de la participation et la paroxysmalité de l'affectation

Jean Kinable²

Université Catholique de Louvain, Belgique.

« Il n'y a rien de plus réellement artistique que d'aimer les gens. »

Vincent Van Gogh

Résumé

Les singularités dramatiques du cours de la destinée et de l'œuvre de Vincent Van Gogh ; l'épileptoïdie et la glischroïdie (Fr. Minkowska) qui les caractériseraient ; les enjeux du recours à l'activité de peindre, la part dévolue à autrui dans la responsabilité d'auteur-créateur (le rôle imparti à Gauguin par le peintre, ainsi que l'office rempli par son frère Théo) ; ... : autant de questions abordées au jour des concepts issus des théories Szondiennes. Par suite sont envisageables des implications au sujet de la pratique de l'art-thérapie.

Abstract

The dramatic peculiarities of the course of destiny and work of Vincent Van Gogh; the epileptoid and glischroid features (Fr. Minkowska) which characterized them; the challenges of choosing the activity of painting, the share apportioned to others in the responsibility of author-creator (the role assigned to Gauguin by the painter and the service filled by his brother Theo); ...: So many issues addressed in the light of insights from Szondian theories. Following possible implications can be drawn on the practice of art therapy.

Pour introduire le projet d'un éclairage réciproque entre L. Szondi et V. Van Gogh

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles il m'a paru pertinent de proposer de se pencher sur le "cas" Van Gogh en référence à la théorie szondienne et ce dans le cadre d'un colloque³ qui consacre l'un de ses thèmes à l'art-thérapie.

Un premier ensemble de raisons tient à l'éclairage réciproque que peuvent échanger mutuellement la psychanalyse selon Szondi, d'une part et, d'autre part, la vie et l'œuvre de Vincent Van Gogh. Un second ensemble de raisons tient aux contributions que ces mises en correspondance Szondi-Van Gogh seraient, présomptivement, en mesure d'apporter au sujet de certains enjeux tant de l'établissement même et du fonctionnement de la relation soignant-

²Professeur émérite de psychologie et de criminologie cliniques à l'Université Catholique de Louvain, Belgique.

³ "Un Divan sur le Danube", 10e Colloque international de psychiatrie et de psychanalyse, Budapest, 7-10 mai 2013.

soigné que du recours, au sein de celle-ci, à des médiations culturelles et artistiques, ainsi qu'à la pratique d'ateliers d'art-thérapie.

Évoquons quelques-unes de ces raisons.

Tout d'abord du côté des rapports entre l'œuvre de Szondi quant à l'analyse du destin et, chez Van Gogh, sa destinée et son travail de peintre.

Sur bien des points essentiels parmi les plus originaux, les plus décisifs et les plus incisifs qu'apportent les travaux de Szondi, les singularités du destin et de la productivité picturale de Van Gogh semblent venir s'offrir complaisamment en guise d'illustration et de démonstration, voire de confirmation de la pertinence des conceptions szondiennes pour la révélation et l'élucidation de vérités et de réalités cliniques. Le système des pulsions (élaboré par Szondi au cœur, au fondement, de sa théorie et de sa pratique testologique) se prête à fournir une puissante grille de lecture et d'analyse, de discernement-repérage et de catégorisation; une grille d'interprétation et de construction, de déconstruction, de reconstruction; une grille de modélisation et de conceptualisation des phénomènes cliniques et de leurs destinées. Si tant l'œuvre que la biographie de Van Gogh ne cessent d'intriguer et de soulever plusieurs énigmes, elles s'avèrent aussi une passionnante mise à l'épreuve de cette grille de lecture, tel un cas exemplaire pour une confrontation à pareil modèle théorique. Réciproquement, chez Van Gogh, les processus dramatiques sous-jacents à cette trajectoire de vie et à cette productivité créatrice prodigieuse gagnent, sans doute, en intelligibilité sous l'éclairage szondien.

Je ne retiendrai ici que trois de ces clés conceptuelles issues de la systématique szondienne utiles pour la compréhension du "cas" Van Gogh.

1°. Le concept de participation en tant qu'elle est au principe du registre existentiel du contact⁴ dans lequel s'enracinent les troubles de l'humeur (ou thymopathies) ainsi que les addictions et autres transformations d'activité en manie abusive, autant que les souffrances de l'abandonnisme.

2°. Le concept de paroxysmalité qui a partie liée avec le poids et le sort de l'affect dans le psychisme et avec le drame de l'affectabilité et de l'affectation pour le sujet, compte tenu de la charge de violence potentielle que véhicule l'affect (quelle qu'en soit la qualité), compte tenu aussi de la vulnérabilité du sujet psychique à sa puissance de choc et d'impact traumatogène⁵. Le concept de paroxysmalité va jusqu'à définir un style d'existence et un type de personnalité, aux figures et formes variables, style dont Szondi s'est employé à dresser le portrait⁶.

3°. Le concept d'une tendance caïnesque de fond qui pousse au meurtre (de soi autant que de l'autre) et qu'il s'agit de contrecarrer par interdiction fondatrice ainsi que de transmuier en loi de reconnaissance et de solidarité. De sorte que, comme chez Caïn, se substituent la fraternité au fratricide et un ordre politique de gouvernance à l'arbitraire de la force, comme dans la "loi de la jungle", la guerre civile, l'extermination génocidaire et autres violences politiques⁷.

Comme l'on sait, il est des meurtres dits passionnels qui surviennent par exaspération paroxystique de la violence des enjeux du registre de l'affectation. De tels homicides présentent également ceci d'emblématique qu'ils insistent sur l'importance, pour le vivre ensemble en société, du fameux impératif « tu ne tueras point » ni toi, ni autrui. Cette loi est à entendre telle une métonymie: si elle évoque explicitement l'éventualité extrême de l'homicide, de l'élimination destructrice, c'est pour représenter un ensemble plus vaste de

⁴ Cf. J. Kinable (1990), J. Schotte (1990 a et b).

⁵ Cf. J. Kinable (2002, 2004, 2010), Cahiers du CEP 4: Paroxysmalités.

⁶ Cf. L. Szondi (1969, 1971, 1973, 1981).

⁷ Cf. J. Kinable (2004) et J.L. Brackelaire, M. Cornejo et J. Kinable (2013).

règles condamnant bien d'autres atteintes potentielles entre humains. Le versant interdicteur est l'avvers de prescriptions qui promeuvent et défendent des normes éthico-morales et des valeurs idéales. Celles-ci consistent à honorer, respecter, estimer, faire preuve de loyauté, de fidélité, de sollicitude où veiller l'un sur l'autre, etc... ainsi qu'en témoigne le décalogue mosaïque. Notre patrimoine culturel transmet de telles figures de meurtres paradigmatiques qui offrent ceci de remarquable que, à la faveur de leur perpétration, la dramatique impliquée conduit à l'émergence et de la loi à instaurer et de l'institution sociale à établir pour en défendre l'esprit et en soutenir le règne. L'une de ces figures, qui a profondément inspiré Szondi, est celle du premier meurtre de l'humanité selon la Bible, lequel est un fratricide et frappe la première fratrie venue à l'existence. Ainsi cette tendance radicale au meurtre sera-t-elle qualifiée de « caïnique » par Szondi et située à la racine de tout devenir éthique possible, ainsi que de l'entreprise de moralisation, voire du travail civilisateur même. Le meurtre d'Abel par Caïn paraît un drame de la jalousie et de l'envie envers les privilèges injustifiés d'un rival préféré et favorisé indûment. Mais l'évolution du drame engendrera de profonds changements. D'une part, on verra s'introduire, par mesure de sauvegarde au bénéfice du condamné au bannissement et à l'errance, la préfiguration d'un système de justice instituant une forme régulée et mesurée de vengeance. D'autre part, on verra se transformer la destinée de Caïn. Celle-ci le montrera capable de créer de nouvelles solidarités autant que d'engendrer une filiation féconde; capable de fonder une organisation politique inédite comme la cité; capable de se faire l'auteur (de lui-même ou par transmission transgénérationnelle à sa descendance) d'œuvres de culture et de civilisation diverses, dont certaines inventions techniques telles la domestication du feu aux fins du travail des métaux ou la fabrication d'instruments de musique: multiples preuves de sa valeur personnelle résultant des réalisations constructives auxquelles il s'est voué.

Or, par ailleurs, on connaît l'intensité et la complexité des liens fraternels qui se sont tissés entre les frères Van Gogh ainsi que leur issue tragique pour tous les deux, Théo ne parvenant pas à survivre à la disparition de Vincent. Peut-être ces liens bénéficieraient-ils d'être envisagés dans la perspective ici indiquée. Ceci me conduit à souligner l'intérêt de la problématique du point de vue du nouage du rapport thérapeutique et du recours à des activités artistiques. Cette considération nous fait passer du côté du second ensemble de raisons que j'évoquais tout à l'heure pour avoir choisi le sujet que je vous présente.

Il faut commencer par se rappeler que, au point de départ de toute l'entreprise qui engendrerait ce grand œuvre qui constitue l'Analyse du Destin, il y avait, chez Szondi, une interrogation sur les raisons (à savoir les motifs et les mobiles pulsionnels) à l'œuvre pour que des choix s'opèrent et des positions se conçoivent et se prennent. Et cela qu'il s'agisse d'options quant à se lier entre partenaires, en amitié comme en amour; quant à s'engager et s'investir dans des activités comme un métier, une profession ou des occupations de loisir; quant à s'altérer en des formes de maladie ou des manières de se mourir. Dans la ligne de telles interrogations, on peut se demander quelles affinités électives-électriques trament les relations de partenariat et trouvent à s'élaborer à travers les liens qui se tissent, se défont et se renouent différemment; quels profils pulsionnels respectifs sont susceptibles de se convenir réciproquement et sont en mesure d'engendrer des formes de coopération aux fins d'œuvres communes; quelle figure d'autre est nécessaire à chacun, ou favorable à ce qu'il puisse donner son meilleur (voire le pire), au mieux de sa forme et de ses compétences; quelle configuration de son réseau de rapports à autrui lui est indispensable pour qu'il devienne productif et soit en mesure de générer ce dont il est capable. En dehors de la psychologie amoureuse ou de la psychologie du travail, de telles questions se sont posées, avec une certaine acuité, du côté de la psychopathologie, au sujet de phénomènes comme ceux de délires à deux (ou plusieurs), l'un par l'autre, en une forme de psychose partagée qui n'éclot que de l'interaction même; comme aussi, du côté de la criminologie, lors de complicités entre co-auteurs pour mener des

activités criminelles. Il s'y avère que c'est seulement ensemble et par association que chaque protagoniste, d'un couple par exemple⁸, devient capable, chacun pour sa part et en tenant une partie spécifique qui ne revient qu'à lui, d'apporter sa contribution personnelle à l'effectuation de l'action commune. Sans cette rencontre-collaboration, une telle destinée criminelle aurait-elle vu le jour ou connu pareille tournure? Dans le domaine de la création artistique également et du devenir auteur-producteur d'oeuvres d'art, ne pourrait-on retrouver des situations où une condition nécessaire, parfois décisive, s'avère tenir à des liens (de communauté et d'appartenance, ou de change et d'échange, ou d'estime et de solidarité, ou d'engagement et de responsabilité) liens qui se vivent avec autrui, avec des figures obligées d'autre, mobilisées pour les besoins d'un rôle indispensable à tenir, mais dévolu à autre que soi, de telle sorte qu'il s'agisse de créer à deux, ou à plusieurs? Cette même interrogation peut concerner tout autant le lien qui se noue aux fins d'une collaboration à quelque forme de traitement ou de travail thérapeutique que ce soit. Et une telle interrogation prend peut-être d'autant plus d'importance qu'une évolution actuelle des pathologies à soigner impose davantage, comme le développe particulièrement bien René Roussillon (1991/2005, 1995/2007, 2008, 2010), le paradigme du jeu comme modèle de pratique thérapeutique, en même temps que, dans la dynamique du transfert et du contre-transfert, ce sont les affects éprouvés par le thérapeute qui deviennent un indice et un analyseur de ceux que le sujet peine à pouvoir s'approprier en personne.

C'est donc pour ces deux ordres de raison que je propose d'étudier le "cas" Van Gogh en le soumettant à deux hypothèses:

- Considérer Vincent Van Gogh au titre de représentant exemplaire de la paroxysmalité épileptoïde serait heuristique tant pour comprendre les destinées de l'affectation, dans leurs rapports avec les variations de l'humeur et avec le recours aux remèdes toxicomaniaques, que pour envisager la création artistique dans sa portée art-thérapeutique.

- En appeler à la reconnaissance et à la solidarité, se soucier de les assurer, serait une tentative de convertir une violence caïnesque, passible de devenir homicide (où l'enjeu c'est le meurtre ou de l'un ou de l'autre et de l'un pour que ce ne soit pas celui de l'autre qui survienne). Cette conversion mutative pourrait prendre la forme d'un faire ensemble une œuvre commune.

Ces deux hypothèses devraient donc nous guider pour quelques investigations au sujet de Van Gogh, au jour de la théorie szondienne.

Pour aborder les choses, je voudrais partir d'une réflexion de Paul Ricoeur (2013, p. 70) où il évoque P. Cézanne⁹. C'est lors d'un entretien paru dans la presse où il est interrogé sur son sens de la dette par son intervieweur qui lui dit: « On a l'impression, quand on vous

⁸ Cf. le cas Fourniret, E. Maurel et F. Vignolle (2008).

⁹ Des rapprochements entre Cézanne et Van Gogh pourraient s'avérer suggestifs sur plusieurs des points qu'il nous faut ici aborder: pourquoi l'insistance, chez tous deux, du « travail sur le motif », pourquoi le choix de tel motif? Comment s'expliquer avec la paroxysmalité de l'affectabilité et la tendance caïnesque: la violence de l'affect et la véhémence de l'affectation qui en résulte, au risque de pousser au meurtre? Si Van Gogh semble incarner une version épileptoïde de pareille problématique, pourrait-on voir en Cézanne quelque solution obsessionnelle de celle-ci? Dans les premières décennies de ses productions picturales, on trouve chez Cézanne des représentations explicites de violences en acte, sans le moindre équivalent chez Van Gogh: « L'enlèvement » (1867), « Le festin (ou l'orgie) » (1867-72), « Le meurtre » (1868), « Les voleurs et l'âne » (1869-70), « La toilette funéraire (ou l'autopsie) » (1869), « La tentation de Saint Antoine » (1870 et 1876), « La femme étranglée » (1875-76), « La lutte d'amour » (1880). S'il prend modèle sur Delacroix, c'est pour reproduire, en aquarelle, sa « Médée » (tuant ses enfants – 1880-86) alors que, durant son hospitalisation à St Rémy-de-Provence, ce que Van Gogh emprunte comme modèle chez Delacroix, c'est la « Piéta » (sept. 1889) ou « Le bon samaritain » (mai 1890) tout comme il reprend à Rembrandt « La résurrection de Lazare » (mai 1890) tandis que c'est « Bethsabée » (1870) que Cézanne avait élue.

écoute, que tout être a une sorte de dette fondamentale à l'égard des autres, et de la vie. » Voici la réponse:

« Oui, et j'ajouterais une dette insolvable (...). Parce qu'on a reçu plus qu'on ne paiera en retour. J'ai beaucoup réfléchi, à la suite de Merleau-Ponty, sur le cas de Cézanne. Et je me suis toujours posé cette question: pourquoi peindre indéfiniment la montagne Sainte-Victoire, comme s'il n'avait jamais fini de la rendre. Au sens esthétique, au sens moral. C'est comme si la beauté du site exigeait du peintre un rendu qui ne sera jamais atteint. De là, le caractère inadéquat de la réponse. (...) Je suis frappé par le sentiment d'obligation de travail des grands artistes. Ils se traitent durement, impitoyablement. Or, qu'est-ce qui les oblige, sinon, je dirais, "la chose à faire". Ça paraît un cercle vicieux: la chose à faire exige d'être faite. Il y a là une exigence profonde. (...) C'est en s'en acquittant qu'on crée cette dette. C'est être obligé par ce qu'on est en train de faire ».

Cette réflexion me paraît également d'une profonde pertinence au sujet de Van Gogh. J'en ferai volontiers ressortir deux indications: l'obligation de rendre, vécue sur le mode d'une dette; le travail sur le motif ou d'après modèle (en sa présence, pris dans la réalité de son actualité intra-mondaine).

1. Suivons tout d'abord cette dernière indication où il s'agit de **travail** et sans doute d'une nécessaire perlaboration.

Chez Van Gogh, ce travail a pris la tournure d'un acharnement forcené. Or, Lucien Méléze (2000) – qui a participé au Congrès de Paris, en 1975, consacré à l'Analyse du Destin de Szondi, en y présentant ses travaux – a publié un ouvrage intitulé « La psychanalyse au risque de l'épilepsie » en choisissant ce terme pour spécifier une caractéristique essentielle de cette pathologie puisque le sous-titre en est: « ce qui s'acharne ». On peut y entendre des confluences avec cette adhésivité affective décrite par Françoise Minkowska sous le concept de « glischroïdie ». En outre, d'aucuns considèrent aussi que, chez Van Gogh, son investissement de l'activité de peindre prenait volontiers l'allure passionnelle, maniaque, d'une addiction au travail. En référence au système pulsionnel de Szondi, on peut déjà entendre ici le concernement, à la fois, et du vecteur de contact et de celui des affects et de leur paroxysmalité. Dans ce travail, il n'était pas question pour Van Gogh de lâcher la référence au motif ni au réel de son extériorité au sein du monde, ainsi que l'y incitait Paul Gauguin – ce qui deviendra une cause de querelle entre eux.

Dans sa courte vie, s'il n'a consacré à la peinture que les dix dernières années, c'est en faisant preuve d'une fécondité époustouflante: il aurait créé « plus de 900 tableaux et 1.100 dessins » alors que « sa carrière en tant que peintre est l'une des plus brèves de l'histoire de l'art » (R. Skea, 2013, pp. 15-16)¹⁰. Mais cette productivité n'est nullement celle d'un surdoué tout prêt à se révéler dans la précocité de son génie: elle ne s'explique pas par la surabondance de dons et de talents généreusement impartis, impatients, dès l'origine, de croître, avides de cultiver leur développement, empressés de trouver à s'accroître, s'épanouir et s'exprimer en diverses manifestations. Nous sommes loin d'une révélation précoce d'un génie d'emblée miraculeux, à la façon d'un Mozart! Sa dette ne consiste pas en la charge de faire fructifier des

¹⁰ D'aucuns considèrent que le tableau "Les mangeurs de pommes de terre" marque un seuil de passage où s'achèvent les années d'apprentissage élémentaire et où s'atteste l'accès à une pleine maîtrise décisive de son art. Bien sûr l'originalité de cet art trouvera encore à s'enrichir de bien des rencontres: avec, lors du séjour parisien, les estampes japonaises et les courants les plus novateurs ainsi que les avant-gardes chez ses contemporains; avec la lumière de la Provence dans ce pays d'Arles qu'il identifia au Japon tant idéalisé – « Pour moi ici, écrit-il depuis Arles, je n'ai pas besoin de Japonaiseries car je me dis toujours *qu'ici je suis au Japon*. Que conséquemment je n'ai qu'à ouvrir les yeux et à peindre droit devant moi ce qui me fait de l'effet. » (Lettre 678, tome 4, p. 263). Or, ce chef-d'œuvre "inaugural" date d'avril 1885. Il ne reste donc plus à Van Gogh qu'un lustre à consacrer à une carrière aux évolutions inventives surprenantes, « parmi les plus remarquables de l'histoire de l'art » (S. van Heugten, 2008, p. 69). Lors des deux derniers mois de vie passés à Auvers-sur-Oise, c'est quelque 70 tableaux qu'il peindra!

talents dont la nature l'aurait magnifiquement doté. Durant son enfance, il se serait montré doué davantage pour l'écriture que pour le dessin et la peinture. Son œuvre d'épistolier sera d'ailleurs considérable et remarquable. Les premiers témoignages conservés de ses productions plastiques n'annonceraient en rien la qualité bien ultérieure à laquelle son œuvre n'est parvenue qu'à force de labeur, largement en autodidacte. Au moment où il décidera de se consacrer désormais à une carrière de peintre, dans le même temps où son frère Théo prendra l'initiative de le subsidier, le biographe David Haziot (2007, p.122) s'étonne d'un pari aussi sérieusement risqué vu le constat que, question talent, « à cette date, Vincent n'en a aucun et dessine comme un pied, ce que Théo, en marchand d'art, ne peut ignorer ». Ce talent, ainsi que les compétences techniques voulues, il lui faudra encore les conquérir de haute lutte, à l'arraché, au prix d'un dur labeur, d'un acharnement implacable, d'une incessante remise sur le métier. Si dette il y a, ce qu'il y aurait à rendre n'est point la contrepartie ni le don en retour, en échange d'une dotation reçue en partage tel un don de la nature, par quelque grâce du destin.

2. Quand on parle de « travailler sur le motif » et quand l'on sait qu'une telle pratique a pu devenir l'enjeu d'une querelle aux conséquences tragiques, la formule offre ceci d'intéressant que le terme "motif" s'avère, en cet usage – si particulier au registre esthétique (qu'il s'agisse du motif d'un tableau ou du motif d'une mélodie en musique) – se surcharger d'un sens supplémentaire, ouvrant le champ d'interactions significatives avec son sens le plus usuel. Celui-ci est propre à nous renvoyer à l'animation de soi, par soi, à l'auto-mouvance à partir de la vie des pulsions. Il y va donc de l'origine endogène de l'action mentale autant que comportementale, tenant à la réalité interne, celle du psychisme. Les causes et raisons actives, au principe du se mouvoir et du se transformer, de l'agir et du ressentir, sont dès lors situées du côté des mobiles d'ordre psychique qui donnent ainsi à l'intéressé sujet d'agir et de faire, le cas échéant en se faisant devenir agent, acteur voire auteur d'une activité revendiquée comme sienne, intervenant dans ce qui est susceptible de se passer, donc dans ce qu'il se pourrait bien qu'il en advienne de lui: de soi-au-monde. Si ces mobiles sont de nature pulsionnelle, ils sont une incitation à l'action, tout en se manifestant sous des éprouvés d'ordre sensible, affectif voire passionnel. Encore faut-il que ces incitations se transforment en intentions, en tendances en tension vers quelque forme d'accomplissement. Du mobile au motif¹¹, de l'incitation à l'intention, il y a passage telles une traduction et une expression, donc une interprétation subjective. Aussi la question se pose-t-elle de pouvoir y rendre fidèlement, adéquatement, ce dont il s'agit ou/et d'y apporter quelque perlaboration métamorphosante. On peut donc entendre ici poindre l'une des occurrences de la problématique du devoir rendre. Mais lorsqu'il est question du motif d'un tableau et d'en produire un rendu en travaillant sur le motif, le même mot situe, cette fois, l'origine exogène de l'ouvrage, prise du côté du réel de la réalité extérieure, intramondaine. L'insistance se porte dès lors sur l'interaction dialectique nécessaire de ce double "à partir" que formule Henri Maldiney (1974, p. 22) à propos des poètes lorsqu'il écrit: « ils ont à être leur propre départ et à partir des choses ». Ce qui, à partir des choses, par excitation, par impact sur soi de l'extérieur, met en branle, meut et émeut à la façon d'un motif de provenance exogène, ne suffit pas à déterminer ce qui se produira, ce qui en résultera comme mise à l'ouvrage et ce qui en adviendra en tant qu'œuvre. En faire un tableau consiste à créer ce qui n'existe pas, ce qui n'est pas encore advenu. Le rendre ne consiste pas à le représenter ni à le reproduire à l'identique tel qu'il était déjà dans sa mêmeté, hors d'œuvre. Pris en et pour modèle, le motif duquel inventer un "rendu" qui le restitue dans sa réalité et sa vérité, dans ses virtualités encore en instance, dans son ipséité, dans l'authentique expérience-épreuve de sa présence et de mon ouverture à elle, ce motif-modèle est passible d'une infinité

¹¹ Serait-il pertinent de faire correspondre, dans la dynamique de la pulsion, le mobile avec sa source et le motif avec son but?

de versions inédites, novatrices, et de réinterprétations possibles. Si l'œuvre s'engendre dans l'entre-deux de ce double "à partir", elle se produit donc à l'articulation de ce qui provient de la réalité intérieure du psychisme et de la subjectivité et de ce qui provient de la réalité du monde extérieur, de la situation et de l'entourage humain. Plusieurs formes d'articulation et formules de composition sont ici envisageables. Celle choisie par Van Gogh était contestée par Gauguin. Il faudra voir pourquoi Vincent n'était pas en mesure de la modifier.

3. Venons-en à l'obligation de rendre. Commençons par remarquer qu'elle s'inscrit aussi bien dans le rapport à soi que dans le rapport à l'autre; dans la relation à l'intérieur, à l'endogène, comme dans celle à l'extérieur, à l'exogène ou à l'étranger; dans la référence à la réalité psychique autant que dans celle à la réalité du monde. Que, là, il y ait lieu de rendre évoque la dramatique processuelle du don et du contre-don, tellement étudiée par l'anthropologie d'inspiration maussienne¹². Déjà l'étymologie du verbe "rendre" l'indique puisqu'il signifie littéralement "donner à nouveau, à son tour et en retour". Comme l'indique le préfixe "re" (qui figure également, avec la même signification, dans "répondre", "réponse" et "responsabilité"), il y va de la nécessité d'une réplique ou d'une riposte, du fait même d'avoir eu à accuser réception de quelque don préalable, venant d'ailleurs. Cette réception d'un don obligerait donc à rendre, dans une mise en œuvre engageant cette donation, ainsi que toutes ses autres compétences, et produisant, à son tour, un don duquel on devienne soi-même l'auteur-procréateur, don qui provienne de soi et soit de son cru. Il y va donc, d'abord, de l'exercice d'une puissance de réceptivité où il faut pouvoir encaisser et accuser réception de ce dont l'on s'avère passible. C'est-à-dire: il faut pouvoir le subir, l'endurer, le porter et le supporter, tout en continuant à se porter soi-même, plus ou moins bien ou mal, différemment disposé à accueillir ce qui advient, à l'admettre en consentant à une telle donation, dans la patience ou l'impatience, la tolérance ou l'intolérance. Il est dès lors aussi loisible d'opposer une fin de non-recevoir plutôt que de consentir et d'admettre, en récusant pareille passibilité, en se refusant d'avoir à subir et encaisser.

Ce travail préalable d'avoir à accuser réception aux fins d'une auto-appropriation subjective, personnelle (personnalisée et personnalisante) est requis même à l'égard d'un patrimoine imparti de naissance, à l'égard d'une dotation par la nature et d'un héritage procédant de sa filiation généalogique. Toute dation survenant au sujet le positionne au datif, exigeant de lui des mécanismes d'appropriation. Ainsi, dans son essai « Totem et tabou » (dont on connaît la thématique quant à un héritage phylogénético-ontogénétique), Freud (1913/1998, p. 379) cite cette invitation goethéenne: « ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder »... plutôt, ajouterais-je, que de t'en faire (ou de t'en laisser) posséder, ou hanter, en une expropriation aliénante de toi. Une traduction sensiblement différente de la phrase de Goethe est proposée par Henriette Michaud (2011, p. 181) :

« ce que tu as reçu de tes pères, gagne-le pour que cela t'appartienne ». L'une insiste sur une acquisition en termes d'avoir et de possession, l'autre met l'accent sur l'obtention dans l'ordre de l'appartenance, laquelle est susceptible de s'entendre aussi bien en termes d'être. S'il ne s'agit pas de se contenter d'en jouir et d'en disposer à son gré, s'il s'agit de se faire les dignes héritiers de pareil legs, cela demanderait donc de se mettre à l'ouvrage pour recueillir ce don et en accuser réception, pour engager un processus intimement subjectif, passible de réussite comme d'échec; processus qui rende le sujet en mesure de s'approprier cette dation-délégation-transmission, en propre et en personne, en son nom et à son compte, de manière à en faire productivement et personnellement quelque chose de son cru, à sa façon, dont il revienne à soi de répondre soi-même, de et par soi-même.

¹² On pourra se reporter, par exemple, aux numéros de la revue du M.A.U.S.S. ainsi qu'aux publications de la bibliothèque du même mouvement (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) aux éditions La Découverte.

Tout ce développement apporté aux indications empruntées à Paul Ricœur nous conduit à conclure par deux considérations qui le résument. Les conditions de l'œuvre (ce qui la nécessite plus ou moins impérieusement) font qu'il lui faut s'engendrer et intervenir, s'entremettre et s'entreprendre dans l'entre-deux d'un double "à partir"; il lui faut tenir les deux bouts et trouver à les nouer, il lui faut articuler et entretenir des rapports aux deux. La production de l'œuvre engage nécessairement des processus qui relèvent, à la fois, d'une activité de recevoir et d'une activité de répondre-rendre. Pour reprendre ici une terminologie que nous devons à Henri Maldiney (1991), nous pourrions dire que l'activité de réception met au travail la passibilité en cause, touchée chez le créateur, tandis que la démarche s'employant à rendre, à élaborer un "rendu", mobilise et met en jeu les possibilités quant à faire être et à donner existence. Double travail d'élaboration qui mette cette passibilité et cette possibilité à l'ouvrage de manière à les dépasser et les transposer, les faire passer vers du non encore advenu, de façon à les traduire en des œuvres qui les réinventent transpassiblement autant que transpossiblement; œuvres qui convertissent des compétences, à l'état de puissance, en des performances effectives, réalisatrices, qui permettent de répondre, de rendre compte, de se rendre compte.

Le projet ainsi introduit, envisageons les passibilités avec lesquelles Van Gogh avait à s'expliquer: celles-ci auraient trouvé à s'élaborer à travers la production d'œuvres picturales, nous les donnant du même coup à connaître. Nous retrouverons ici les trois concepts repris à Szondi: celui de participation contactuelle, celui de la paroxysmalité de l'affectation et celui d'une tendance caïnesque au meurtre. Ils peuvent éclairer les enjeux de la dramatique tour à tour du rapport à l'acte de peindre et à l'œuvre à faire ainsi que des relations à un entourage convié à assurer certains rôles pour les besoins de la cause, celle de la peinture et de sa carrière de peintre. Ces concepts éclaireraient donc, l'une à travers l'autre, autant la dramaturgie interne que la dramatique relationnelle avec les siens, ainsi que le retentissement de l'une sur l'autre.

Dramaturgie personnelle et dramatique relationnelle: participationp, aroxysmalité et (dés)accords de coopération

1. Sensibilité contactuelle d'ordre participatif à mettre au travail

Dans la vie et l'œuvre de Van Gogh, il est indéniable qu'une part importante revient à la sphère du contact, à la dimension de la participation ainsi qu'aux perturbations qui en relèvent, comme les variations cycliques de l'humeur ou la passionnalisation maniaque, addictive, de certaines consommations ou de l'activité d'être au travail. J'en rassemblerai ici, sommairement, quelques indices représentatifs.

C'est en la personne de sa mère que tant l'art d'écrire que celui de peindre trouvent un éventuel modèle d'identification, tout en se chargeant de significations affectives. On lui reconnaît, en effet, de bonnes dispositions pour la peinture et une grande aisance d'épistolière, habileté qu'elle ne cessera d'exercer en en faisant notamment bénéficier Vincent dans la relation privilégiée qu'elle développera avec ce fils spécialement chéri¹³.

Vincent s'avère particulièrement amateur de, et sensible à, ces émois et émotions éprouvés par participation au contact du monde et de l'entourage. Un indice est son goût pour

¹³ Il est venu au monde, jour pour jour, un an après un frère aîné, mort-né, auquel le prénom de Vincent avait déjà été donné (prénom du grand-père paternel). Ce frère était le premier-né de ses parents, sa mère ayant déjà 33 ans. Sur sa tombe figuraient la même nomination et sa date de naissance à un an près...

des **pérégrinations**, non pas en rue, dans des zones habitées, mais dans les campagnes, pour arpenter et explorer les espaces offerts où règne la nature, alliant sentir et se mouvoir au gré de ses propres desiderata et de ses curiosités, en s'adonnant sans réserve à l'attirance pour l'ailleurs, à l'appétence pour la nouveauté, au plaisir d'aller à la découverte en tentant des expériences inédites et en s'ouvrant des horizons prometteurs quant au non encore connu, potentiellement riche en imprévus dont la révélation serait présomptivement susceptible de réserver bien des surprises. A lui d'appriivoiser ce qu'il en adviendra et de se familiariser avec ce qui surviendra dans l'étonnement, le saisissement, l'éblouissement, l'embarras, la confusion ou autres façons de se faire surprendre et atteindre, hors attente possible. Le petit Vincent est ainsi décrit (D. Haziot, 2007, pp. 21-24):

« promeneur solitaire et sauvage (...), garçon taciturne, à l'écart, peu sociable, difficile, indocile, et livré à lui-même. Il semble que les circonstances de sa naissance aient amené ses parents à le chérir et à tout lui passer.

Très indépendant, il partait comme un chat sauvage dans la campagne (...) pour de longues explorations dans la nature. (...) La promenade restera pour lui le moment de se retrouver, de revenir à lui-même, d'échapper aux difficultés de la société et d'éprouver malgré tout le bonheur de vivre. Cette relation exceptionnelle à la nature, nouée dès l'enfance, fonde son art. Il ne cessera de répéter dans ses lettres que sa peinture se doit d'aller vers la nature, le réel (...) et rien d'imaginaire (...). Le tableau est une promenade (...) [et non] une image, l'oeil s'y "promène" comme à la campagne et y jouit du même bonheur pourvu que l'artiste ait su *rendre* ce qu'il peint avec vérité. L'esthétique de Vincent est déjà là. Il n'en démordra jamais. (...) il notera: "Beaucoup de paysagistes ne connaissent pas la nature aussi intimement que ceux qui ont regardé avec émotion les champs dès leur enfance." (...) Sa peinture [sera] chargée de *rendre* plus tard ces moments d'éternité, ces jours vécus à l'écoute du chant profond de la nature. »¹³

Il faut rappeler ici que ses premières expériences de pratique du dessin ont eu lieu dans l'intimité des échanges avec sa mère, son initiatrice. Le biographe poursuit (*ibidem*):

« Il est certain que Vincent a aimé ces séances qui lui révélaient le moyen de *redécouvrir* et *revivre* des émotions ressenties en promenade. (...) Plus tard Vincent se mettra à dessiner chaque fois qu'il se sentira mal: le dessin sera pour lui un refuge ».

Cette sensibilité participative hyperesthésiée, foyer d'expériences aux résonances en tous sens et aux retentissements inépuisables, il lui faut en retracer les voies ou en reparcourir les acheminements, rendre compte de ses aventures, s'en rendre compte et en réaliser une appropriation personnelle, en en consignait les actes, exploits et découvertes au sein de la psyché, en forgeant, pour ce faire, les représentants psychiques propres à permettre pareille inscription. Cette sensibilité cherche donc à se restituer et à se signifier par quelque rendu. Ainsi se poursuit son élaboration psychique ou sa symbolisation, de manière à réaliser quels en sont les enjeux véritables, à la vérité énigmatique. Ces enjeux mettent le psychisme et le sujet profondément en cause, émotivement en émoi. Or, justement, l'**émoi** recèle un risque d'aliénation de soi au sens d'un ne-plus-pouvoir-s'appartenir-à-soi, mais de se faire exproprier par ce qui s'empare de soi et l'asservit: c'est se faire déposséder de soi, voire annihiler et anéantir à partir d'ailleurs, quand cet ailleurs, ou cette agence étrangère, vous investit en jouissant, disposant, prenant possession de vous à son seul gré. C'est vous faire expulser de votre lieu d'être pour qu'il soit occupé à votre place par votre videur. Semblablement, l'**émotion** comporte cette menace d'y perdre tout pouvoir de se mouvoir par soi-même et pour soi-même, soit par extinction, épuisement et précipitation dans la chute dépressive, soit par ravissement de soi à soi, par emportement exalté hors de soi en des transports maniaques. A l'encontre et à l'inverse de tels risques d'expropriation, il s'agit de parvenir à se rendre compte, et maître, de ce qui se joue et à s'en approprier l'expérience, tout en en produisant

¹³ C'est nous qui soulignons et ajoutons les mots entre crochets. Dans le même ordre d'idée, D.N. Mancoff (2001, p. 9) affirme: « Vincent avait une vision très claire du rôle d'artiste, qu'il représentait comme un voyage ».

créativement une représentation psychique, subjective, subjectivante et subjectivée, autant que personnelle, personnalisante et personnalisée; tout en développant aussi des compétences et habiletés pour en tirer parti et leur réserver des destinées constructives. Cette appropriation se doit de procéder de façon à exorciser cette puissance expropriatrice de l'émoi tout en apprivoisant l'auto-mouvance ébranlée de l'émotion potentiellement spoliatrice. Et cette mise à l'ouvrage requise est portée par des courants d'humeur qui sont passibles d'alternances cycliques entre impotence déprimée et emballement maniaque, tout de fuite en avant présomptueuse.

Plus tard, la pratique du dessin et finalement de la peinture deviendra la **médiation** élective de cette tentative de réinventer et de restituer l'impact de ces émois et émotions, tentatives d'en revivifier et reproduire l'effet de manière à en produire une expression à la force vive suffisante pour en faire entendre et résonner la signifiante même, pour en explorer et concevoir les significations multiples. Traduire l'univers contactuel, le mode de donation de la sensation participative revient à la *transférer* et la *transposer* *transitionnellement*, ou *transpassiblement* et *transpossiblement*, dans une mise en œuvre et à l'ouvrage, en en faisant une production plastique. Il s'agit d'en proposer une recombinaison interprétative qui en restitue la puissance événementielle et en révèle l'avènement inédit, novateur. Pour pouvoir en produire une réactualisation et une révélation qui soient fidèles à sa réalité et à sa vérité, il faudra parvenir à en recevoir, en capter et en revivifier les traces sensibles et les empreintes ayant impressionné sa sensibilité de manière à en rendre une présentation-présentification significative, valable et authentique.

Ouvrons ici une parenthèse pour revenir sur cette indication reprise à P. Ricœur à propos de l'obligation de rendre. On entend combien cette tâche requise du sujet participatif (comme elle le sera, tout autant, de la part du sujet affecté) peut trouver à se formuler électivement en jouant sur les divers usages et acceptions du verbe "rendre" et "se rendre". Il y est question d'une activité qui consiste à: rembourser, restituer, s'acquitter d'une dette, allouer à l'intéressé les appartenances qui lui reviennent, faire recouvrer ou retrouver ce qui risque de se perdre, résister aux pressions par la trouvaille de la répartie pertinente,... S'employer à de telles actions fait que le sujet intéressé ne peut que payer de sa personne. Parvenir à les exercer est ce qui rend nécessaires l'instance et la performance d'un tel sujet. Il y assume sa condition d'avoir à s'approprier ses appartenances et à en contrer les éventuelles expropriations (dans la maniaque-dépression, les addictions, ...). Mais "rendre" peut s'employer pour exprimer une fin de non-recevoir (comme rejeter, exécrer, vomir) autant qu'un essai d'accomplissement de valeurs idéales (comme on rend justice) ou d'actualisation de lois (telle celle de reconnaissance et de solidarité – on rend hommage, les honneurs, grâce, la politesse...). Incité endogènement et excité exogènement du fait du double "à partir" (cf. *supra*) d'où procède l'auto-obtention de soi par le sujet, celui-ci se trouve pris dans la tension dialectique entre le pôle de ses passibilités et celui de ses possibilités. Ainsi est-il distendu entre se rendre à l'évidence de ce dont l'impact l'atteint et l'éprouve (se rendre au risque de rendre intégralement les armes et d'y perdre tout moyen, céder, lâcher, cesser de se battre et se résigner) et se rendre maître dans l'art d'en prendre son parti et d'en tirer profit. On y voit bien l'exercice d'une puissance d'action productrice ("*praxis*" aussi bien que "*poïesis*"). Celle-ci consiste à faire passer d'un état à un autre, à faire devenir, à faire exister (intérieurement dans l'esprit; extérieurement dans le monde): rendre effectif et conférer réalité (interne: rendre réalisable-représentable psychiquement; externe: rendre concrètement réalisé) à ce qui pourrait n'être que de l'ordre de l'idéal, de l'idéal, de la valeur, du fantasme, de l'intentionnel, du projet, voire à ce qui n'était pas encore mentalisable, ni pensable, ni concevable,...; rendre visible ce qui, sans cela, n'apparaîtrait pas ni ne serait appréhendable, trouvable; rendre capable, heureux, coupable, responsable, etc. Ces processus peuvent donc tout autant opérer pronominalement: se faire devenir soi-même tel ou tel, de son propre fait, comme lorsqu'il

s'agit de se rendre compétent, utile, maître, etc. “Se rendre” (au sens d'aller d'un lieu à un autre) dit alors aussi l'acte même de procéder à ces processus de passage, de traversée, de changement et de métamorphose de soi qu'indique le préfixe “trans-” abondamment utilisé *supra*. Or, les empêchements ou entraves et embarras à pareille modifiabilité et mobilité transitionnelles peuvent survenir dans la dynamique du contact autant que dans celle de l'affectation – cf. *infra*, notamment le concept de glischroïdie.

En période d'apprentissage, alors qu'il s'efforce d'acquérir les moyens techniques et stylistiques qui lui permettraient de trouver comment réaliser ce rendu qu'il vise idéalement, plusieurs fois, Vincent fait part à Théo des difficultés qu'il rencontre dans ce vouloir (-pouvoir-devoir-savoir-osier) rendre auquel il travaille avec cœur, d'arrache-pied. Ainsi écrit-il, le 3 septembre 1882 (Lettre 260, tome 2, pp. 145-146):

« Hier soir, j'étais occupé à un terrain boisé (...). La question était – et je l'ai trouvée très difficile – de rendre la profondeur de la couleur – la fermeté et la densité énormes de ce terrain, et c'est seulement en peignant que je me suis rendu compte de la quantité de lumière qu'il y avait encore dans cette obscurité. Il s'agissait de préserver cette lumière tout en retenant la profondeur de ce riche coloris. (...) »

En le faisant, je me suis dit à moi-même – ne partons pas avant qu'il renferme un peu de ce soir d'automne, quelque chose de mystérieux, de sincère.

Cependant – comme cet effet ne dure pas – j'ai dû peindre rapidement, les figures ont été rendues en quelques traits vigoureux, d'un pinceau ferme – en une fois. (...) Dans une certaine mesure, je suis heureux de ne pas avoir *appris* la peinture. Peut-être aurais-je alors APPRIS à négliger de tels effets – maintenant, je dis non – il faut absolument que je rende cela – si ce n'est pas possible, alors ce n'est pas possible – mais je veux essayer, bien que je ne sache pas ce qu'il convient de faire. Comment je le peins, *je ne le sais pas moi-même*, je viens m'asseoir avec une planche blanche [une toile tendue sur un cadre de bois] devant l'endroit qui m'attire – je regarde ce que j'ai sous les yeux – je me dis à moi-même que cette planche doit devenir quelque chose – je reviens, mécontent – je la mets de côté et, quand je suis un peu reposé, je vais y jeter un regard angoissé – je reste toujours mécontent – parce que cette superbe nature occupe trop mon esprit pour que je sois content – mais je vois néanmoins dans mon travail un écho de ce qui m'a frappé, je vois que la nature m'a raconté quelque chose, qu'elle m'a parlé et que j'ai noté ses paroles en sténo. Dans ma sténo, il peut y avoir des mots indéchiffrables – erreurs ou lacunes – mais il y reste quelque chose de ce que la forêt ou la plage ou la figure m'ont dit – et ce n'est pas un langage cultivé ou conventionnel, qui n'est pas issu de la nature elle-même mais d'un procédé ou d'un système. »

Ainsi donc la participation (de même en ce qui concerne l'affectation, cf. *infra*) serait-elle de structure dialogale? Si le monde parle, prendre part serait-ce répondre à/de ce que cela me dit? Ce qu'il s'agit de signifier tiendrait de la révélation (plutôt que de la découverte) – dès lors à transmettre (autre prédication, autre “bonne nouvelle”?). Ce rendu se devrait d'être attentif, fidèle, authentique, véridique, sincère, honnête, juste, éloquent,... tout en étant foncièrement personnel. A travers sa traduction libre, inventive, par l'art, grâce à sa transcription picturale, originale-originale, ce qui trouverait à se dire (dans le ton juste, avec la force d'expression appropriée, à même l'émergence des formes, du fait du jeu dynamique des couleurs et tonalités, des ombres et lumières, des obscurités et clartés, de par le rythme des touches si variées, toujours mobiles, via la sensorialité charnelle du matériau et des empâtements façonnés à coup de pinceaux et par divers outils,...) c'est « ce pourquoi il n'existe aucun mot dans aucun langage » ainsi que l'écrit Van Gogh en parlant de l'art de Rembrandt (C. Stolwijk, 2008, p. 28). A charge d'en créer la transfiguration “langagière” – en artisan-orfèvre d'un idiolecte aux trouvailles bien tournées, en interprète inspiré, en passeur démiurge de quelque transsubstantiation? Rendre visibles l'âme du monde et son pouls, les puissances sous-jacentes et leur dynamique processuelle, la création du monde en acte, toujours en cours,

à l'œuvre dans les cycles de la nature, au risque d'éventuelles apocalypses – le tourbillonnement est-il celui des convulsions de l'émergence à soi, de la venue au monde ou celui du vortex d'une disparition aspirée dans l'abîme chaotique du néant? Une telle opération, A. Artaud la conçoit selon une métaphore alchimique: telle une transmutation. Ainsi rappelle-t-il

« de quelle sordide simplicité d'objets, de personnes, de matériaux, d'éléments, Van Gogh a tiré ces espèces de chants d'orgue, ces feux d'artifice, ces épiphanies atmosphériques, ce "Grand Œuvre" enfin d'une sempiternelle et intempestive transmutation (...).

Van Gogh se livrait sans désespérer à l'une de ces opérations d'alchimie sombre qui ont pris la nature pour objet et le corps humain pour marmite ou creuset. (...) lui chez qui tout vrai paysage est comme en puissance dans le creuset où il va se recommencer. » (A. Artaud, 1947/2001, respectivement p. 43, p. 54 et p. 77).

Comme nous le verrons, cette même nécessité d'élaboration concernera également la vie des affects et la subjectivation de son affectation. En revanche, il ne semble jamais avoir tenté de donner expression aux hallucinations dont il aura à souffrir, ni à d'autres composantes de ses crises de folie, lui qui écrira à Théo: « j'étudie la nature pour ne pas faire de bêtises, pour rester raisonnable. » (Van Gogh, 2009, Lettre 537 du 28.10.1885, vol 3, p. 302 – une autre traduction propose « des choses insensées » plutôt que « de bêtises »).

Souvent ce travail d'élaboration s'accompagne d'un sentiment d'urgence. Sensation, émoi, émotion seraient à traduire à l'instant même où ils jaillissent en soi, dans l'effervescence participative. Ce qui le poussera aussi à la hâte et à la fulgurance dans l'exécution de ses toiles. Ainsi écrit-il à Théo depuis Arles (Lettre 631, tome 4, p. 152):

« Je dois te prévenir que tout le monde va trouver que je travaille trop vite. N'en crois rien. N'est-ce pas l'émotion, la sincérité du sentiment qui nous mène et – si ces émotions sont quelquefois si fortes qu'on travaille – sans sentir qu'on travaille – lorsque quelquefois les touches viennent avec une suite et des rapports entre eux comme les mots dans un discours ou dans une lettre – il faut alors se souvenir que cela n'a pas toujours été ainsi et que dans l'avenir il y aura aussi bien des jours lourds sans inspiration ».

On entend bien que, à travers cette question du rythme de l'activité, il évoque les variations maniaco-dépressives auxquelles il est sujet.

Un épisode dépressif majeur survient dans les premières années de ses 20 ans. Alors qu'il avait été engagé, dès ses 16 ans, dans la profession de galeriste et de marchand d'art où ses grandes compétences et son enthousiasme lui vaudront une rapide ascension jusqu'à aller exercer à Londres. Cette première expérience professionnelle où font merveille, selon son biographe, « sa générosité intellectuelle (...), sa sensibilité rare, son intelligence (...), [sa façon de] communiquer l'émotion qu'il a reçue, de faire aimer ce qu'il aime » (D.Haziot, 2007, p. 42) va se briser brutalement et irrémédiablement quand il se trouve foudroyé dépressivement du fait de sa première déception amoureuse: il s'était épris de la fille de sa logeuse déjà fiancée. Il finira par démissionner à 23 ans. Cette grave dépression, il mettra des années à la surmonter. Il finira alors par se diriger vers le projet de devenir pasteur, ensuite, à défaut, évangéliste.

La présence active de cette **dimension humorale** restera d'une importance constante dans sa destinée. Dans une lettre à Théo, il écrit notamment: « Au lieu (...) de me laisser aller au désespoir j'ai pris le parti de mélancholie [sic] active pour autant que j'avais la puissance d'activité, ou en d'autres termes j'ai préféré la mélancholie qui espère et qui aspire et qui cherche à celle qui morne et stagnante désespère » (Lettre 155, tome 1, p. 246).

Cette défense anti-dépressive prend volontiers la tournure et l'allure de la thymie contraire: accélération du rythme, fuite en avant, emportement enthousiaste au point de ne plus pouvoir se tenir soi-même ni s'en tenir à quoi que ce soit (cette autre modalité d'un ne-

plus-s'appartenir expropriateur dont il a été question *supra*). D'autres tentatives encore de remédier à la problématique mélancoliforme se chercheront du côté d'un usage toxicomane de divers excitants ou euphorisants, comme pour soutenir cette nécessité de se maintenir à la tâche, d'entretenir sa productivité et de sous-tendre l'effort de s'élever dans son art et sa pratique artistique, l'effort d'accéder, à l'arraché, aux finalités visées idéalement. Gros consommateur de café, de tabac, de la "fée verte" qu'est l'absinthe, il réplique aux reproches du docteur Rey: « J'admets tout cela mais vrai restera-t-il que pour atteindre la haute note jaune que j'ai atteinte cet été, il m'a fallu monter le coup un peu [c'est-à-dire: lever le coude] » (Lettre 752, tome 4, p. 418).

Semblablement investira-t-il l'activité de peindre à la façon d'une addiction. Parler de "manie" à propos du travail traduit cette dépossession du sujet quant au choix même d'agir, telle une expropriation quant au loisir de pouvoir s'y mettre, ou s'arrêter, de par soi-même; loisir-liberté de suspendre ou de mettre fin à cette contrainte autant que d'y céder. Le sujet s'avère ainsi aliéné par un être-occupé-à-sans-cesse-devoir-faire-quelque-chose: occupation de soi, sans répit, sans trêve ni repos de sa part, par un tel être-en-train-de-s'adonner-à-l'agir. Là aussi, Van Gogh défendra la tournure maniaque de son travail de peintre en lui donnant pour tâche d'œuvrer à se guérir et de lui ouvrir une issue selon laquelle espérer triompher de ses propres démons.

Voilà donc pour ce qui concerne ces quelques indices pointant la part du registre contactuel dans sa vie et dans son œuvre. Passons alors à un deuxième développement où il sera, cette fois, question de la sphère des affects et de la dramatique de l'affectation.

2. Affectabilité paroxysmale à parer, destins de l'affectation

Le registre pulsionnel impliqué pour que se traite la problématique de l'affectation et pour que se subjectivise l'affectabilité de soi (c'est-à-dire sa passibilité vis-à-vis de l'affect dont la violence intrinsèque le vulnérabilise), Szondi l'appelle le vecteur pulsionnel de la surprise et de la paroxysmalité. Ses manifestations typiques se produisent sous forme d'**accès critiques** propres à surprendre tant l'intéressé lui-même que l'entourage, et à entraîner désormais diverses mesures de prévention ou de détournement, dans l'espoir de parvenir à maîtriser leur survenue souvent disruptive et effractive. Ces accès critiques peuvent être des bouffées d'angoisse, des attaques de panique, des poussées d'atteintes somatiques irritatives, des scènes spectaculaires à la démonstrativité hystérique, des absentifications contrefaisant la mort ou s'éclipsant de la situation, comme dans un foudroiement épileptoïde ou la crise de grand mal, des éruptions de rage ou de fureur, des embrasements passionnels, des états d'alerte sur le qui-vive, des fugues sous automatisme, etc. Szondi y inclut également des manifestations comme: le bégaiement et autres embarras d'élocution¹⁴; des inflammations-éruptions du système cutané – qui sert de modèle à l'appareil de "pare-excitation" (cf. *infra*) – tels l'eczéma, le psoriasis,...; des "somatisations" où l'ulcération par la violence de ce qui affecte le sujet se traduit en atteinte d'organes de son système digestif du fait de ce qu'il lui faudrait ainsi avaler et digérer, métaboliser psychiquement, etc.

2.1. Effets de l'affect: quelles parades?

L'affectabilité vulnérabilise le sujet en raison de la **violence** foncière à laquelle, par nature et quel qu'il soit, l'affect soumet l'affecté en risquant dès lors de lui faire violence en

¹⁴ Ainsi que l'illustre l'ancien humoriste Pierre Repp, ceux-ci exposent le locuteur, qui s'évertue à les vaincre, aux pires déconvenues et confusions dans les énoncés auxquels aboutit son acharnement à dire quand même. Le bégaiement était aussi un trait caractéristique de la figure de Moïse.

poussant au paroxysme et en menaçant de lui porter atteinte traumatiquement. Sous le coup d'un tel effet de choc de l'affect, sous la pointe de l'aiguillon de l'irritation suraigue qui s'exacerbe en l'exaspérant, à l'endroit et à l'encontre de son affectation en passe de s'intensifier à l'extrême, le sujet affecté est pris entre *submersion* et *surpassement*, au risque d'être précipité dans la stupeur comme dans l'agitation, dans la sidération figée comme dans l'affolement tumultueux, voire convulsif¹⁵. C'est, en effet, la modalité spécifique que prend, en ce registre, la tension dialectique entre passibilité et possibilité, laquelle implique une mise en demeure de pouvoir les transcender-traverser transpassiblement et transpossiblement. Affecté, le sujet risque de se faire déborder et emporter, de laisser libre cours à des déchaînements de passions. Il lui faut trouver à et comment surmonter et surpasser pareil danger. Ses capacités de contention, de métabolisation et d'élaboration sont en passe de se faire engloutir. Dans le même mouvement sont mises à l'épreuve ses possibilités de parvenir à prendre le dessus (plutôt que d'avoir le dessous, jusqu'à la submersion subversive) en assurant quelque maîtrise de ce qui se produit en lui et de ce que cela fait de lui et lui fait faire. Sous la charge de pression des tensions qui tendent quantitativement à leur summum, la décharge risque de se faire soit implosive, soit explosive, déstructurante et destructrice. Affecté, le sujet est destiné à se charger du rôle d'affectataire capable de s'en rendre maître; sans doute ce rôle deviendra-t-il progressivement à sa portée sans pour autant s'avérer déjà à sa mesure.

L'étymologie grecque du mot paroxysme en laisse bien entendre la dramatique. En effet, le verbe de base "*oxunein*" signifiait: non seulement exciter vivement jusqu'à l'éventuelle irritation, mais aussi aiguïser et rendre pénétrant – en quoi il correspond au sens grec du mot trauma, lequel véhicule l'idée de percer, de faire effraction, d'entailler et de blesser. A cette action de stimulation ardente, véhémence, exagérée, démesurée, poussée à son plus haut degré, comble au-delà duquel un complet bouleversement menace, tandis que s'impose quelque changement conversif, mutatif, voire convulsif, sous peine du chaos démentiel et de l'anéantissement, à cela le préfixe "*para*" ajoute un supplément de signification. Une de ses acceptions est d'exprimer les trois idées suivantes: 1° le voisinage-décalage (ce qui est à côté, en marge et donc en dehors – comme l'on peut sortir de ses gonds et se mettre, ou se retrouver, hors de soi); 2° l'opposition (ce qui est contraire, ce qui contrarie et qu'il serait peut-être bon de contrecarrer); 3° la défectuosité, le défavorable ou le néfaste. Ainsi le mode d'excitation et l'état d'excitabilité en cause auraient quelque chose de péjoratif, de malfaisant: ils menacent d'entraîner des débordements-transbordements contraires aux intérêts de l'intéressé, dépassant toute limite et mesure, conduisant hors des chemins carrossables et des voies aux tracés bénéfiques (c'est ce que signifient aussi étymologiquement les égarements-dévoïements du délire). Aussi le sujet est-il sommé de se rendre en mesure de s'en défendre, de s'en garder et de se doter des moyens de s'en protéger, ou justement d'y parer, comme on conjure un coup ou, déjà, la portée d'une attaque. Ceci à la manière dont le parachute sauve de l'écrasement ou dont le paratonnerre abrite du foudroiement lors de turbulences orageuses. On sait aussi que "*para*" s'emploie pour dire la protection contre un danger. Ainsi, selon Freud, le système psychique doit-il se pourvoir d'un appareil dit de "*pare-excitation*" du fait de l'affect et des motions pulsionnelles qu'il représente – représentant en attente de représentance psychique par des représentations au symbolisme à élaborer toujours davantage. Et le psychisme tentera de se doter des divers mécanismes de

¹⁵ Que l'on songe à l'exemple d'un accès de panique. Dans une étude récente consacrée aux paniques collectives, L. Crocq (2013, p. 7) analyse cette manifestation « comme peur extrême – terreur ou épouvante – subite et intense, s'emparant du psychisme d'un individu ou d'un groupe d'individus, et dont les effets sont incontrôlables ». Ceux-ci consistent, d'une part, en « la suspension du sang-froid et de la critique », c'est-à-dire la impossibilité d'encore penser, d'où l'aspect de dé-mence (perte du mental, des capacités de "*mentaliser*"), d'autre part en « un comportement inadapté, soit de sidération psychique et motrice (panique sidérante), soit de fuite éperdue, droit devant (fuite panique), soit enfin d'agitation en tous sens, tempête de mouvements, avec parfois lutte sauvage pour la vie ».

parade (parer et parader en font partie), sans quoi c'est de paralysie ou de démence qu'il risque d'être frappé.

2.2. Enjeux, axes et drame de l'affectabilité

Quand il est question d'affectation, nous pouvons y discerner trois enjeux appelés à connaître diverses dramatisations possibles et à susciter des positions adoptées par l'affectataire ainsi concerné. On pourrait facilement montrer comment ces enjeux correspondent aux trois axes selon lesquels se déploient les significations du verbe “affecter”, mais je laisserai ici ce développement¹⁶ de côté pour définir rapidement ces trois enjeux dans la mesure où ils s'avèrent singulièrement en souffrance chez Van Gogh.

2.2.1. Un premier enjeu est celui qui vient d'être évoqué: comment **s'expliquer avec l'impression** produite en soi, sur soi et avec la modification de soi provoquée par la survenue des affects, venus surprendre, prendre en sus, d'un surcroît problématique, l'affecté? Il s'agit de s'expliquer avec l'effet de **choc** et l'impact potentiellement **traumatogène** de l'affect sur le psychisme et sur la subjectivité, en raison de sa violence intrinsèque et de la puissance subversive de déliaison, de débandade et de désorganisation qu'il représente. Comment parer ses effets néfastes dont certains extrémismes sont susceptibles d'entraîner une paralysie des ressources mentales ou une destructivité ravageuse et, notamment, de pousser au meurtre? Comment en assurer et en gérer la canalisation et le domptage, l'intégration et la métabolisation suivant des voies moyennes entre, d'une part, gélification et pétrification, impotence stuporeuse et sidération, tant psychique que motrice, blocage inhibé, embarras déconnecté et enfermement décontenancé; d'autre part, intensification de l'ardeur, de la ferveur et du zèle, incandescence des sentiments, véhémence des bouillonnements passionnels, virulence des états de fulminance comme de jubilation, des états d'exultation, d'exaltation comme d'épouvante terrifiée, de fuite éperdue ou d'agitation chaotique qui tourne sot, en tous sens, voire de sauvagerie, celle du pire “*struggle for life*” dans le plus total affolement.

Szondi baptise l'une des figures du moi, typiques de la paroxysmalité¹⁷ de « fugueur paroxystique », tout autant qu'il est des départs et des déambulations-errances qui paraissent des équivalents de crise épileptique. On en retrouvera des échos chez Van Gogh. Le sujet affecté risque d'être précipité dans un enfermement inextricable, dans un nœud de conflits où il se sent dérouter, pris qu'il se retrouve entre paralysie et agitation, entre impasse et fuite, entre blocage et tentative de se tirer, c'est-à-dire de se soustraire à pareille situation d'enchaînement pétrificateur verrouillant tout déchaînement affolé. Mais se tirer, partir, fuguer en échappement libre, rêvant d'émancipation et d'échappée belle, n'évite nullement au fugitif de s'emmener lui-même avec soi: avec ce soi s'en allant dans cette dérobade ou parade, se faisant disparaître au regard d'autrui et se soustrayant aux prises que celui-ci est susceptible d'exercer sur soi. En revanche, se tirer soi-même de la situation plutôt que de se déchaîner et de s'en prendre à la cause même du tourment, comme de tirer sur ce qui ferait figure de provoquer un tel bouleversement en soi, ce choix s'avère une mesure de sauvegarde, au bénéfice de l'entourage, à l'encontre de ce que l'on risquerait ainsi de lui infliger. Se tirer pour ne pas avoir à tirer ni sur autrui ni sur soi, se faire disparaître soi pour ne pas avoir à supprimer l'autre ni devenir meurtrier – telle serait la signification attribuée par Freud à la crise épileptique: équivalent ou simulacre de suicide plutôt que, et pour ne pas, tuer l'autre, mais aussi déjà se punir de pareille tendance homicide (nous y reviendrons).

¹⁶ Cf. J. Kinable 2010.

¹⁷ Une autre de ces figures est celle du moi qui, pressentant l'imminence de quelque catastrophe, tout au contraire de “rendre les armes”, mobilise et bande ensemble toutes ses fonctions défensivo-promotrices.

Cette vulnérabilité à l'affectation met au défi les capacités de l'affectataire quant à réserver à l'affect un destin gérable selon les voies de décharge qui soient et acceptables-appropriables par soi et admissibles socialement, partageables au sein d'échanges régulés avec autrui, selon les convenances, les modalités de la civilité, les formes de politesse, les conventions en vigueur et les manières usuellement consacrées. Ces échanges sont appelés à se passer ainsi que le système culturel et civilisateur en offre, voire en impose, des modes d'élaboration, de médiation et de symbolisation.

2.2.2. Un deuxième enjeu de l'affectation tourne autour de la question de la **valeur**: primordialement, il y va de la valeur personnelle, unique, de l'intéressé en tant que personne, justement à ce titre. Elle consiste à conférer au sujet une reconnaissance qui sanctionne et consacre pareille valeur. Il y va d'une **destination** ou d'une **vocation** auxquelles/desquelles ce sujet se trouve alors appelé à répondre et correspondre. Plusieurs modalités interviennent ici: attribuer-affecter quelque chose à quelqu'un (quelque chose comme un statut, une identité, des qualités, des mérites,...) l'assigner à quelque chose (comme une place inaliénable, à lui seul réservée, comme un poste à occuper, un emploi à assurer, une fonction à remplir, un rôle à tenir, une tâche dont s'acquitter,...), le désigner pour bénéficier d'une dignité ou d'un honneur, l'élire pour des alliances ou des affiliations, pour des engagements amoureux, amicaux ou professionnels. Ainsi donc, tant l'affectation en cause (l'objet de l'attribution) que la nomination-désignation en qualité et au titre d'affectataire de cette destination peuvent concerner un droit, une rétribution, un rôle, une fonction, un statut, une dignité, une place, une position, un rang, une élection affective, une prédilection amicale ou amoureuse. De telles affectations se jouent dans la sphère de la famille autant que dans la société plus englobante. Ces destinations sont référables à des systèmes en vigueur qui organisent les processus d'affectation, régulent leur attribution, réglementent le passage éventuel de l'une à l'autre, hiérarchisent les affectataires les uns par rapport aux autres.

L'aspiration à une **juste reconnaissance** de sa valeur peut considérer que les systèmes en cours ne rendent pas justice à ce propos. Des dénis de reconnaissance (déclinable en confiance, respect et estime de soi selon A. Honneth) sont susceptibles d'engendrer divers ordres de revendication et de contestation, ainsi que de lutte et de militance, afin de gagner cette reconnaissance telle qu'elle est briguée ou rêvée.

2.2.3. Le troisième enjeu de l'affectation renvoie à la dynamique d'une quête désireuse d'**élévation de soi**, de façon à s'exhausser au-dessus de ce qu'il en était de son lot jusque là. Il peut s'agir d'ambition briguant le pouvoir, la souveraineté, la réussite, souhaitant que lui soient rendus des honneurs, des hommages ou bien encore gloire, grâce, voire un véritable culte. Il peut s'agir d'aspirations à la supériorité, à la perfectibilité, à l'excellence, ou encore de la prétention à faire autorité, à maîtriser ce qui est en cause. Il peut donc s'agir de la logique de l'**idéalisation** de soi, animée du souci d'un dépassement de soi et de transcendance, d'un diffèrement de soi-même en vue de s'améliorer. Cette aspiration à un accomplissement idéal de soi (quant à son être, son avoir ou son faire) peut s'avérer présomptueuse, mais elle charrie toujours croyance, espérance et aimance (avec leurs contraires: doute, désespoir, détestation haineuse) envers un non-encore-advenu auquel se vouer, comme but auquel parvenir. Des intrigues connexes s'y nouent volontiers: la comparaison avec autrui et l'emprunt de modèles d'identification. Aussi les affres de l'envie et de la jalousie sont-elles facilement de la partie, tout comme s'invitent des stratégies de rivalité, de compétition et d'arrivisme concurrentiel. Diverses modalités de parade, de simulation et de dissimulation sont également prévisibles.

Cette ambition de l'élévation et du dépassement de soi, d'un ex-haussement idéalisateur et d'une transformation méliorative, c'est ce qui se trouve si bien dénoté par le préfixe "**sur**" qui est venu judicieusement composer le concept freudien de « surmoi » – préfixe qui fait

contraste avec celui de “sous” auquel il s'oppose et que l'on retrouve dans la soumission et la submersion dont l'affect incarne aussi la menace. Au préfixe “sur” on pourrait aisément substituer ici ceux de “super”, de “supra”, d’“hyper” ou de “méga”, au risque alors d'encourir le trop d'un excès ou celui de se retrouver/de se mettre hors de soi. Et cette dynamique de supériorisation de soi, donc de superlativisation, de supplémentarisation, de surélévation, de survalorisation et de surévaluation (de soi, toujours) ne se joue pas seulement dans le rapport à soi. Elle passe tout autant, voire surtout, par le rapport à autrui, au risque de s'y arrêter et de s'y confiner: la supériorisation prétendue de soi ne s'assure plus alors que de l'infériorisation d'autrui, de sa réduction au statut de faire-valoir, de son inféodation ou de son annihilation par emprise totalitaire, par manipulation rusée, etc. A l'inverse, c'est le scénario contraire d'une infériorisation de soi, par soi, à l'égard d'une figure intronisée en position dominante qui peut se produire, ainsi que cela semble s'être passé chez Van Gogh vis-à-vis de Gauguin.

Rappelons ici également que cette capacité¹⁸ de prendre du recul, de la distance et de la hauteur joue également comme mécanisme de défense par rapport à sa façon de se faire affecter et à ce que l'affect risque de faire de soi et de lui faire faire. Ce destin que pourraient connaître et l'affect en cause et cette affectation du sujet dépendra de la capacité de ce sujet à opérer quelque **désadhérence à soi**: à ce soi seulement affecté, envahi, possédé tout entier et agi impérieusement par l'affect tendant à s'emparer de lui et à le tenir captif. Ce pouvoir de s'en déprendre permet de lui réserver d'autres investissements et d'autres affectations-destinations envisageables. Capacité de différer de soi et d'introduire du différé, de la médiation, par rapport à une décharge sur-le-champ, dans l'instantanéité de l'immédiat, éclatant dès qu'elle n'est plus réfrénable ni parable. Capacité de dépasser pareille passibilité pour inventer des manières créatives d'en faire quelque chose de productif et pas seulement destructif. Capacité d'en maîtriser les destinées.

2.3. Destinées dans la vie et l'œuvre de Van Gogh

Ces trois enjeux de l'affectation étant posés, quels indices pouvons-nous proposer quant à la manière dont ils ont joué et se sont dramatisés dans le parcours de Van Gogh et son investissement de l'activité de peindre?

2.3.1. Prenons tout d'abord l'enjeu de la vocation. Elle a représenté un objet de tourment dans son chef. La vocation pour la peinture est le résultat tardif d'un cheminement éprouvant et périlleux. Elle fut au cœur de conflits pénibles avec sa famille, lui attirant nombre de reproches, suscitant sa culpabilité et ses remords, problématisant sa place et sa position dans le système familial, grevant douloureusement ses aspirations à la reconnaissance des siens ainsi qu'à la valorisation de sa personne, de ses activités et de ses travaux.

Il ne s'est autorisé-risqué à s'engager dans la carrière de peintre qu'après s'être essayé aux métiers exercés dans sa famille. Après que son premier projet professionnel dans le secteur du marché des arts plastiques se soit abîmé dans la débâcle de la dépression provoquée suite à sa déception amoureuse, Vincent, devenu un lecteur assidu de la Bible et amateur de prédication, s'est tourné vers l'autre modèle majeur représenté dans la lignée paternelle, à savoir la vocation religieuse. Son père, pasteur protestant dans une région à majorité catholique, n'aurait été qu'un représentant relativement médiocre d'une telle dignité. Vincent ne parviendra cependant jamais à réussir les études nécessaires, notamment à cause du latin alors que, par ailleurs, il est polyglotte. Il ne sera finalement pas accepté non plus, par l'autorité hiérarchique, au titre d'évangéliste, ceci au vu du stage qu'il avait réalisé à cette fin auprès des mineurs du Borinage en Belgique. Mais entretemps, il avait réinvesti le dessin en le chargeant de significations et de fonctions supplémentaires: non seulement y recourir quand

¹⁸ Nous le verrons, elle s'avère singulièrement en peine dans la glischroïdie décrite par F. Minkowska.

il ne va pas bien, mais surtout il va en faire, désormais, le véhicule de messages dans l'intention de porter ainsi témoignage à propos de la condition misérable, inhumaine, chez les mineurs des charbonnages borains, autant que de l'injustice du sort qui leur est réservé, eux à qui il avait désiré consacrer son apostolat, non sans excès d'ascétisme, d'abnégation, de dévouement et de sacrifice de soi, excès qui inquiétaient son entourage et ses supérieurs. Dessiner deviendra manière de proférer son indignation et sa révolte, de proclamer sa compassion et de faire retentir ses protestations contre l'injustice. Manière de militance?

L'expérience d'une descente au fond d'une mine, durant 6 heures, aura notamment un effet de choc qui va le bouleverser de fond en comble. Son biographe date de ce moment deux changements profonds. D'un côté la révélation de l'inanité de prêcher alors qu'il y aurait lieu de combattre, d'où l'extinction de sa vocation religieuse tandis que flambait sa sollicitude à l'égard des damnés de la terre, sous terre. D'un autre côté la décision de se lancer dans la création artistique, d'abord dans cette intention de dénoncer et témoigner par l'image. Ainsi D. Haziot (2007, p. 109) soutient-il: « la période du Borinage est une période de renaissance. Vincent est enfin lui-même, il va pouvoir “gueuler” (...). A 26 ans, Vincent est lui-même pour la première fois, il ose affirmer ses désirs, ses plaisirs, ses indignations. Mais le choc a été tel qu'il va d'abord en passer par une phase dangereuse ».

A cette même époque, au fil de cette mauvaise passe, survient une longue brouille avec Théo. Celui-ci l'aurait désapprouvé en lui reprochant son oisiveté non rentable, tout en l'incitant à prendre n'importe quel métier pour gagner enfin sa vie. Vincent lui écrit alors une lettre avant de rompre tout contact durant quelque 10 mois. Ce qui sera la plus longue interruption de leurs échanges épistolaires. Ceux-ci reprendront, en adoptant désormais la langue française, suite au fait que Vincent avait appris qu'une aide financière, reçue de son père, provenait en fait de Théo, celui-ci ayant débuté ainsi son mécénat mensuel. Des passages de ces deux lettres encadrant la rupture laissent bien entendre les affres de la reconnaissance et de la solidarité autant que la douloureuse interrogation quant à sa vocation.

La première lettre date d'août 1879 (Lettre 154, tome 1, pp. 244-245, nous soulignons):

« Quand on vit avec d'autres et qu'on est lié par un sentiment d'affection, on est conscient qu'on a une raison d'exister, qu'on ne peut pas être tout à fait sans valeur et superflu, mais qu'on est sans doute bon à quelque chose, puisqu'on a besoin l'un de l'autre et qu'on fait le même parcours comme compagnons de voyage. (...) Si je dois sentir sérieusement que je suis une gêne ou un fardeau pour toi ou ceux de chez nous, un bon à rien, et que je doive continuer à me considérer par rapport à toi comme un intrus ou un inutile, de telle sorte qu'il *vaudrait mieux que je ne sois pas là*, et à *m'effacer toujours davantage* devant les autres – si je pense qu'il en est effectivement ainsi et pas autrement, alors un sentiment de tristesse me submerge et je dois lutter contre le désespoir.

Il m'est difficile de supporter ces pensées et plus difficile encore de supporter la pensée que je sois la cause de tant de discorde, de misère et de chagrin, entre nous et dans notre famille.

S'il en était effectivement ainsi, je souhaiterais qu'il me soit permis de ne pas devoir rester en vie trop longtemps. »

La lettre de reprise de contact date de juin 1880 (Lettre 155, tome 1, pp. 246-249, nous soulignons). Voici comment elle débute:

« C'est un peu à contrecœur que je t'écris, ne l'ayant pas fait depuis si longtemps et cela pour mainte raison. Jusqu'à un certain point tu es devenu pour moi un étranger et moi aussi je le suis pour toi, peut-être plus que tu ne penses, peut-être vaudrait-il mieux pour nous ne pas continuer ainsi. »

Il dit avoir cependant accepté l'argent donné, mais ajoute-t-il,

« certainement avec un sentiment assez mélancolique mais je suis dans une espèce de cul-de-sac ou de gâchis, comment faire autrement.

(...) Involontairement je suis devenu plus ou moins dans la famille un espèce de personnage impossible et suspect, quoi qu'il en soit quelqu'un qui n'a pas la confiance, en quoi donc pourrais-je en aucune manière être utile à qui que ce soit. (...) le meilleur parti à prendre et le plus raisonnable [est] que je m'en aille et me tienne à distance convenable, que *je sois comme n'étant pas*. (...)

Moi je suis un homme à passions, capable de et sujet à faire des choses plus ou moins insensées dont il m'arrive de me repentir plus ou moins. (...) Maintenant cela étant, que faut-il faire, doit-on se considérer comme un homme dangereux et incapable de quoi que ce soit. Je ne le pense pas. Mais il s'agit de tâcher par tout moyen de tirer de ces passions mêmes un bon parti. Par exemple pour nommer une passion entre autres, j'ai une passion plus ou moins irrésistible pour des livres et j'ai besoin de m'instruire continuellement. »

C'est ici qu'intervient le passage où il parle de son choix de la « mélancolie active ». Il en vient ensuite à adopter le point de vue des autres à son sujet:

« Maintenant celui qui est absorbé en tout cela quelquefois est choquant, shocking, pour les autres et sans le vouloir pèche plus ou moins contre certaines formes et usages et convenances sociales. (...) »

Voilà maintenant que depuis 5 ans peut-être, je ne sais plus au juste, je suis plus ou moins sans place, errant çà et là. Vous dites maintenant, depuis telle et telle époque tu as baissé, tu t'es éteint, tu n'as rien fait. Cela est-il tout à fait vrai?

Il est vrai que j'ai tantôt gagné ma croûte de pain, tantôt tel ami me l'a donnée par grâce, j'ai vécu comme j'ai pu, tant bien que mal comme cela allait, il est vrai que j'ai perdu la confiance de plusieurs. (...) Mais dans le chemin où je suis je dois continuer, si je ne fais rien, si je n'étudie pas, si je ne cherche plus, alors je suis perdu, alors malheur à moi. Voilà comme j'envisage la chose, continuer, continuer, voilà ce qui est nécessaire.

Mais quel est ton but définitif, diras-tu? Ce but devient plus défini, se dessinera lentement et sûrement comme le croquis devient esquisse et l'esquisse tableau, à fur et à mesure qu'on travaille plus sérieusement, qu'on creuse davantage l'idée d'abord vague, la première pensée fugitive et passagère, à moins qu'elle devienne fixe.

(...) mon tourment n'est autre que ceci, à quoi pourrais-je être bon, ne pourrais-je servir et être utile en quelque sorte, comment pourrais-je en savoir plus long et approfondir tel et tel sujet (...)

Tel qui a longtemps roulé comme ballotté sur une mer orageuse arrive enfin à destination, tel qui a semblé bon à rien et incapable à remplir aucune place, aucune fonction, finit par en trouver une, et actif et capable d'action se montre tout autre qu'il n'avait semblé au premier abord.

Je t'écris un peu au hasard ce qui me vient dans ma plume, j'en serais bien content si en quelque sorte tu pourrais voir en moi autre chose qu'un espèce de faitnéant. (...)

Il y a celui qui est fainéant par paresse et lâcheté de caractère, par la bassesse de sa nature. Tu peux si tu juges bon me prendre pour un tel. Puis il y a l'autre faitnéant, le faitnéant bien malgré lui, qui est rongé intérieurement par un grand désir d'action, qui ne fait rien parce qu'il est dans l'impossibilité de rien faire puisqu'il est comme en prison dans quelque chose, parce qu'il n'a pas ce qu'il lui faudrait pour être productif, parce que la fatalité des circonstances le réduit à ce point. Un tel ne sait pas toujours lui-même ce qu'il pourrait faire mais il sent par instinct, pourtant je suis bon à quelque chose! Je me sens une raison d'être! Je sais que je pourrais être un tout autre homme! A quoi donc pourrais-je être utile, à quoi pourrais-je servir! il y a quelque chose au dedans de moi, qu'est-ce que c'est donc! Cela, est un tout autre fainéant, tu peux si tu juges bien me prendre pour un tel. (...)

On ne saurait toujours dire ce que c'est qui enferme, ce qui mure, ce qui semble enterrer, mais on sent pourtant quelles barres, je ne sais quelles grilles – des murs. »

Un déchaînement paroxystique n'est pas encore une libération parvenant à dénouer de telles entraves, ajouterais-je...

Nous avons pu l'entendre: les trois axes de l'affectation sont bien ici en souffrance, tandis que Vincent s'interroge sur ce en quoi pourrait bien consister sa vocation toute personnelle. Il reste en quête inquiète que se révèle enfin à lui ce en quoi pourrait bien consister cette vocation. Celle qu'il appelle de ses vœux serait censée lui assurer, enfin, d'être bon à quelque chose de valable, d'être utile à quelque finalité et de compter pour quelqu'un, d'être capable de bien faire, de faire le bien et de faire du bien, de démentir l'image négative de soi qu'il a engendrée dans les esprits, d'être justifié dans son existence, en ayant droit d'être là, tout en étant lui-même, légitimé à être tel quel. Cette vocation lui vaudrait ainsi une juste reconnaissance de sa valeur et la consécration de sa légitimité: celle et d'être là et d'être ainsi. Cette reconnaissance enfin méritée serait non seulement valorisante mais aussi légitimante et validante, autant familialement que socialement. Cette vocation lui vaudrait confiance, respect et estime de soi par autrui et, dès lors également, par soi – on peut y entendre les trois formes et registres de reconnaissance que distingue A. Honneth, ainsi que nous l'évoquions *supra*. Vincent ne cesse de se débattre avec des sentiments de rejet, d'exclusion, de disqualification, de méconnaissance et de désaveu, ceci vis-à-vis de sa famille, électivement du point de vue paternel. Sa singularité et sa différence, voire son originalité et son étrangeté lui feront déclarer « n'être pas un Van Gogh ». Ne se sentirait-il pas digne de porter ce nom: de mériter les honneurs d'une telle **nomination**... faute de correspondre aux attentes auxquelles aurait dû le promettre cette assignation telle une destination obligée; faute de remplir les exigences dues à cette vocation que signifierait la mission d'avoir à répondre à, et de, l'appellation de soi par le patronyme conféré, transmis dans la généalogie aux héritiers et légataires, tenus de s'en montrer dignes.

Faut-il rappeler ici qu'il porte le même prénom non seulement que celui du grand-père paternel mais surtout de son frère aîné, mort-né, tandis que celui de Théo correspond à celui du père? Dans ce plaidoyer aux prises avec le grief de manquer gravement aux attentes familiales, faut-il entendre aussi le sentiment de décevoir et de trahir cette mission à laquelle l'aurait voué sa naissance même: consoler ses parents d'un deuil, en remplaçant son aîné défunt dont la tombe portait la date de son propre anniversaire à un an près, à charge pour lui de reprendre à son compte les idéalizations dont peut être auréolé un premier-né, au risque de s'avérer un bien piètre "usurpateur", indigne de la place réservée et occupée, démissionnaire abdiquant des attributions destinales prescrites en l'engendrant et dont il aurait eu à assumer la relève, mal légitimé à n'être que soi, tel qu'en lui-même seulement, dans sa décevante réalité et ses pitoyables réalisations, tellement différentes de ce qu'il aurait pu en être si le premier Vincent avait vécu? Son étrangeté trompant les attentes ne lui vaudrait-elle que discrédit et désaveu?

Il est significatif aussi de savoir que, prétextant de la prétendue imprononçabilité du nom de "Van Gogh" pour des Français, les œuvres dont il s'autorisera à se faire l'auteur-procréateur ne le porteront jamais. Pour lui, ces œuvres sont des productions dont il contestait volontiers la dignité de véritables tableaux pour les qualifier plutôt d'essais ou bien d'études encore en instance, en chantier, dans sa frénétique pratique besogneuse de travailleur forcené¹⁹. En outre, il ne signera ses travaux que de son prénom, faisant, du même coup, ainsi que le formule son biographe, « comme si le prénom était le véritable patronyme [en devenant] en somme son propre père » (D. Haziot, 2007, p.185). Après le décès de son père, « il renonça à sa part d'héritage, donnant comme raison qu'il avait vécu d'une manière qui n'était pas approuvée par son père » (*op. cit.*, p. 209). Lorsque, quelques mois avant son décès, un article retentissant, dû au critique Albert Aurier, rendra hommage, pour la seule et unique fois, à ses œuvres et à son art, Vincent lui écrira en s'efforçant de lui prouver que ces critiques élogieuses seraient imméritées, tandis qu'il met en valeur d'autres artistes qui en seraient dignes davantage que lui et qu'il traite en maîtres, notamment Gauguin. Comme si, dit son

¹⁹ Ainsi est appelée également une des figures du moi identifiées par Szondi.

biographe, Vincent ne pouvait « accepter de surpasser la figure du père qu'il identifie à Gauguin » (*op. cit.*, p. 419). Si de tels maîtres sont insurpassables, voire inégalables, lui ne peut que s'en faire l'élève, tout comme, en autodidacte car il supportait difficilement l'enseignement en académie, il s'est mis à l'école des autres pour en tirer des enseignements, pour s'essayer à en expérimenter, en propre, les inventions et les trouvailles, pour emprunter les voies d'une imitation de tel ou tel style, de telle innovation technique, en se proposant de se les approprier tout en les poussant plus avant, dans son propre sens, suivant ses préoccupations et ses inspirations, jusqu'à ce qu'il se soit trouvé un langage sien qui convienne pour rendre ce qu'il cherche à y traduire.

2.3.2. Prenons maintenant ensemble les deux autres enjeux de l'affectation, en nous centrant sur la question de la **violence** intrinsèque de l'affect.

Dans sa correspondance, Vincent convient de sa violence, tout en se montrant conscient du retentissement, sur l'entourage, de ses traits de caractère et de ses manières habituelles d'être, d'apparaître et de se comporter. Lorsqu'il est venu vivre à Paris avec Théo, ce dernier écrira à leur sœur Wilhelmina pour se plaindre « du désordre, des disputes avec les amis et de sa conduite insupportable », tout en remarquant: « C'est comme s'il y avait deux personnes en lui, l'une merveilleusement douée, délicate et tendre; l'autre égoïste et de cœur dur. Elles se présentent tour à tour (...). C'est bien dommage qu'il soit son propre ennemi » (D. Haziot, 2007, pp. 258-259).

Bien des témoignages convergent pour décrire, chez Vincent, son esprit rebelle, son insoumission, son incapacité de s'incliner ou de s'accommoder. Il serait trop entier pour composer. On décrit sa façon de toujours revenir à la charge sur le même point, sans lâcher, ni céder, ni laisser tomber. On décrit son indocilité, son « refus obstiné de plier devant les faits, quel qu'en soit le prix » (*op. cit.*, p. 26). On souligne l'extrémisme de ses engagements et la frénésie ardente de ses entreprises, l'acharnement dans ses réalisations et la persévérance dans la tâche, la véhémence de ses enthousiasmes et la virulence de ses prises de position. Il est aussi question de ses attaques colériques, de ses accès de rage et de fureur, de cette « passion qui le faisait craindre dans la discussion tant il y mettait d'âpreté, d'érudition, de connaissances, d'arguments » (*op. cit.*, p. 252). Sa ténacité opiniâtre dans le débat le rendait insupportable à ses interlocuteurs. Prompt à se quereller dans le quotidien de la vie, « son incroyable érudition picturale, sa culture aussi grande, son intelligence exceptionnelle lui permettaient de toujours trouver des arguments définitifs, des exemples frappants (...) il était abrupt dans la discussion, trop épris de vérité, de sa vérité, pour prendre des gants. Il en devenait gênant » (*op. cit.*, p. 258).

Dans le même temps, il peut paraître étonnant que Vincent soit aussi quelqu'un qui regrette les querelles de chapelle qui divisent le milieu artistique. Il déplore les envies et jalousies entre peintres, il évite les confrontations entre clans, factions ou coteries où l'on se traite en rivaux, en adversaires ou en ennemis. Pour sa part, il témoigne volontiers d'une reconnaissance pacificatrice et conciliatrice de ce que chacun des artistes apporterait de valable. Il aspire à une solidarité entre confrères, laquelle se traduirait par de l'entraide et de la coopération dans la poursuite de l'œuvre de chacun, tous partageant une cause commune. On loue la générosité avec laquelle il affectionnait de reconnaître les qualités, les talents ou les motifs d'intérêt chez les autres: il se plaisait à trouver de quoi aimer et valoriser les travaux de tout un chacun, tout en se montrant capable d'apprécier même ce qui ne lui ressemblait nullement. Lors de son séjour parisien, écrit son biographe (*op. cit.*, p. 261)

« Vincent était partout et l'ami de tous. Sa générosité intellectuelle lui faisait aimer tous ces peintres, chacun en son genre, alors qu'ils se détestaient parfois ou refusaient d'exposer si tel ou tel autre figurait dans l'exposition. Le fonctionnement si français et si parisien par coteries et exclusions robespierristes stupides lui était parfaitement étranger et insupportable. Il ne comprenait pas, il s'emportait quand il voyait des

peintres, qui avaient un mal fou à joindre les deux bouts, trouver le moyen de se faire, selon son mot, de “désastreuses guerres civiles” (...). Ne pouvaient-ils se respecter, rester solidaires face à l'adversité terrible qu'ils affrontaient, tout en peignant différemment les uns des autres? Vincent, qui rêvait depuis toujours d'une association entre peintres qui se seraient aidés, ne comprenait pas ».

Cet apparent paradoxe entre le **querelleur** sur le plan individuel et le **pacificateur** sur le plan collectif consonne avec la dualité qu'évoquait son frère Théo. Il peut également s'éclairer à partir des travaux de Françoise Minkowska au sujet de l'épileptoïdie²⁰. La **glischroïdie** (ou viscosité) est conçue tel un processus bipolaire où alternent adhésivité indécollable, entraînant stase et accumulation, immobilisme quelque peu paralysé et déconnecté par absorption en soi et moments d'accès critiques, surprenants, où se produisent des éclatements explosifs jusqu'à épuisement des forces et liquidation par décharge.

L'épileptoïde, et on peut en entendre la description tel un portrait à peine retouchable de Van Gogh sur plus d'un point, serait donc par excellence un être affectif et affectable, ayant du mal à ne pas demeurer durablement sous le coup et l'emprise de ses affectations. Il s'avérerait maladroit en ce qui concerne l'aptitude pour traduire celles-ci dans la sphère des changes et échanges personnels qui se passent entre partenaires pris individuellement: l'habileté dans les rapports personnalisés entre individus lui manque. L'adhérence-adhésion-adhésivité à l'auto-affectation, dès lors auto-centrée, d'abord égoïste, serait d'autant plus pleine et entière, engageant et absorbant complètement l'affecté-intéressé, qu'elle compromet et entrave, grève et met au défi cette dynamique de surpassement et de métamorphose, elle-même contraire à la submersion que nous avons évoquée. Cette adhésivité est aussi ce qui rend l'affectivité si explosive, susceptible de paroxysmes critiques, de déchaînements emportant les inhibitions antérieures, les parades préventives; déchaînements où toute contenance, contention ou liaison psychique éclate ou se laisse déborder, engloutir sous la violence de ce qui n'est plus ni supportable, ni domptable, ni gérable, ni métabolisable. Au risque de court-circuiter toute intervention possible de la pensée et de l'instance du moi qui s'éclipse ou s'en trouve mis hors jeu. Cette viscosité se traduit donc électivement sur le plan de la **conflictualité** et sur celui des investissements affectifs. Commençons par le premier de ces plans.

²⁰ Dans sa préoccupation de typologiste d'inspiration kretschmérienne, celle de ressaisir le propre de l'épileptoïdie par contraste avec la schizoïdie et la syntonie, elle s'est employée à en dégager les traits caractéristiques à partir d'études généalogiques quant au style existentiel spécifique, communément partagé au sein de familles où l'épilepsie se fait insistante de génération en génération. Or justement, ce qui rendrait particulièrement bien appréhendable, différenciellement, ce style d'existence original, *sui generis*, c'est l'analyse de la vie affective, en interrogeant deux dimensions: le mode d'affectabilité du sujet et le type de conflictualité dont il fait preuve, selon une logique l'apparentant à la névrose. Autrement dit, d'une part, les formes de passibilité à l'égard des affects et de leur métamorphose élaborative, d'autre part, les moyens de résolubilité ou de résorbabilité des conflits, de métabolisation de la discorde et du différend. C'est pour qualifier ce style typique qu'elle forgera le concept de « glischroïdie ». Cf. également E. Minkowski (1966, chap IV).

Ce terme a été conçu à partir du grec “*glischros*” dont le sens premier est: gluant, visqueux; ensuite, secondairement: ce qui s'attache au point de coller, engluier; ou ce qui adhère fortement, voire excessivement. A partir de là, l'adjectif s'emploie pour dire: tenace, entêté, ce qui ne vous lâche plus, au point de ne plus pouvoir en décoller, s'en défaire et s'en faire quitte (tel le Capitaine Haddock aux prises avec son bout de sparadrap dans « L'affaire Tournesol »). Ce qui se trouve ainsi visé, c'est une impossibilité quant à se détacher, dépasser et passer outre, quant à prendre son essor et son envol, quant à prendre du recul, de la distance et de la hauteur, quant à transiter et passer à autre chose, quant à aller de l'avant ou ailleurs, quant à opérer des changements transpassiblement/transposiblement. Le terme qualifie également ce qui montre une insistance incessante, ce qui s'acharne. De là il signifie: importun, incapable de saisir des opportunités pour en tirer parti; ce qui accorde de l'importance à des minuties ou à ce qui semble des riens pour d'autres; avoir tendance à ergoter ou chicaner, à discuter; avoir tendance à s'attacher à soi et à son bien, au point d'être mesquin; voire ressentir la nécessité de se doter d'une position sur laquelle camper obstinément, sans qu'il ne soit plus question d'en démordre, mais en se butant.

En cas de conflit, la dimension intra-subjective l'emporte quasi exclusivement sur l'intersubjectivité. Le conflit s'intériorise au risque de s'enfouir et de s'enliser; il se creuse de l'intérieur tandis que le sujet s'enfonce, s'englue en soi, sous l'emprise de ce qui le préoccupe, de ce qui l'a touché voire choqué. Le sujet l'encaisse et n'en finit pas d'en accuser réception, volontiers sur un mode accusatoire (où il y va d'une faute à imputer, d'un mal à déplorer, voire condamner, à la mesure de l'effet produit). Il s'en trouve captif, possédé et tend à le ruminer, sans pour autant le mettre en partage avec autrui. Il lui est difficile de s'en déprendre et de s'en décaler, tant pour l'extérioriser que pour l'exprimer, en "ouvrant le conflit" comme l'on dit, et en s'en ouvrant dans quelque forme de dialogue avec d'autres. Van Gogh convenait de sa tendance à ruminer, à revenir sur ce que d'autres avaient déjà laissé s'oublier, sans doute en préférant que la page se tournât. Ainsi avouera-t-il: « Quant à moi, je ne lâche pas les problèmes brusquement; je continue à y réfléchir, souvent longtemps encore après que les autres les considèrent déjà comme résolus » (D. Haziot, 2007, p. 184). Et Gauguin dira: « Entre deux êtres, lui et moi, l'un tout volcan et l'autre bouillant aussi, mais en dedans, il y avait en quelque sorte une lutte qui se préparait » (*op. cit.*, p. 334). Or, un ami disait de Gauguin: « Tout ce qui était lutte et combat lui plaisait par nature » (*ibidem*). Aussi, chez l'épileptoïde, le conflit tend-il à se bloquer et s'enliser en le paralysant, dans une accumulation de tensions en ébullition et enrageantes, au point de devenir un pôle d'attraction et d'agglutination qui aimante, attire à lui tout autre incident, aussi minime soit-il, de quelque provenance qu'il soit, porteur de charges d'affects, lesquelles vont aller aggraver le poids de ce qui lui pèse déjà tellement sur le cœur. Il se produit là un effet d'agrégation et de condensation, dans la mesure où deux issues possibles pour une évolution-évacuation différente du conflit semblent bouchées, murées, impraticables ou inhibées: tant, d'un côté, celle de la mise en dialogue avec autrui et de l'échange intersubjectif que, d'un autre côté, celle de l'expression qui ne serait pas brute et brutale des tendances éprouvées, comme sous l'effet extensif d'une interdiction prémonitoire et préventive du meurtre, ou autre violence destructrice, thanatique. Comme s'il fallait impérativement et impérieusement redouter l'éventualité que ne conduisît au meurtre le fait d'oser se laisser aller à exprimer son affectation, comme si l'on craignait sa violence et ce dont elle pourrait vous rendre capable²¹; comme s'il fallait s'empêcher prophylactiquement de s'en prendre à l'extérieur. L'affectation et le tourment intérieurs, entêtants et obsédants, vont s'accumulant et s'intensifiant, ce qui produit un effet de forage térébrant qui vous vrille et vous transite de l'intérieur, effet d'enfoncement en profondeur et d'ingestion de soi en soi, s'engloutissant toujours davantage en son for intérieur²². En conséquence d'une telle dramaturgie interne, Minkowska décrit l'une ou l'autre manifestation, apparente de l'extérieur, comme les trois formes suivantes²³.

²¹ Nous retrouvons ce thème d'une angoisse spécifique, celle quant à ce que l'on pourrait soi-même commettre, à partir de soi, comme mal de provenance endogène.

²² Métaphoriquement, on a pu comparer ce processus à ce qui s'est appelé, à une certaine époque, « le syndrome chinois » à propos du sort catastrophique envisageable pour les centrales nucléaires des Etats-Unis: si elles entraient accidentellement en état de fusion de façon implosive, cela provoquerait non pas quelque éruption immédiate, en surface, mais un enfouissement au dedans de la terre au point de la traverser de part en part, en la pourfendant intégralement, jusqu'à ressurgir à l'autre extrémité: dans le territoire de la Chine.

²³ D'autres variations encore que celles ici décrites sont observables cliniquement. On lui connaît, par exemple, des périodes au long desquelles il demeure sans la moindre participation à l'ordinaire des conversations et des petits faits qui animent l'entourage, taiseux, retransché dans sa bulle, renfermé dans le cercle autocentré de ses propres préoccupations ou vaquant à ses occupations, sans rien en communiquer. Il n'en reste pas moins aux aguets, attentif au moindre motif de râler ou de s'insurger. Tout à coup, sans crier gare, cette apparente torpeur gronde d'indignation et le voilà qui tonne hargneusement contre tel incident contrevenant au bon déroulement du monde, dont cela serait façon de "se foutre": un passant dans la rue qui laisse son chien faire ses besoins n'importe où, un automobiliste qui méprise les règles de conduite, les ratés inexplicables de son ordinateur, une manière qu'autrui a de s'y prendre et qu'il trouve critiquable, ...

1° Trop accaparé et requis en dedans de soi par son auto-affectation, le sujet risque de ne plus être en mesure de se rendre disponible ni de s'intéresser à ce qui se joue au dehors, autour de lui, comme s'il ne se montrait plus que difficilement présent au déroulement des événements qui ne cessent de se succéder, vu que le monde continue à tourner, indépendamment de là où ses préoccupations le requièrent et le captivent.

2° Une obnubilation de la conscience s'installe qui s'accompagne d'une tendance à se laisser envahir par des sentiments ou des courants de fond, élémentaires, archaïques, désubjectivés, non plus référables à des relations d'objet faites de changes et d'échanges, donc sans rapport direct non plus avec les situations du contexte extérieur et du milieu ambiant.

3° Des visions d'ordre englobant surviennent parfois, lesquelles concernent le monde entier. Ce sont aussi des conceptions cosmologiques où c'est l'univers entier qui se trouve appréhendé comme animé de forces élémentaires telles les puissances chtoniennes ou celles qui activent les autres éléments. Les éventuelles idées délirantes portent plutôt sur des événements catastrophiques touchant le monde même et son existence. Le sujet est facilement en proie à des pressentiments de fins apocalyptiques, appréhendant-redoutant l'anéantissement universel où tout pourrait sombrer, se disloquer, se détruire et s'abîmer dans le néant. De telles idées et visions sont électivement à thème religieux, voire mystique, cosmique, non-personnel ni individuel, voire surnaturel²⁴.

A une moindre échelle, dans la ligne de la bipolarité adhésivité-explosivité en cause, les descriptions par Minkowska de ce style d'organisation et de fonctionnement affectif mettent en contraste, d'une part, le mode assez restrictif, étrié et réducteur de la vie quotidienne où tout va lentement, petitement, tout en témoignant d'une attention à l'ordre et aux détails, tandis que les relations se passent sur un mode doux, obséquieux parfois; d'autre part, des moments d'excitation et d'exaltation qui emportent le sujet dans un embrasement enthousiaste, tout feu tout flamme, voire colérique, râleur, tandis que les perspectives s'élargissent à l'univers entier.

Ceci nous amène à considérer le second plan de révélation annoncé: les **investissements affectifs**. On voit se réimposer ici cette observation, faite à propos de Van Gogh concernant la tendance à se quereller, d'avoir à distinguer ce qui se joue dans les relations interindividuelles entre proches et ce qui se dramatise par delà, dans un registre transpersonnel où sont en cause des entités abstraites et des principes à prétention communautaire et collective, voire universelle. Minkowska observe, en effet, que chez l'épileptoïde, cette affectivité visqueuse trouve électivement ses lieux d'ancrage et

²⁴ De même, lors de la passation d'un Rorschach, notamment à la faveur d'interprétations kinesthésiques, l'expression de la paroxysmalité (de ses accès critiques, de ses déchaînements ravageurs et de ses conflagrations traumatisantes) passe volontiers par des métaphores empruntées aux catastrophes naturelles et aux violents désastres provoqués par la fureur des éléments. La sensorialité intense du paroxysmal fait qu'il semble particulièrement sensible à cette animation endogène à l'œuvre dans notre univers. Les peintures de paysage chez Van Gogh ont l'art de rendre ces processus cosmogénétiques dynamiques en sous-œuvre qui animent le paysage et la nature, en les poussant à se produire et à se déployer tels qu'ils se présentent à nous.

Mais l'auto-mouvance de pareille animation peut entraîner de violents emportements, des déchirements cosmiques, des turbulences tourbillonnaires où tout s'engouffre dans une aspiration vers le néant, au risque de s'y désintégrer intégralement, ou bien où tout se reconfigure à travers des transformations ou des bouleversements de fond en comble auxquels pousse la pulsation conflictuelle à croître, à devenir, à se former et se métamorphoser. Et le monde même semble voué à disparaître en un cataclysme sans lendemain. Comme l'on sait, les éléments sont susceptibles de se déchaîner en ouragans, tempêtes, cyclones, crues submergeantes, déluges, incendies dévastateurs, éruptions volcaniques, glaciations, séismes telluriques, effondrements, éboulements, engloutissements, désertifications, raréfaction de l'air respirable, etc. De tels tumultes frappant le macrocosme externe sont donc transposables pour signifier quelque rendu de la vie interne des affects, vécus dans tous leurs éclats: que l'on soit pris de fous rires, que l'on s'éclate en transgressant toute limite, en outrepassant toute mesure, au mépris de son intégrité, que l'on explose d'impatience, que l'on se fasse subjugué et emporter par les transports d'une passion amoureuse ou par un tsunami de rage coléreuse, que la liesse se fasse frénétique, que ce soit le "sauve-qui-peut" qui prenne le mors aux dents, etc.

d'attachement, ses supports et ses objets de visée (idéale) non pas tellement dans des personnes individuelles, dans tel ou tel prochain, car la sphère des relations interindividuelles, et de leurs péripéties, est trop fluctuante, fugitive, versatile, imprévisible, mouvante, déconcertante pour lui qui a du mal à se faire, avec la souplesse et la malléabilité voulues, à ce qui change et qui risque de varier sans cesse. L'adhésivité lui rend difficile de se modifier et de s'ajuster au même rythme que les variations de l'entourage et que la mobilité du milieu, là où de l'inattendu et de l'inconnu, des rebondissements inanticipables et ambigus sont toujours susceptibles de survenir, en surprenant les attentes et donc en requérant une plasticité apte à se distancer et dépasser ce qui s'était produit auparavant. Aussi leur affectivité se porte-t-elle électivement sur ce qui s'est instauré pour perdurer et connaître une stabilité résistante, sur ce dont la solidité et la continuité pérenne sont soustraites aux aléas des événements et des imprévus du quotidien²⁵. De telles entités supraindividuelles sur lesquelles pareille affectivité préfère se porter seront, par exemple, des causes sociales, des missions humanitaires ou des apostolats religieux. On ne peut qu'évoquer ici la vocation de Van Gogh d'aller évangéliser une population élue comme incarnant cette condition de souffrir du comble de la misère et de l'injustice sociale. Se mettre au service de leur cause collective le mènera aux pires extrêmes dans le dévouement, le don de soi altruiste, jusqu'au sacrifice et au dénuement. Il paraîtra, aux yeux des bénéficiaires de cet engagement, tel un "fou de Dieu" plutôt inquiétant. C'est aussi au nom de cette même cause qu'il investira, comme on l'a vu, le projet de peindre.

Sur ce point, un éclairage supplémentaire nous vient de Szondi. Lui aussi insiste sur l'alternance bipolaire où se succèdent une phase d'accumulation et d'intensification d'affects bruts dont la violence affecte l'affectataire d'une affectation virulente qui tend à s'extrémiser dans sa retenue même, dont serait redoutable la brutalité de l'expression, ensuite une phase d'attaque subite et surprenante de pures décharges tempétueuses auxquelles le moi ne peut plus rien, en laissant la place à cette déflagration de forces qui l'animent et l'agitent mais sans lui, sans plus d'intervention possible de sa part: il en serait le jouet à la façon d'un automate ou d'un somnambule, s'éclipsant en leur cédant la scène, soumis intégralement à la machinerie de leurs déchaînements mécaniques. Mais, au-delà de la crise convulsive, ou de ses équivalents, Szondi insiste sur l'importance d'une **phase réparatrice**, en quête de restauration ou d'expiation, voire cumulant, d'un coup, rédemption et punition. Phase soucieuse de faire amende honorable ou de ravauder les déchirures provoquées dans le tissu social. Aussi l'engouement pour des causes humanitaires, objet du don de soi, peut-il participer tant de cet essai de réparation que d'une tentative de **substituer²⁶ une position éthique** à cette fureur

²⁵ Ainsi en va-t-il, par principe, d'un système de valeurs, d'un ordre éthico-moral promouvant des normes idéales au regard desquelles sont, à nouveau par principe, toujours contestables (non sans râler, pester...) les insuffisances de leur interprétation et de leur actualisation dans les faits, aussi en raison des variables socio-culturelles particulières qui conditionnent leur concrétisation en des réalités comme dans les codes écrits, les règles du droit positif, les us et coutumes, les conventions et les manières dues à la civilité, aux convenances et bienséances. Aussi peut-on réclamer la réforme de ces actualisations pour en souhaiter d'autres censées être mieux en accord avec les principes visés idéalement... ou souhaiter davantage de rigueur, moins de laxisme, dans la conformation des comportements aux exigences idéales, dans l'application des règles et des normes, ... (version davantage obsessionnelle).

²⁶ De même peut-il être fait idéalistement appel à la fraternité à l'encontre du fratricide, à la juste reconnaissance à l'encontre du déni de justice, à la solidarité à l'encontre de la guerre civile, à la compassion à l'encontre de l'égoïsme ou de l'indifférence, à l'abnégation à l'encontre de la passion narcissique pour la valorisation de soi, à la légifération à l'encontre de la tentation criminelle, etc.

D'aucuns ont même envisagé comme plausible l'hypothèse que Van Gogh ne soit pas mort des suites d'une tentative de suicide. Il aurait été victime d'une balle perdue, tirée par inadvertance désinvolte, lors de jeux irresponsables, du fait d'un adolescent de 16 ans et demi, quelque peu voyou mais de famille aisée, aux amusements répréhensibles. Ils s'étaient rencontrés sur les rives de l'Oise où la quête de motifs à peindre lui avait fait partager plusieurs moments en sa compagnie et celle du frère aîné (de 19 ans) lequel avait aussi des activités artistiques de loisir. Ce serait pour éviter au coupable les conséquences probables de la bêtise de son geste que Vincent se serait "sacrifié" en ne démentant pas la version de son suicide. Robert Morel prétend pouvoir

susceptible de vous échapper (tout en impliquant un potentiel mortifère, voire meurtrier, pour soi comme pour l'autre et de soi plutôt que de l'autre, afin d'en épargner à autrui une perpétration effective).

Si, dans la figure de Moïse, la conception szondienne perçoit une réponse et une issue au drame que représente Caïn, l'analyse freudienne du Moïse de Michel-Ange y lit également, au fond, une incarnation impressionnante du jeu des destinées possibles du saisissement du psychisme par la violence de l'affect, notamment par sa véhémence vindictive lorsque c'est à la *némésis* que pousse l'affect. En cette statue seraient décelables le parcours, accompli intégralement, du circuit paroxysmal autant qu'un récapitulatif de la trajectoire du destin de Moïse. Destin allant (via une articulation des trois axes dégagés *supra* au sujet du verbe "affecter") de l'impact des affectations subies à une vocation chargeant de surpassement surmoisant. Destin allant du meurtrier justicier, vengeur de maltraitances infligées à l'un de ses frères Hébreux, au libérateur et gouverneur des siens, finalement au législateur instaurateur d'un ordre juridique, constitutif de droit et de justice, et d'une alliance religieuse, institutions confédératrices de tribus distinctes en un seul et même peuple élu. Ordre éthico-moral voué au juste : le juste et de la justesse et de la justice, dans une reconnaissance mutuelle et réciproque entre humains sanctionnée par l'alliance avec Dieu.

Dans la gestuelle sculptée, en effet, Freud repère les indices d'un passage métamorphosant : partant d'un engagement coléreux se préparant à éclater en la mise en acte vindicative de représailles vengeresses et punitives, le processus transite, tout au contraire, contrecarrant cet élan premier, par un renoncement pour prendre une revanche peut-être mais d'un tout autre ordre, exhaussement par delà, inspiré d'ailleurs, aspirant à mieux. Par inhibition répressive et retour sur soi-même, se dominant et s'élevant à une maîtrise de soi, ce qui s'opère est une transmutation de pareille fureur rageuse en engagement passionné dans sa mission en tant que prophète, mandataire du Très Haut.

Ainsi Freud (1914/2005, p. 151) discute-t-il

« l'interprétation selon laquelle cette statue présente Moïse sous l'effet du spectacle de son peuple apostat et dansant autour d'une idole. »

Dès lors serait-il en instance de

« bondir, mette en pièces les Tables et accomplir l'œuvre de vengeance »...

Or, selon Freud,

« Ce que nous observons sur lui, ce n'est pas le préambule à une action violente, mais le reste d'un mouvement qui s'est déjà déroulé. Il voulait, dans un accès de colère, bondir, prendre sa vengeance, oublier les Tables, mais il a surmonté la tentation, il va désormais rester assis, tel quel, empli d'une fureur domptée, d'une douleur mêlée de mépris. Il ne jettera pas non plus les Tables de sorte qu'elles volent en éclats (...), car c'est justement à cause d'elles qu'il a vaincu sa colère, c'est pour les sauver qu'il a dominé sa passion. Lorsqu'il s'est abandonné à son indignation passionnée, il lui fallait négliger les Tables (...) courant le danger de se briser. Ce qui le rappela à lui. Il se souvint de sa mission et renonça pour elle à satisfaire son affect. »

Ainsi donc, l'originalité de l'interprétation par Michel-Ange de l'épisode biblique évoqué est d'avoir

« retravaillé le motif des Tables de la loi brisées, il ne les fait pas se briser par la colère de Moïse – mais, par la menace qu'elles pourraient se briser, il fait que cette colère soit apaisée ou du moins inhibée sur la voie de l'action. Par là il a introduit dans la figure de

conclure: « Théo ne dira jamais: Vincent s'est suicidé. Théo dira: il est mort en martyr. Théo dira: Vincent a dit: "je l'ai fait pour le bien de tous". Théo dira: *il était tellement bon*. Théo a gardé sur lui ce terrible secret et on peut dire qu'il en est mort. » (2012, p. 166). En tout état de cause, y avait-il une culpabilité due à la dévaluation de ce que lui-même parvenait à rendre, malgré tout ce que Théo faisait pour lui, alors même que celui-ci venait de fonder une famille et de mettre au monde un fils baptisé, lui aussi, du prénom de Vincent – Vincent disparu, Théo, chargé de nouvelles responsabilités, pourrait consacrer davantage la générosité de ses dons à sa famille?

Moïse quelque chose de nouveau, de surhumain, et la puissante masse du corps, aussi bien que la musculature débordante de force de la statue, n'est plus qu'un moyen corporel pour exprimer la plus haute performance psychique dont un être humain soit capable : étouffer sa propre passion au bénéfice et au nom d'une mission à laquelle on s'est voué » (*op. cit.*, p. 155).

De plus, sachant que, à l'instar de l'homme Moïse réputé « irascible et soumis aux emportements de la passion », sujet à quelque « éruption d'affect » (*op. cit.*, p. 154), Michel-Ange partageait avec le pape Jules II « une même véhémence dans les aspirations », une signification de l'œuvre s'avérerait sous le jour suivant

« non sans adresser des reproches au défunt, il installa son Moïse sur le monument du pape, se donnant à lui-même un avertissement et s'élevant par cette critique au-dessus de sa propre nature. » (*ibidem*, p. 155)

Surélévation transcendante et superlative de soi, participant de/procédant à un processus de sublimation, de préférence à toute surenchère paroxystique en instance de déchaînement destructeur ? Ainsi s'agirait-il de contrer la montée en puissance exacerbée jusqu'aux extrêmes de l'excès dans la mêmeté de l'affect au profit de l'alternative d'une prise de hauteur distanciatrice et d'une transition transformatrice pour courir l'aventure de réserver à cette ardeur un tout autre sort en quête d'une solution éthique novatrice.

Selon Szondi, ces accès critiques (qui risquent de vous faire agir effectivement la poussée au meurtre) peuvent également s'actualiser sous des équivalents dont les modalités seront aussi différentes, avons-nous déjà dit *supra*, qu'un éclat de colère, une conversion somatique de la gamme du bégaiement ou d'attaques eczémateuses, et des départs en fugue, ou des ruptures abandonnant tout derrière soi pour prendre le large – autre façon de s'absenter et de se faire disparaître, éventuellement dans l'espoir de pouvoir trouver quelque ailleurs où réapparaître, voire se réengendrer. A défaut de pouvoir changer le monde au risque de le détruire, on change de monde²⁷. Si l'on a raison de penser, dans la ligne de l'analyse freudienne concernant Dostoïevski, que, dans la crise convulsive jusqu'à la perte de conscience, la rage (en instance de s'exprimer en s'extériorisant au dehors, en s'en prenant à l'entourage, cet enracinement risquant donc de devenir meurtrier à l'encontre de l'autre) s'en détourne en se retournant sur soi: plutôt que, et pour ne pas, agresser autrui, le sujet s'en prend à lui-même. Le moi est substitué à cet autre et la crise, les absences, sont façon euphémique de se supprimer et de se faire disparaître, tout en se punissant du même coup. Il en va de même quand il y a départ où l'on se tire soi-même de là où l'on n'en peut plus, où la situation devient insupportable, sans issue: on “se casse”, on “se tire” soi-même hors de ce rapport à l'autre, plutôt que de tirer sur l'autre et de l'agresser, en risquant de le tuer. Si un tel départ est une manière de protéger l'autre, de lui épargner les conséquences de ce qui s'éprouve comme poussée à la violence agie, à la destructivité, voire au crime homicide, c'est une façon de s'esquiver pour ne pas avoir à anéantir l'autre et de ne s'éliminer, comme par suicide, que sur un mode euphémique. En même temps cependant, si l'on a raison de considérer, avec le dicton bien connu, que “partir c'est mourir un peu”, c'est mourir à certaines conditions de vie dans l'espoir d'une possibilité d'en recommencer une autre ailleurs, il faudrait alors ajouter que quitter ceux que l'on fuit et abandonne, en les laissant là en plan, c'est aussi les tuer un peu, mais justement seulement un peu, également de façon euphémique.

3. Contrer les risques d'une destinée caïnesque à l'aide de la réalité extérieure du prochain?

²⁷ A propos de tels départs chez Van Gogh, le biographe souligne même leur étonnante régularité: « Périodicité mystérieuse de 2 ans: 2 ans à La Haye, 2 ans à Nuenen, 2 ans à Paris, 2 ans en Provence... Les tribulations en Borinage avaient duré 2 ans. Il semble que quelque chose se cassait dans son esprit au bout de ce temps. Les causes de départ sont complexes » (D. Haziot, 2007, p. 272).

Il nous reste un troisième et dernier point à traiter qui prolonge différemment ce qui vient d'être vu au sujet des relations interpersonnelles avec des proches. Nous avons déjà souligné l'importance qu'accordait Van Gogh, dans son travail de création, au fait d'entretenir un rapport soutenu en référence à la réalité du monde extérieur. Et ce rapport ne lui paraissait pas modifiable malgré les injonctions de Gauguin en ce sens. On pourrait se demander si ne serait pas du même ordre la nécessité qu'il éprouve d'assigner, à des personnes réelles de son entourage, des rôles dont les fonctions auraient pu être reprises introjectivement à son compte, c'est-à-dire à charge d'instances intrapsychiques. Extériorisation étonnante: conférant réalité intramondaine, cela de préférence à une intériorisation intégrative à la réalité interne. On peut en observer le procédé dans sa relation à son frère Théo autant que dans ses rapports à Gauguin. Il y va de quelque articulation entre dramaturgie interne et dramatique interpersonnelle et de transferts de l'une à l'autre.

3.1. *Relation fraternelle*

La complexité des relations Vincent-Théo demanderait de nombreux développements. Notamment, il y aurait certainement lieu de s'interroger sur leurs raisons respectives quant à s'engager ainsi l'un à l'égard de l'autre et à se lier dans ce qui semblera une alliance telle que chacun aurait sa part contributive dans l'engendrement de l'œuvre signée du seul Vincent. A une certaine époque, celui-ci incitait Théo à devenir lui-même peintre tout comme lui. Par la suite, il tiendra répétitivement à déclarer à Théo qu'il le considère comme le co-auteur de son œuvre. Il se serait produit une surprenante division du travail avec répartition des rôles entre eux, alors que ces positions et fonctions sont habituellement réunies dans le chef d'un seul et même individu, appelé à devoir assumer lui-même leurs divers emplois en une même vocation. Après que Théo ait pris l'initiative secrète de subsidier Vincent sous le nom du père et après que Vincent, mis au courant, en ait accepté le don, les relations vont trouver à se refonder, en même temps que se prendra l'option de correspondre désormais dans une autre langue que la maternelle-familiale. Depuis lors, écrit le biographe (*op. cit.*, p. 125), « Vincent tâchera de s'élever toujours plus haut dans son art, sans se soucier de gagner sa vie, et Théo se chargera de batailler au-dehors dans la société ». Devenu marchand de tableaux, en acceptant un poste semblable à celui que Vincent avait abandonné, il sera chargé exclusivement d'assumer la destination commerciale de toute la production et d'en faire un gagne-pain, voire une source de profit. Cependant, l'utilitarisme de l'intérêt et la logique marchande du contrat ne paraissent nullement épuiser la signification d'un tel lien. Vincent n'accentuera cet aspect-là que lorsqu'il lui semble nécessaire d'atténuer le poids de son endettement, eu égard à la générosité de Théo, en ne considérant plus leur accord que sur le modèle d'une transaction commerciale dans l'intérêt de chacune des parties. L'interprétation du mécénat, pour sa part, relève davantage d'une logique de reconnaissance et de solidarité venant consacrer la valeur du créateur, tout en créditant déjà, anticipativement, d'estime et de prix la qualité du non encore advenu de l'œuvre au futur, à l'état de promesse, en instance de s'engendrer, avant même qu'elle n'ait vu le jour et n'existe. Mais l'on passe à une tout autre logique encore à partir du moment où il s'agit d'attribuer une fonction de co-auteur à autre que soi et à un autrui incarné objectivement et effectivement trouvé en une personne extérieure bien réelle. Et qui plus est, en y intronisant son frère. Comme s'il fallait que l'œuvre singulière et originale procède non de lui seul mais de quelque couple de pro-créateurs. Ce jeu à deux et entre deux permettrait-il de surmonter quelque division interne et de s'autoriser à se réclamer du titre d'auteur et à le mettre en acte?

3.2. Relation avec Paul Gauguin

C'est une relation à caractère franchement passionnel qui tournera vite en désaccords constants, irréductibles. Elle deviendra une « opposition chargée d'affectif jusqu'à la gueule » selon l'expression du biographe (*op. cit.*, p. 351). Le séjour de Gauguin en Arles durant 2 mois, à l'automne 1888, a représenté le seul essai d'actualisation de cet « atelier du midi » dont Vincent rêvait. Il s'est terminé tragiquement, à l'annonce du départ de Gauguin le soir de Noël, par le geste somnambulique du lobe de l'oreille coupé et offert à une prostituée, action agie en état d'absence, sous l'influence de l'alcool, sans en garder le moindre souvenir²⁸. Cet épisode a précipité l'effondrement mental de Vincent qui s'abîmera dans des crises de folie.

Gauguin s'était fait longuement désirer et n'avait cédé aux instances de Vincent que par intérêt et par complaisance envers Théo sur lequel il comptait également, comme marchand, dans ses propres difficultés financières. Deux points vont retenir ici notre attention. D'une part, le rôle que Vincent semble avoir distribué transférentiellement à Gauguin. D'autre part, un motif de discorde sans issue, alors même que Vincent traitait Gauguin en maître, tenait à ce que ce dernier contestait justement cette nécessité du rapport au réel du monde et du travail sur le motif.

Au long des mois durant lesquels Vincent attend impatiemment la venue de Gauguin, il ne cesse de le magnifier, l'**idéalisant** tel Dieu le père. Comme dit son biographe: « l'idée qu'il se fait de Gauguin devient énorme, colossale, et la dépréciation de son travail, telle une automutilation, commence. L'identification de Gauguin à une terrible figure paternelle est évidente. Le voilà, le soleil noir de Vincent » (*op. cit.*, p. 322). Comment ne pas relever le choix de la formule: la dépréciation de son travail telle une mutilation! Alors que Vincent se réjouissait des sommets auxquels ses travaux de recherche avaient permis que son ascension continue dans son art, durant les dernières années, parvienne à culminer depuis son arrivée en Arles et le séjour méditerranéen aux Saintes-Maries-de-la-mer, il tend maintenant à se dénigrer. Même des chefs-d'œuvre comme “les Tournesols” et leur si haute note jaune²⁹ à la splendeur solaire, paroxysme d'intensité lumineuse irradiante, tableau qu'il destine à décorer la chambre réservée à son hôte, ne trouvent plus grâce à ses yeux. Il se fait un devoir de « travailler sans relâche pour montrer à son invité quelque chose à la hauteur » (*op. cit.*, p. 322): la hauteur de cette supériorité qu'il lui attribue, à la mesure de sa propre infériorisation. Il adopte la position du disciple destiné à recevoir les leçons du maître, se vouant à se corriger selon les prescriptions de celui-ci, tout en l'intronisant chef de leur atelier. Dès avant l'arrivée de Gauguin, la scène était prête pour que les protagonistes s'installassent, comme le dit le biographe, « dans une dialectique du maître et de l'esclave, de dominant absolu à dominé jouissant de sa servitude, un dominé en l'occurrence qui ne tarde jamais à se rebiffer » (*op. cit.*, p. 327).

Vincent s'essaiera à prendre l'art de Gauguin pour modèle, cela en suivant ses directives, en adoptant ses conceptions et sa manière, en souscrivant aux critiques dépréciant son propre style, comme s'il se laissait convaincre que sa propre peinture est sans valeur. Mais cette dramatique achoppera sur une question où leurs positions respectives s'avèreront

²⁸ Quinze années plus tard, Gauguin prétendra s'être senti, à l'une ou l'autre occasion, menacé par Vincent et, ce soir d'avant-veille de Noël, l'avoir entendu le poursuivre. Se retournant, il l'aurait vu se précipiter sur lui un rasoir ouvert à la main, ce regard suffisant à stopper net toute velléité d'acte. S'étant enfui, il aurait ensuite procédé à cette automutilation (D. Haziot, *op. cit.*, pp. 354-355).

²⁹ On sait que les jaunes éclatants de Van Gogh tendent aujourd'hui à s'altérer car il n'avait pas les moyens de se payer des couleurs de bonne qualité... Quant au choix de pareil motif de prédilection (dont l'appellation est, littéralement, chargée de sens et dont Van Gogh a “rendu” de nombreuses versions), D.N. Mancoff souligne qu'il « est aussi symbolique qu'esthétique. (...) Symbole inaltérable d'une dévotion pour une force supérieure, le tournesol est devenu une expression iconique de l'admiration de Vincent pour Gauguin » (2001, p. 33). On se souvient que le biographe identifiait Gauguin comme le “soleil noir” de Vincent...

inconciliables. C'est la question: s'agit-il de **peindre d'après la réalité ou d'après l'imagination**? Soit la mise en cause de la part relative qui revient au départ à prendre du côté de la réalité interne ou/et du côté du réel du monde extérieur. Gauguin se déclarait partisan de faire prévaloir ce qui provient de la réalité psychique tandis que Van Gogh se devait d'en contrer certaines potentialités, risquées et menaçantes, en ne pouvant nullement lâcher la référence au réel du monde, comme pour en jouer de manière à contrer ce qu'il redoutait qui pût provenir de sa réalité interne.

Dans une lettre adressée, peu auparavant, au peintre Emile Bernard, le 5 octobre 1888, Vincent s'était expliqué à propos de cette nécessité, pour lui, de travailler sur le motif (Lettre 698, tome 4, pp. 313-314): « je ne travaille jamais de tête ». Parlant de deux de ses toiles qu'il qualifie d'importantes, il écrit cependant:

« malgré la couleur qui était juste, je les ai sans miséricorde détruites parce que la forme n'en était pas étudiée préalablement sur le modèle, nécessaire dans ces cas-là (...). Et je ne peux pas travailler sans modèle. Je ne dis pas que je ne tourne pas carrément le dos à la nature pour transformer une étude en tableau – en arrangeant la couleur, en agrandissant, en simplifiant – mais j'ai tant peur de m'écarter du possible et du juste en tant que quant à la forme.

Plus tard après encore 10 ans d'études je ne dis pas, mais vrai de vrai j'ai tant de curiosité du possible et du réellement existant que j'ai si peu le désir et le courage de *chercher l'idéal* en tant que pouvant résulter de mes études abstraites.

D'autres peuvent avoir pour les études abstraites plus de lucidité que moi – et certes tu pourrais être du nombre ainsi que Gauguin et peut-être moi-même quand je serai vieux.

Mais en attendant je mange toujours de la nature. J'exagère, je change parfois au motif mais enfin je n'invente pas le tout du tableau, je le trouve au contraire tout fait – mais à démêler [ne pourrait-on dire: à rendre?] – dans la nature »³⁰.

Sans doute faut-il prendre au sérieux cet aveu que c'est par peur qu'il lui est, encore toujours, pour le moment, impossible de s'écarter du réel dans sa peinture, qu'il ne serait peut-être en mesure de faire face que plus tard, à force de travail, à ce qui risquerait de survenir en provenance de la réalité interne s'il changeait d'attitude. Ainsi son biographe estime-t-il que « son réalisme est une défense contre les démons de l'imaginaire qu'il n'a pas la capacité d'invoquer sans danger » (*op. cit.*, p. 329).

Or, Gauguin va le pousser à changer d'univers et de manière de se positionner à l'endroit du double “à partir” comme condition de l'activité de peindre. Ainsi Vincent écrit-il à Théo; « Gauguin malgré lui et malgré moi [le ressort et l'enjeu du drame entre eux ne relèveraient-ils donc ni de l'un ni de l'autre, du moins consciemment, volontairement, intentionnellement?] m'a un peu démontré qu'il était temps que je varie un peu, je commence à composer de tête, et pour ce travail-là toutes mes études me seront toujours utiles, lorsqu'elles me rappelleront d'anciennes choses vues » (D. Haziot, *op. cit.*, p. 348). Comme si ses toiles antérieures ne méritaient plus que le statut d'ébauches à retravailler autrement, en modifiant son positionnement, mais en même temps, à travers elles, se maintient la référence à un réel pris comme motif de départ dont perdure la présence, tel un garde-fou et un pare-feu, voire coupe-feu? Vincent écrit également à Théo: « Gauguin me donne courage d'imaginer et les

³⁰ Même les toiles empreintes, selon toute apparence, du fantas(ma)tique le plus visionnaire (à travers ce rendu unique, si spécifique, immédiatement reconnaissable, dont la facture étourdissante, irrésistible s'éploie toute de flamboiement et de tourbillonnement aux vibrations si impétueusement lyriques, aux coloris virtuoses si audacieusement orchestrés, au souffle bruisant fougueusement de sonorités si dramatiquement pathétiques) n'en entretiendraient pas moins une référence avérée, vérifiable, au réalisme toujours ancré dans le réel du monde tel qu'il s'offre à l'expérience. Ainsi “La nuit étoilée” pourrait-elle être mise en correspondance avec l'état – reconstitué avec précision par des chercheurs astronomes (A. Boime, 1989) – des constellations célestes nocturnes au-dessus de Saint-Rémy-de-Provence, lors de ce petit matin du 19 juin 1889 où Vincent l'aurait peint.

choses d'imagination certes prennent un caractère plus mystérieux » (*op. cit.*, p. 345). Et le biographe de commenter:

« Mais il hésite, l'incursion qu'il a faite dans l'imaginaire a réveillé les démons. Son psychisme n'est pas assez solide pour le laisser monter à la surface. C'est ouvrir la porte à un feu dévorant. Ce réalisme qu'il suivait n'était pas qu'un goût, mais aussi une sauvegarde jusqu'à l'instinctive, une défense. La vérité du motif l'ancre dans le réel et le sauve de lui-même, de sa fragilité, sinon c'est la folie grimaçante qui montre son visage » (*ibidem*).

Dès le départ de Gauguin, à l'issue de ces dramatiques confrontations, l'état de Van Gogh est décrit dans les termes suivants par son biographe (*op. cit.*, p. 352):

« Vincent était brisé, maté et convaincu qu'il n'était plus rien, que sa peinture ne valait rien, que son chemin depuis dix ans n'était rien, ce qu'il ne cessera maintenant, sauf en de rares occasions, de proclamer lui-même sur tous les tons. Il n'est plus lui-même et ne voit plus qu'à travers les yeux de Gauguin, ses conceptions, son œuvre, ses jugements. Et comme il est impossible d'être un autre, puisqu'on reste soi quoi qu'on puisse faire, il est écartelé, crucifié, détruit ».

Par la suite, si « le peintre en lui retrouva pleinement ses moyens » l'homme, lui, « ne parvint pas avant longtemps, et brièvement, à se récupérer » (*op. cit.*, p. 361). Quoi qu'il en soit du diagnostic à proposer lors de ses hospitalisations (question que nous laisserons ici de côté), travailler à peindre lui sera méthode de traitement telle une capacité de sauvetage et de sauvegarde de soi qu'il lui appartient de pratiquer par lui-même, dans un entourage protecteur qui y soit favorable et propice. Ce travail lui paraîtra encore la meilleure chance de se soigner après son basculement dans la décompensation pathologique. Ainsi écrit-il, dans une lettre de septembre 1889, durant son séjour à Saint-Rémy-de-Provence (Lettre 798, tome 5, p. 72):

« Le travail me distrait infiniment mieux qu'autre chose et si je pouvais une fois me lancer là-dedans de toute mon énergie, ce serait possible le meilleur remède (...). Il est d'ailleurs à espérer que si tôt ou tard je guérisse, jusqu'à un certain point ce sera parce que je me serais guéri en travaillant, ce qui fortifie la volonté et conséquemment laisse moins de prises à ces faiblesses mentales. »

Dès janvier 1889, suite à la première crise ayant nécessité sa première hospitalisation, tout à l'étonnement de se découvrir passible de telles passes morbides, il fait part à Théo des révélations qu'il en retire (Lettre 743, Tome 4, pp. 399-403):

« J'ignorais qu'on pouvait se casser la tête cérébralement et qu'après cela se remettait aussi.

Il me reste bien un certain "à quoi bon se remettre" dans l'étonnement que me cause une guérison en train sur laquelle j'étais hors d'état d'oser compter.

(...) si nous sommes un peu fous, (...) ne sommes-nous pas un peu assez profondément artistes aussi pour contrecarrer les inquiétudes à cet égard par ce que nous disons du pinceau.

Tout le monde aura peut-être un jour la névrose, le horla, la danse de Saint-Guy ou autre chose.

Mais le contre-poison n'existe-t-il pas? (...) Et vrai notre folie artistique à nous autres tous, je ne dis pas que surtout moi je n'en sois pas atteint jusqu'à la moelle. Mais je dis et maintiendrai que nos contre-poisons et consolations peuvent avec un peu de bonne volonté être considérés comme amplement prévalents. »

En ces propos ne pourrait-on entendre une défense et illustration de l'esprit même de l'art- thérapie? A charge des responsables de se porter garants des conditions et d'un entourage qui le rendent possible et qui en restituent, au patient, l'opportunité et le loisir, la force et le courage, le souffle et l'inspiration.

Bibliographie

- Artaud, A. (1947/2001) *Van Gogh le suicidé de la société*, Paris: Gallimard, L'imaginaire.
- Boime, A. (1989) *Van Gogh: la nuit étoilée. L'histoire de la matière et la matière de l'histoire*, trad. de l'américain, Paris: Éd. Adam Biro, Coll. Un sur Un.
- Brackelaire, J. L., Cornejo, M. et Kinable, J. (dir.) (2013) *Violence politique et traumatisme. Processus d'élaboration et de création*, Louvain-la-Neuve: Academia, L'Harmattan, Intellection 21.
- Cahiers du CEP 4: Paroxysmalités* (1994) Plainevaux: Centre d'Études Pathoanalytiques.
- Crocq, L. (2013), *Les paniques collectives*, Paris: Odile Jacob.
- Freud, S. (1913/1998) Totem et tabou, *Œuvres complètes*, vol. XI, Paris: PUF.
- Freud, S. (1914/2005) Le Moïse de Michel-Ange, *Œuvres complètes*, vol. XII, Paris : PUF, 127-160.
- Freud, S. (1928/1994) Dostoïevski et la mise à mort du père, *Œuvres complètes*, vol. XVIII, Paris: PUF, 205-225.
- Haziot, D. (2007) *Van Gogh*, Paris: Gallimard.
- Honneth, A. (1992/2000) *La lutte pour la reconnaissance*, trad. de l'allemand, Paris: Éd. du Cerf, Passages.
- Honneth, A. (1996), Reconnaissance, Canto-Sperber, M. (éd.) *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris: PUF, 1272-1278.
- Kinable, J. (1990) Au contact de...: sens en émoi et aube du moi, Schotte, J., (éd.), *Le contact*, Bruxelles: De Boeck Université, Bibliothèque de pathoanalyse, 25-46.
- Kinable, J. (2002) Szondi-Rorschach: interanalyse à propos du traumatisme du point de vue de l'affect, *Cahiers du CEP 9: Constellations*, Plainevaux: Centre d'Études Pathoanalytiques, 5-29.
- Kinable, J. (2004) La paroxysmalité de l'affect: reconnaissance et solidarité, *Cahiers du CEP 10: Être ou ne pas être... szondiens pour demain*, Plainevaux: Centre d'Études Pathoanalytiques, 25-44.
- Kinable, J. (2010) Voies passionnelles de l'affect et drame criminogène de l'affectation. Pan et Médée: une lecture szondienne, *Szondiana 30*, Zürich: Stiftung Szondi-Institut, 95-146.
- Maldiney, H. (1974) *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge*, Lausanne: L'âge d'homme.
- Maldiney, H. (1991) L'existant, Fedida, P. et Schotte, J. (dir.), *Psychiatrie et existence (décade de Cerisy – septembre 1989)*, Grenoble: Jérôme Millon, 23-46.

- Mancoff, D. N. (2001) *Van Gogh Gauguin: l'atelier du Midi*, Catalogue d'exposition, Amsterdam: Van Gogh Museum.
- Maurel, E. et Vignolle, Fr. (2008) *Le pacte des Fourniret: "sans elle, je ne serais pas allé jusqu'au bout"*, Paris: Hachette, Littératures.
- Mélèze, L. (2000) *La psychanalyse au risque de l'épilepsie. Ce qui s'acharne*, Ramonville Saint Agne: Érés.
- Michaud, H. (2011) *Les revenants de la mémoire. Freud et Shakespeare*, Paris: PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse.
- Minkowska, F. (1949) *De Van Gogh et Seurat aux dessins d'enfants. A la recherche du monde des formes (Rorschach)*, Beresniak: Éd. à l'occasion de l'exposition au Musée pédagogique du 20 avril au 4 mai 1949.
- Minkowska, F. (1956) *Le Rorschach, à la recherche du monde des formes*, Paris: Desclée De Brouwer, Bibliothèque Neuro-Psychiatrique de langue française.
- Minkowska, F. (1963) *Van Gogh, sa vie, sa maladie et son œuvre*, Paris: Presses du Temps présent.
- Minkowski, E. (1966) *Traité de psychopathologie*, Paris: PUF, Logos.
- Morel, R. (2012) *Enquête sur la mort de Vincent Van Gogh*, Saint-Rémy-de-Provence: Équinoxe, Mémoire du Sud.
- Ricoeur, P. (2013) Ce que je suis est foncièrement douteux, *Philosophie Magazine* n°67, mars 2013, pp. 68-73 (réédition d'un article paru en 1998 dans *Écriture* n° 52, 195-216).
- Roussillon, R. (1991/2005 2e éd.) *Paradoxes et situations-limites de la psychanalyse*, Paris: PUF, Quadrige.
- Roussillon, R. (1995/2007 2e éd.) *Logiques et archéologiques du cadre psychanalytique*, Paris: PUF, Le fil rouge.
- Roussillon, R. (2008) *Le jeu et l'entre-je(u)*, Paris: PUF, Le fil rouge.
- Roussillon, R. et MATOT, J.-P. (dir.) (2010) *La psychanalyse: une remise en jeu*, Paris: PUF, monographies de la psychiatrie de l'enfant.
- Schotte, J. (1990a) (éd.) *Le contact*, Bruxelles: De Boeck Université, Bibliothèque de pathoanalyse.
- Schotte, J. (1990b) *Szondi avec Freud: sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle*, Bruxelles: De Boeck Université, Bibliothèque de pathoanalyse.
- Schotte, J. (2002) Szondi, L., de MIJOLLA, A. (éd.), *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, tome 2, Paris: Calmann-Lévy, pp. 1690-1691.

Skea, R. (2013) *Les arbres de Van Gogh*, traduction de l'anglais, Paris: Ed. Thames & Hudson.

Stolwijk, C. (2008) Van Gogh et la représentation vespérale et nocturne, van Heugten, S., Pissarro, J. et Stolwijk, C., *Van Gogh et les couleurs de la nuit*, Catalogue d'exposition, Amsterdam: Van Gogh Museum; New-York: The Museum of Modern Art; Bruxelles: Fonds Mercator, pp. 15-42.

Szondi, L. (1969) *Kain, Gestalten des Bösen*, Bern: Verlag Hans Huber.

Szondi, L. (1971) L'homme Moïse à la lumière de l'analyse du destin, *Revue de Psychologie et des Sciences de l'éducation*, Vol. 6, n°4, Louvain: Nauwelaerts, 428-445.

Szondi, L. (1973) *Moses Antwort auf Kain*, Bern: Verlag Hans Huber.

Szondi, L. (1981) Kain, Gestalten des Bösen ou le Caïn homme de la rue, trad. de Cl. Van Reeth, *Psychiatrie* n°43-44, 19-27.

Théo Van Gogh: marchand de tableaux, collectionneur, frère de Vincent, Catalogue d'exposition, 1999, Paris: Éd. de la Réunion des Musées nationaux.

Van Gogh, V. (2009) *Les lettres* (Édition critique complète illustrée), en 6 volumes, Amsterdam: Van Gogh Museum; La Haye: Huygen Institute; Bruxelles: Fonds Mercator.

van Heugten, S. (2008) Les couleurs de la nuit. Approches technique et stylistique des scènes nocturnes de Van Gogh, van Heugten, S., Pissarro, J. et Stolwijk, C., *Van Gogh et les couleurs de la nuit*, Catalogue d'exposition, Amsterdam: Van Gogh Museum; New-York: The Museum of Modern Art; Bruxelles: Fonds Mercator, 61-85.

Genomes in love

Vajda, Dóra; Kiss, Enikő Csilla

Department of Personality and Health Psychology, University of Pécs

Abstract

Studies over several decades have revealed a strong tendency for people to select mates who are similar to themselves with respect to a variety of characteristics. Current research findings show that level of similarity and attraction can go deeper, down to cellular level. The question of choosing a partner had already occupied Leopold Szondi's interest. This article focuses on the theory of genotropism, proposed by Szondi in the twentieth century. Based on the concept of genotropism, Szondi developed the relation between heredity and the unconscious into a "genetics of unconscious". The article aims to point out some convergences of Szondi's ideas with some modern findings in genetic studies.

Keywords: assortative mating, choice of marriage, genotropism

Choice of marriage: whether we mate at random with respect to genetics?

Why does one marry this person and no one else? What attracted you to your spouse? From a common sense perspective marriage is normally understood as resulting from chance or from sharing common interests. One pervasive finding is that romantic partners are similar to each other in many respects. Romantic partners correlate positively and strongly on age, social attitudes, and religiosity; correlate moderately on general intelligence, education, and physical attractiveness; and correlate weakly on height, weight, and personality traits (Feingold, 1988; Hatemi et al. 2010; Koenig, McGue, & Iacono 2009; Price & Vandenberg 1980; Watson, Klohnen, Casillas, Stimms, Haig & Berry, 2004).

There is evidence of similarity in couples for altruistic traits. Tognetti, Berticat, Raymond and Fauire (2014) found that couples show similarities in terms of their contributions to public betterment and charities, and this can be attributed to mate choice based on generosity rather than phenotypic convergence. People with less desirable qualities also attract one another. Having bipolar disorder or major depression makes you more likely to marry someone else with an affective disorder (Matthews & Reus, 2001). Alcohol dependence, as well, tend to pair up, with potentially disastrous results for their future offspring (Grant et al., 2007).

Several lines of evidence indicate that similarity between partners is due to initial choice (assortative mating), rather than convergence during the relationship (Humbad, Donnellan, Iacono, McGue & Burt, 2010; Luo & Klohnen, 2005; Watson et al. 2004).

Assortative mating is used to describe a variety of patterns of non-random mating. *Positive assortative mating* occurs when individuals exhibit a preference for those who are similar to themselves (Domingue, Fletcher, Conley & Boardman, 2014).

Rushton and Bons (2005) analysed a 130-item questionnaire on personality and social attitudes gathered from several hundred pairs of identical twins, fraternal twins, their spouses and their best friends. They found that spouses and best friends are about as similar as siblings, and identical twins choose more similar spouses and best friends to their co-twin than do non-identical twins. The preference for similarity is about thirty per cent heritable.

Moreover, matching for similarity was greater on the more heritable items showing that social assortment is based on the underlying genotype.

People tend to pick spouses who have similar backgrounds and characteristics, but what if one level of similarity and attraction went deeper than that, down to the cellular level? According to a recent study from the University of Colorado Boulder, married couples tend to be more genetically similar to their spouses than they are to randomly selected individuals from the same population (Domingue et al., 2014). While characteristics such as race, body type and even education have genetic components, this was the first study to look at similarities across the entire genome.

The scientists utilized 825 heterosexual, non-Hispanic white married couples. Each participant's genome was compared to their spouse and then to two other people who were randomly selected. The researchers specifically looked at the single-nucleotide polymorphisms (SNPs) - places in people's DNA which are known to commonly differ among humans. Altogether, the study compared about 1.7 million SNPs. The findings revealed mating is not truly genetically random, as these married couples were more genetically similar than randomly pairs of people within the same population.

The researchers compared the magnitude of the genetic similarity between married people to the magnitude of the better-studied phenomenon of people with similar educations marrying, known as educational assortative mating (EAM). They found that the preference for a genetically similar spouse, known as genetic assortative mating (GAM), is about a third of the strength of educational assortative mating.

This study does not undermine the role genes play in traits such as intelligence, but suggests genetic similarity is subconsciously taken into account when choosing a mate.

The authors concluded: "The results presented here only represent a first step in understanding the ways in which humans may assortatively mate with respect to their genome" (Domingue et al., 2014, p. 7998).

Taken together, these recent findings appear to lend further support to the theory of genotropism which was proposed by Leopold Szondi.

Paradigm of marriage choice in Szondi's theory

Why do we marry whom we marry? The question of choosing a partner had already occupied Szondi's interest in the early days of his career (Szondi, 1937). In 1937 he published a seminal English language essay entitled *Contributions to 'Fate Analysis'* in which he explained his family research.

One of his key experiences – a case study - led him to set up his new object-choice theory. It happened then that a married couple visited his consultancy, and – years after their wedding – the wife presented symptoms which were most similar to those of her mother-in-law. The wife complained of insomnia, headache, fear of social situations, as well as neurotic obsessions of the urge to poison others. This case reminded Szondi so much of an elderly patient of his that after finding the notes of her case he was convinced that at that earlier date the widow had used almost the same words to describe her symptoms. The husband, present in the consultancy, recognized his mother in the elderly lady. Szondi thought that most of the contemporary doctors would have rendered this the matter of sheer coincidence – that is, a man choosing a wife who happened to suffer from the same poisoning obsessions as his mother years earlier. However, Szondi himself held different views, and searched for the answer to the question of what could have led the husband in his choice of spouse (Gyöngyösiné Kiss, 2010; Szondi, 1937). Szondi asks: Could the tragedy of these three people be perhaps approached from a genealogical aspect? Or...is it not the same ancestor -

the genealogist would say, the same recessive gene - who, reappearing, causes the common fate of mother, son and daughter-in-law? Isn't it possible that they are "gene-related," their common gene being that of the neurotic ancestor (Szondi, 1937, p. 6)?

Midway in the essay Szondi proposes an ancestor theory of object choice. Marriage partners, although appearing to be different, are actually attracted to each other by virtue of a unique "identity." Though not visible, this identity exists in the latent recessive genes, which "direct instinctively and unconsciously our choice in love and perhaps also our choice in other biological acts..." (Szondi, 1937, p. 26).

Szondi's conclusions were based on principles in classical Mendelian genetics. Mendel had distinguished between dominant and recessive modes of transmission. Szondi indicated that recessive genes, operate as psychological influences within the organism. "At the moment of conception, when the latent recessive genes are excluded from the phenotype, a disequilibrium is created. The developing organism goes on to seek partners, who bear the same recessives in order to create an equilibrium and achieve genetic symmetry" (Hughes, 2011, p. 9).

Concept of Genotropism

In his first fate analytical study (Szondi, 1937) Szondi elucidates the genetic background of partner-choice and describes its types. It is then that he formulates the fate analytical object-choice theory, which he calls genotropism. Genotropism is defined as a reciprocal attraction between carriers of related or identical genes. Szondi suggests that there are three kinds of genotropism. One is called libido-genotropism or, libidotropism. It means that latent recessive genes guide one's sexual energy toward a love or marriage partner. A second kind is sociotropism, which means that latent recessive genes direct persons toward others as ideals or friends. It is expressed as sympathy for and antipathy against one another. A third kind pertains to vocational choice, and it is called operotropism (Gyöngyösiné Kiss, 1999).

The concept of genotropism grew out of Szondi's early family studies (1937). He intended the notion of genotropism to be the psychological version of classical Mendelian genetics. Consequently, in many case studies Szondi demonstrated that carriers of latent recessive genes tend to become attracted to one another. According to the concept of genotropism, two individuals whose genetic material is similar, may carry latently reappearing hereditary tendencies, and will mutually attract each other. Later Szondi had extended the choices that determine our fate beyond the choice of a partner to the choice of friends, illness and the form of death. Ancient drives lying hidden in the familial unconscious also play a role in backing and guiding one's choices (Gyöngyösiné Kiss, 2010; Szondi, 1944).

The act of choice is perfectly conscious, however the cause of the choices lies hidden in the familial unconscious. Szondi claimed that in our crucial existential decisions we are all guided by this familial unconscious. The familial unconscious contains those unconscious drives that strive to return in the fate of the offspring, following such genetic laws as „patterns and figures" (Hughes, 1992).

In an empirical study Gyöngyösiné Kiss, Sajabó and Káplár (2008) examined Szondi's libidotropism theory whether it could be verified on the ground of the love-partners' 10-profile-Szondi Tests. The authors took up the 10-profile-Szondi test with 45 love-pairs who were in relationship at least for 1 year. The test results were evaluated by using the quantitative clinical method of the Szondi Test. Besides the clinical analyses statistical analyses were made as well. Finally the subjects were asked to make a hypothetical Szondi Test about his/her partner's choices. These hypothetical 10-profile-tests were compared with the partner's own test-profiles. The clinical interpretation and the statistical analyses confirmed that significant

similarities attract and hold people together and the results reinforced Szondi's genotropistic object choice as well. The authors interpreted this results that the deeper personality structure determines - unconsciously - our choice in love.

Genotropism as a psychoanalytical theory, as a genetic theory and as an aspect in the development of Szondi's ideas

The year 1944 saw the publication of Szondi's *Analysis of Destiny*, which can be best defined as synthesis of psychiatric genetics and psychoanalysis. The intersecting point of psychiatric genetics and psychoanalysis lies in family unconscious. For the geneticists family unconscious belongs to the genotype. According to Szondi, for the psychologist it is a field of destiny from which proceed the vital choices. Szondi's fundamental hypothesis is that everybody comes to the world with a bundle of destiny possibilities, which are determined by the formula of his/her genotype. Among the main destiny mechanisms described by Szondi is genotropism. The genotropism is the unconscious functional principle of the familial unconscious (Ellenberger, 1970).

"Because of the dual origin of Analysis of Destiny, the same manifestations can receive a biological and a psychological interpretation" (Ellenberger, 1970, p. 867).

Szondi developed the relation between heredity and the unconscious into a "genetics of unconscious" (De Vleminck, 2008, p. 202). Therefore, destiny can be seen as a possible theoretical bridge between the concepts of unconscious and genotype.

The ancient figures of the familial unconscious refer to the determined nature of our choices. However, individuals also possess a personal ego, which is able to form a new personal fate from the potential possibilities offered by the familial unconscious. The family unconscious speaks in the language of choice. Despite the genetic inheritance that we all carry, we can freely choose part of our fates. In his conception, people's fate is shaped by their choices. Fate analysis holds that our possible fate always contains certain compulsions, (due to familial ancestry, heredity, and genetic determination) but the free choice of the ego is always present, which can result in a freely chosen destiny (Gyöngyösiné Kiss, 2010).

Consequently, the fate of the individual is neither compulsively predetermined entirely by internal and external factors nor yet absolutely free. In Szondi's model of fate compulsive fate, is composed of the system of drives - which built upon the genetic background creates the features of the personality - the mental milieu and the social milieu. The freely chosen fate consists of the decision-making ego and the spirit (Gyöngyösiné Kiss, 2010; Hughes, 1992).

Fate analysis was built on the concept of genotropism. The ultimate challenge of fate analysis is to enable people to gain a more conscious insight into their personal genotropism.

Szondi pointed out that individuals with similar genes are gene-relatives without necessarily being kin by genealogy. Genes and their alleles are guaranteeing their survival and evolutionary stabilization by bringing individuals with similar genes together as couples or friends. Szondi was convinced that gene-relatives cooperate and promote each other, a fact that increases their chance of reproduction (Hughes, 1992). On one hand, genotropism anticipated ideas of sociobiology, which emerged in 1970s with approaches and ideas concerning animal and human behaviour. On the other hand, genotropism can be explained by the genetic similarity theory, proposed by Philippe J. Rushton. The theory states " that people detect genetic similarity in others in order to give preferential treatment to those who are most similar to themselves" (Rushton, 1989, p. 503).

In several former papers Bereczkei (1995, 1999; Bereczkei, Gyuris & Weisfeld, 2005) interpreted Szondi's fate analysis in the light of modern evolutionary theory and genetics.

Berezkei argues that Szondi's concept could be modified, if instead of Mendel's laws and allele pairs, the theory of polygenic inheritance were to be applied. For example, in the phenomenon where after passing a certain threshold genes of lesser effect may determine a given behavior or disorder (Berezkei, 1995; Berezkei & Gyöngyösiné Kiss, 2001).

"The possibility that Szondi-theory can be placed in a testable theoretical framework and on supportive empirical ground, is followed by important consequences for psychopathologies in general" (Berezkei, 1995, p. 22).

Moreover, recent studies of homogamy might provide reinterpretation of Szondi's genotropism theory (e.g. Berezkei et al., 2005; Gyuris, Járαι & Berezkei, 2010).

Conclusion

In the last two decades Szondi's theory was interpreted by the modern evolutionary perspective and genetics (Berezkei, 1995; Berezkei et al., 2005), however the question still arises, how we are to reflect on Szondi's phenomenon of genotropism from the perspective of our current knowledge of genetics, what level of validity we can assume of it?

As the Latin proverb – *Similis simili gaudet* – tells, similarities attract people to each other. The results of several empirical studies confirm that people tend to pick spouses who have similar backgrounds and characteristics, including race, religion, age, income, and body type (e.g. Bentler & Newcomb, 1980; Watson et al., 2014). Currently, researchers believe genetic similarity can be added to that list (see Domingue et al., 2014). Therefore the theory of genetic assortative mating opens new doors for revisiting and reassessing Szondi's theory in light of modern genetics.

References

- Bentler, P.M., & Newcomb, M.D. (1978). Longitudinal study of marital success and failure. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 46(5), 1053-1070.
doi: 10.1037/0022-006X.46.5.1053
- Berezkei, T. (1995). The Szondi's Legacy: Innate Dispositions Influence Our choices. A sociobiological reinterpretation of the Szondi-theory. *Szondiana, Zeitschrift für Tiefenpsychologie und Beiträge zur Schicksalsanalyse*, 15, 8-26.
- Berezkei, T. (1999). Szondi és a modern biológia. (Szondi and the modern biology). In E. Gyöngyösiné Kiss (Eds.), *Szondi Lipót. Magyar Pantheon sorozat (pp. 158-166)*. Budapest: Új Mandátum Könyvkiadó.
- Berezkei, T., Gyuris, P., & Weisfeld, G. (2005). Sexual imprinting in human mate choice. *Szondiana, Zeitschrift für Tiefenpsychologie und Beiträge zur Schicksalsanalyse*, 5, 5-15.
- Berezkei, T. & Gyöngyösiné Kiss, E. (2001). Sorsanalízis és genetika; Családfakutatás, párválasztás, öröklődés. (Fate-analysis and Genetics: family-tree research, choice of a partner, heredity). *Magyar Pszichológiai Szemle*, 56(1), 71-90.
doi: 10.1556/MPSzle.56.2001.1.5

De Vleminck, J. (2008). Tragic Choices: Fate, Oedipus, and Beyond. In A. Cools, T. Crombez, R. Slegers, & J. Taels (Eds.), *The Locus of Tragedy: Studies in Contemporary Phenomenology* (pp. 197-213). Leiden: Koninklijke Brill NV.

Domingue, B., Fletcher, J., Conley, D., & Boardman, J. (2014). Genetic and educational assortative mating among US adults. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 111(22), 7996-8000.
doi: 10.1073/pnas.1321426111

Ellenberger, H.F. (1970). *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*. New York: Basic Books.

Feingold, A. (1988). Matching for attractiveness in romantic partners and same sex friends: A meta-analysis and theoretical critique. *Psychological Bulletin*, 104(2), 226-235.
doi: 10.1037/0033-2909.104.2.226

Grant, J.D., Heath, A.C., Bucholz, K.K., Madden, P.A., Agrawal, A., Statham, D.J., et al. (2007). Spousal concordance for alcohol dependence: Evidence for assortative mating or spousal interaction effects. *Alcoholism: Clinical and Experimental Research*, 31(5), 717-728.
doi: 10.1111/j.1530-0277.2007.00356.x

Gyöngyösiné Kiss, E. (1999). *Szondi Lipót*. (Lipót Szondi). Budapest: Új Mandátum Könyvkiadó.

Gyöngyösiné Kiss, E. (2010). Personality and the familial unconscious in Szondi's fate-analysis. *Empirical Texts and Culture Research*, 4, 70-80. Retrieved from https://www.researchgate.net/publication/260289251_Personality_and_the_familial_unconscious_in_Szondi's_fate-analysis

Gyöngyösiné Kiss, E., Sajabó, H., & Káplár M. (2008). The genotropic theory of the choice in love. *Szondiana, Zeitschrift für Tiefenpsychologie und Beiträge zur Schicksalsanalyse*, 28, 156-169. Retrieved from <http://www.szondi.ch/szondiana/documents/Szondiana2008.pdf>

Gyuris, P., Járαι, R. & Bereczkei, T. (2010). The effect of childhood experiences on mate choice in personality traits: Homogamy and sexual imprinting. *Personality and Individual Differences*, 49(5), 467-472.
doi: 10.1016/j.paid.2010.04.021

Hatemi, P.K., Hibbing, J.R., Medland, S.E., Keller, M.C., Alford, J.R., Smith, K.B., et al. (2010). Not by twins alone: Using the extended twin family design to investigate the genetic basis of political beliefs. *American Journal of Political Science*, 54(3), 798-814.
doi: 10.1111/j.1540-5907.2010.00461.x

Hughes, R.A. (1992). *Return of the Ancestor. (American university studies. Series VII, Theology and religion)*. New York: Peter Lang Publishing.

Hughes, R.A. (2011). *The Concept of Destiny in Depth Psychology and Theology*. Lycoming College, 1-23. Retrieved from <http://www.szondiforum.org/The%20Concept%20of%20Destiny%20in%20Depth%20Psychology%20and%20Theology.pdf>

- Humbad, M.N., Donnellan, M.B., Iacono, W.G., McGue M., & Burt A. (2010). Is spousal similarity for personality a matter of convergence or selection? *Personality and Individual Differences*, 49(7), 827–830.
doi: 10.1016/j.paid.2010.07.010
- Koenig, L.B., McGue, M., & Iacono, W.G. (2009). Rearing environmental influences on religiousness: An investigation of adolescent adoptees. *Personality and Individual Differences*, 47(6), 652-656.
doi: 10.1016/j.paid.2009.06.003
- Luo, S., & Klohnen, E. C. (2005). Assortative mating and marital quality in newlyweds: A couple centered approach. *Journal of Personality and Social Psychology*, 88(2), 304-326.
doi: 10.1037/0022-3514.88.2.304
- Mathews, C.A., & Reus, V.I. (2001). Assortative mating in the affective disorders: a systematic review and meta-analysis. *Comprehensive Psychiatry*, 42(4), 257-262.
doi: 10.1053/comp.2001.24575
- Price, R.A., & Vandenberg, S.G. (1980). Spouse similarity in American and Swedish couples. *Behavior Genetics*, 10(1), 59-71.
doi: 10.1007/BF01067319
- Rushton, J.P. (1989). Genetic similarity, human altruism, and group selection. *Behavioral and Brain Sciences*, 12(3), 503-518.
doi: 10.1017/S0140525X00057320
- Rushton, J.P., & Bons, T.A. (2005). Mate choice and friendship in twins: Evidence for genetic similarity. *Psychological Science*, 16(7), 555-559.
doi: 10.1111/j.0956-7976.2005.01574.x
- Szondi, L. (1937). Contributions to 'Fate Analysis,' An Attempt at a Theory of Choice in Love. *Acta Psychologica* Vol. III. The Hague, Martinus Nijhoff, 1-80.
- Szondi, L. (1944). *Schicksalsanalyse. Wahl in Liebe, Freundschaft, Beruf, Krankheit und Tod. Erbbiologische und psychohygienische Probleme*. Basel: Benno Schwabe.
- Tognetti, A., Berticat, C., Raymond, M., & Faurie, C. (2014). Assortative mating based on cooperativeness and generosity. *Journal of Evolutionary Biology*, 27(5), 75-981.
doi: 10.1111/jeb.12346
- Watson, D., Klohnen, E.C., Casillas, A., Simms, E.N., Haig, J., & Berry, D.S. (2004). Match makers and deal breakers: Analyses of assortative mating in newlywed couples. *Journal of Personality*, 72(5), 1029-1068.
doi: 10.1111/j.0022-3506.2004.00289.x

XXIst Congress of the International Szondi Association

POWER OF FATE: PAST, PRESENT, FUTURE

Dear Colleagues!

It is our great pleasure to invite you to the XXIst Congress of the International Szondi Association, to be held in Budapest, Hungary, between July 6th and 8th 2017. The organizers of the conference are the International Szondi Association and the Dr. Szondi Lipót Memorial Foundation (Hungary).

The theme of the 2017 conference is 'Power of fate: Past, present, future'.

Dr. Dóra Garai
president of the advisory board

Invitation and call for papers

Main themes

1. Fate analysis – choice and fate
2. Experiences with the (use of the) Szondi test
3. Using the Szondi method in psychological practice
4. Other.

Official languages of the Congress English, German, French and Hungarian.

Congress venue

Budapest, Danubius Hotel Flamenco Budapest**** Address: H-1113 Budapest, Tas vezér u. 3-7.
www.danubiushotels.com

Abstracts

Oral and poster presentations are expected in the following themes from colleagues who are working with the Szondi method in theory, research and in practice.

Oral presentations are limited to 20 minutes and will be followed by a short discussion.

Deadline for abstract submission: March 31st 2017.

Abstract's guidelines:

- Language: English
 - Length: between 600 and 1800 characters
- Structure
- Abstract title
 - Author(s)
 - Author(s') affiliation (workplace /city and country name in last place/; contact details /telephone number, email address/)
 - Theme
 - Type of presentation (oral presentation or poster)
 - Content (using the following structure: clearly presented study goal and/or problem; methodology; main findings and reference to their interpretation)
 - Keywords

We would like to inform you that the Scientific Committee call for proposal for students and PhD students. The best poster and oral presentation will be rewarded with 250-250 Euro.

See constantly updated information about the congress on the website www.szondi2017.com.

Registration and conference fee

Registration can be completed by filling out the registration form and paying the registration fee. Online registration can be accessed from 15th of November 2016.

Scientific organizer

Dr. Melinda Reinhardt

Dr. Szondi Lipót Memorial Foundation Email: reinhardt.melinda@ppk.elte.hu

Congress bureau

Krisztina Barna (Ms.) Email: kbarna@convention.hu

Convention Budapest Kft. H-1036 Budapest, Lajos Str. 66 A bld. www.convention.hu

6-8th July, 2017, Budapest

Danubius Hotel Flamenco Budapest****

www.szondi2017.com

XXI. Kongress der Internationalen Szondi-Gesellschaft

MACHT DES SCHICKSALS:

VERGANGENHEIT – GEGENWART – ZUKUNFT

Liebe Kollegen!

Es ist uns ein großes Vergnügen, Sie zum XXI. Kongress der Internationalen Szondi-Gesellschaft einzuladen, der vom 6. bis zum 8. Juli 2017 in Budapest stattfindet. Die Organisatoren der Konferenz sind die Internationale Szondi-Gesellschaft und die Dr. Szondi Lipót Memorial Stiftung (Ungarn).

Das Thema der Konferenz 2017 ist "Macht des Schicksals: Vergangenheit, Gegenwart, Zukunft".

Dr. Dóra Garai
Präsident des Beirates

Einladung und Call for Papers

Hauptthemen

1. Schicksalanalyse - Wahl und Schicksal
2. Erfahrungen mit dem (Gebrauch des) Szondi-Tests
3. Verwendung der Szondi-Methode in der psychologischen Praxis
4. Sonstiges.

Amtssprachen des Kongresses sind Englisch, Deutsch, Französisch und Ungarisch.

Veranstaltungsort

Budapest, Danubius Hotel Flamenco Budapest**** Adresse: H-1113 Budapest, Tas vezér u. 3-7.
www.danubiushotels.com

Abstracts

Mündliche und Posterpräsentationen werden in den angegebenen Themen von Kollegen erwartet, die mit der Szondi-Methode in Theorie, Forschung und Praxis zusammenarbeiten.

Mündliche Vorträge sind auf 20 Minuten begrenzt und werden von einer kurzen Diskussion gefolgt.

Frist für die Einreichung von Abstracts: 31. März 2017.

Abstracts Richtlinien:

- Sprache: Englisch
- Länge: zwischen 600 und 1800 Zeichen

Struktur

- Titel
- Autor (e)
- Verbindung zum Autor (Arbeitsplatz / Stadt- und Länderbezeichnung in der letzten Ort/; Kontaktdaten / Telefonnummer, E-Mail-Adresse/)
- Thema
- Art der Präsentation (mündliche Präsentation oder Poster)
- Inhalt (nach folgendem Aufbau: deutlich erarbeitete Studie
Ziel und / oder Problem; Methodik; Hauptreferenzen und Verweis auf ihre Interpretation)
- Schlüsselwörter

Wir möchten Sie darüber informieren, dass der Wissenschaftliche Ausschuss einen Vorschlag für Studenten und Doktoranden einfordert. Das beste Poster und mündliche Präsentation werden mit 250-250 Euro belohnt.

Siehe ständig aktualisierte Informationen über den Kongress auf der Website www.szondi2017.com.

Anmeldung und Konferenzgebühr

Die Anmeldung kann so bestätigt werden, dass Sie das Anmeldeformular ausfüllen und die Anmeldegebühr bezahlen. Die Online-Anmeldung ist ab 15. November 2016 abrufbar.

Wissenschaftlicher Organisator

Dr. Melinda Reinhardt

Dr. Szondi Lipót Gedächtnisstiftung Email: reinhardt.melinda@ppk.elte.hu

Kongressbüro

Krisztina Barna (Frau) E-Mail: kbarna@convention.hu

Convention Budapest Kft. H-1036 Budapest, Lajos Str. 66 A bld.

www.convention.hu

6.-8. Juli 2017, Budapest

Danubius Hotel Flamenco Budapest****

www.szondi2017.com

XXIème Colloque de la Société internationale Szondi (International Szondi Association)

LE POUVOIR DU DESTIN: PASSÉ, PRÉSENT, AVENIR

6-8 juillet 2017 | Danubius Hotel Flamenco Budapest****

Chers Collègues !

La *Fondation pour la mémoire du Dr. Lipót Szondi* célèbre cette année son 25ème anniversaire. A cette occasion, elle a accepté avec grand plaisir d'organiser le prochain colloque international de la *Société Internationale Szondi (International Szondi Association)* en été 2017. Traditionnellement, le

colloque accueille des participants de différentes parties du monde. Nous attendons, entre autres, des participants venant de Suisse, de France, de Belgique, du Portugal, de Suède et du Japon. Outre les participants étrangers, les collègues et les étudiants hongrois sont également les bienvenus, ainsi que tous les autres intéressés !

Dr. Dóra Garai
Présidente du Conseil

Nous tenons à vous informer que l'assemblée générale de la SIS (ISA) aura lieu le samedi.

Les langues parlées lors du colloque seront l'anglais, le français, l'allemand et le hongrois.

Appel à propositions !

Le comité d'organisation lance un concours pour les étudiants et les doctorants. Il attribuera une récompense de 250 euros à l'auteur de la meilleure affiche, ainsi qu'à l'auteur de la meilleure communication orale.

Le lieu du colloque

Budapest, Danubius Hotel Flamenco Budapest****

Adresse: 1113 Budapest, rue Tas vezér, no. 3-7

www.danubiushotels.com

Inscription

Inscription

avec tarif réduit

jusqu'au 28 février, 2017

après le 1^{er} mars, 2017

et sur place

S'inscrire en ligne:

www.szondi2017.com

Appel à contributions

Nous attendons des contributions et des affiches de la part des intervenants qui travaillent dans un domaine pratique ou théorique avec la méthode de Szondi. Ces propositions devront être principalement liées aux sujets suivants :

1. les approches théoriques de l'Analyse du Destin de Szondi
2. Les expériences de l'utilisation du Test de Szondi
3. L'application de la méthode de Szondi dans la pratique
4. Autres

La date butoir pour l'envoi des résumés et des aperçus des affiches est le 31 mars 2017.

Les résumés sont à envoyer seulement en ligne sur le site : www.szondi2017.com

Exigences formelles pour les résumés:

- Mise en page : Times New Roman, taille de police : 12, interligne simple
- La langue: anglais
- La longueur: 600-1800 signes
- La présentation:
 - Titre;
 - Auteur(s)

- Lieu d'affiliation des auteurs : Institut, ville, pays
- Adresse électronique, numéro de téléphone de l'auteur
- Sujet
- Mode de présentation : communication orale ou affiche
- Résumé de la communication (dans l'ordre suivant : les objectifs de la communication, méthodologie, les résultats principaux, interprétation/discussion)
- Mots clefs

Merci de faciliter l'édition du livret du programme en respectant les exigences quant à la forme et au contenu du résumé.

Les organisateurs.

Instruction for authors Submission and publishing process

All new and revised manuscripts must be submitted electronically in Rich Text Format (.rtf) or Microsoft Word Format (.doc or docx) to the email address roma@yucom.be. Portable Document Format (.pdf) will not be accepted as submission format.

The file must exactly copy, in all respects and in a single file, the complete APA-style printed version of the manuscript.

The official language of Szondiana is English. Manuscripts submitted in French or German are also accepted. All manuscripts have to include an abstract in English.

All manuscripts published in Szondiana have to include a structured abstract of up to 250 words. The Abstract, presented in paragraph form, should be typed on a separate page (page 2 of the manuscript), and must include each of the following sections:

- **Objective:** A brief statement of the purpose of the study
- **Method:** A detailed summary of the participants as well as descriptions of the study design, measures, and procedures
- **Results:** A detailed summary of the primary findings that include effect sizes or confidence intervals with significance testing
- **Conclusions:** A summary of the research and implications of the findings after the abstract, please supply three to five keywords.

Whenever appropriate, statistical analyses should include effect sizes and confidence intervals and figures should include error bars.

The length of the manuscript should not exceed 6000 words in experimental works, 10000 words in theoretical works and 1000 words in reviews.

The author can include figures and tables in the manuscript but the number of figures and tables cannot be higher than 5.

Submission letter of each manuscript has to include the following statements:

- a statement of compliance with international ethical standards
- a statement that the manuscript or data have not been published previously and that they are not under consideration for publication elsewhere
- a statement to reflect that all listed authors have contributed significantly to the manuscript and consent to their names on the manuscript
- a brief statement of how the article content is relevant to the domain of Szondiana

Accepted types of articles

Empirical report: An empirical study is a report of original research in which a hypothesis is tested; data is collected; and the results are presented and evaluated.

Theoretical article (essay): Theoretical articles use existing research to advance theory. The development of theory is traced in order to expand and refine theoretical constructs. A new theory may be presented, or an existing theory may be analyzed to highlight flaws or showing the advantage of one theory over another.

Literature review: A literature review is a critical analysis of published work. The purpose of the literature review is to: define and clarify the problem; summarize previous research by identifying trends, similarities, differences, contradictions, gaps, and inconsistencies; and suggesting directions for future research.

Case study: Case study is a [descriptive research](#) approach to obtain an in-depth analysis of a person, group, or phenomenon.

Methodological article: In methodological articles, new approaches, changes to existing methods or the discussion of quantitative and data analytic approaches to the research community are presented.

Review of a publication: A review is a report. It is a form of literary criticism in which a publication is analyzed based on content, style, and merit.

All types of papers have to meet the APA style requirements.

Detailed information: www.szondi.pte.hu

Peer review

All papers will be peer reviewed by at least one member of the editorial board or by another qualified person appointed by them. We will aim to move swiftly and normally provide a response within two months of submission.

Anleitung für Autoren Einreichung und Veröffentlichung

Alle neuen und überarbeiteten Schriften müssen elektronisch in Rich Text Format (.rtf) oder Microsoft Word Format (.doc oder docx) an die E-Mail Adresse roma@yucom.be gesendet werden. Portable Document Format (.pdf) wird nicht als Submission-Format akzeptiert.

Die Amtssprache von Szondiana ist Englisch. Manuskripte in französischer oder deutscher Sprache werden ebenfalls angenommen. Alle Schriften müssen eine Zusammenfassung in Englisch enthalten.

Alle in Szondiana veröffentlichten Schriften müssen eine strukturierte Zusammenfassung von bis zu 250 Wörtern enthalten. Die Zusammenfassung, die in Absatzform dargestellt werden soll, sollte auf einer separaten Seite (Seite 2 des Manuskriptes) eingegeben werden und muss jeden der folgenden Abschnitte enthalten:

- **Ziel:** Eine kurze Erklärung des Zwecks der Studie
- **Methode:** Eine detaillierte Zusammenfassung der Teilnehmer sowie Beschreibungen der Studienplanung, -maßnahmen und -verfahren
- **Ergebnisse:** Eine detaillierte Zusammenfassung der primären Befunde, die Effektgrößen oder Konfidenzintervalle mit Signifikanztests beinhalten
- **Schlussfolgerungen:** Eine Zusammenfassung der Forschung und Implikationen der Ergebnisse nach der Zusammenfassung, liefern Sie bitte dabei drei-fünf Schlusswörter.

Gegebenenfalls sollten statistische Analysen Wirkungsgrößen und Konfidenzintervalle beinhalten und Zahlen sollten Fehlerstäbe enthalten.

Die Länge des Manuskriptes sollte 6000 Wörter in experimentellen Arbeiten, 10000 Wörter in theoretischen Arbeiten und 1000 Wörter in Rezensionen nicht überschreiten.

Der Autor kann Zahlen und Tabellen im Manuskript enthalten, aber die Anzahl der Abbildungen und Tabellen darf nicht höher als 5 sein.

Das Einreichungsschreiben jedes Manuskriptes muss die folgenden Aussagen enthalten:

- eine Erklärung über die Einhaltung internationaler ethischer Standards
- eine Erklärung, dass das Manuskript oder die Daten nicht zuvor veröffentlicht wurden und dass sie zur Zeit nicht zur Veröffentlichung an anderer Stelle in Betracht gezogen sind
- eine Aussage darüber, dass alle aufgeführten Autoren maßgeblich zum Manuskript beigetragen haben und deren Namen auf das Manuskript stimmen
- eine kurze Aussage darüber, wie der Inhalt des Artikels relevant für die Domäne von Szondiana ist

Akzeptierte Artikeltypen

Empirischer Bericht: Eine empirische Studie ist ein Bericht der ursprünglichen Forschung, in der eine Hypothese getestet wird; Daten gesammelt werden; und Ergebnisse präsentiert und bewertet werden.

Theoretischer Artikel (Aufsatz): Theoretische Artikel verwenden bestehende Forschung, um Theorie voranzutreiben. Die Entwicklung der Theorie wird verfolgt, um theoretische Konstrukte zu erweitern und zu verfeinern. Eine neue Theorie kann vorgestellt, oder eine bestehende Theorie kann analysiert werden, um Fehler zu markieren oder den Vorteil einer Theorie gegenüber einer anderen zu zeigen.

Literaturrecherche: Eine Literaturrecherche ist eine kritische Analyse der veröffentlichten Arbeiten. Ziel der Literaturrecherche ist, das Problem zu definieren und zu klären; frühere Forschungen durch Identifizierung von Trends, Ähnlichkeiten, Differenzen, Widersprüchen, Lücken und Inkonsistenzen zusammenzufassen; Richtungen für eine zukünftige Forschung vorzuschlagen.

Fallstudie: Fallstudie ist eine deskriptive Forschungsansatz, um eine eingehende Analyse einer Person, Gruppe oder Phänomen zu erhalten.

Methodische Artikel: In methodischen Artikeln werden neue Ansätze, Änderungen von bestehenden Methoden oder Diskussionen von quantitativen und datenanalytischen Ansätzen für die Forschungslandschaft vorgestellt.

Überprüfung einer Veröffentlichung: Eine Überprüfung ist ein Bericht. Es ist eine Form der literarischen Kritik, in der eine Publikation auf Inhalt, Stil und Verdienst analysiert wird.

Alle Arten von Werke müssen die Anforderungen des APA-Stils erfüllen.

Ausführliche Informationen: www.szondi.pte.hu

Peer-Überprüfung

Alle Werke werden von mindestens einem Mitglied der Redaktion oder einer von ihnen benannten qualifizierten Personen überprüft. Wir werden uns zügig bemühen, innerhalb von zwei Monaten nach der Einreichung schnellstmöglich zu antworten.

ISA / ISG / SIS
<http://www.szondi.pte.hu/links.html>



Devenir membre / Mitgliedschaft / Membership

info@szondi.ch

STIFTUNG SZONDI INSTITUT

Krähbühlstrasse 30

CH-8044 Zürich

Members from the European Community

IBAN: BE19 9731 3725 2812

BIC: ARSPBE22

Account of Centre d'Etudes Pathoanalytiques

Bank: Argenta Spaarbank

BE 3210 Lubbeek

Fee

Full: 60 € / year

Reduced: 30 € / year

Members from Switzerland and non-EC

IBAN: CH1200206206P03613120

BIC-code: UBSWCHZH80A

Bank: UBS AG

CH 8098 Zürich

Fee

Full: 70 CHF / year

Reduced: 35 CHF / year